PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO I

N.° CATENA 1

Br. Sala - B. I. 1

Digitized by Google

ŒUVRES
CHOISIES.
DE M. D'ORAT.

TOME PREMIER.

30877

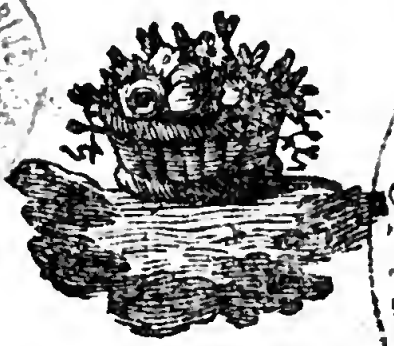
ŒUVRES

CHOISIES

DE M. DORAT.

TOME PREMIER.

Les 3 volumes se vendent 6 liv. brochés.



BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A PARIS,

Chez Delalain aîné, Libraire,
rue St. Jacques, N° 240.

M. DCC. LXXXVI.

Avec approbation, & privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

PUBLIER les ŒUVRES CHOISIES *de M. Dorat*, c'eſt ſe conformer à l'opinion le plus généralement répandue au ſujet de ce ſpirituel Ecrivain. On a dit, on a répété de toutes parts qu'il s'étoit trop abandonné à ſa facilité, & qu'il n'y avoit point d'Auteur dont un choix en quelques volumes, dût être plus agréable. C'eſt donc le Public lui-même qui a fait naître l'idée du Recueil que nous lui préſentons. Il l'a pour ainſi dire approuvée d'avance : mais l'exécution n'étoit pas ſans difficultés. *M. Dorat* a eu des admirateurs zélés & de très-ſévères critiques. Ceux ci pourront accuſer l'Editeur d'a-

voir admis un trop grand nombre de pieces dans l'élite de ſes Œuvres : les autres regretteront ſans doute de n'en pas trouver aſſez. On a pris un juſte milieu. On n'a pas rejeté les Ouvrages qui n'ont que de légères taches, mais ceux qui en ont le plus. On a cru auſſi ne devoir faire aucun uſage des morceaux dictés par un reſſentiment un peu trop vif, tels que le *Dialogue de Pégaſe & de Clement*; ni des Poéſies trop libres, comme les Contes des *Dévirgineurs*, de *Combabus*, des *Ceriſes*, &c.; mais on a fait une exception en faveur de celui *d'Alphonſe*, qui n'eſt pourtant point de nature à effaroucher les perſonnes qui ne

ſont pas auſtères à l'excès. D'ailleurs il n'étoit guères poſſible d'exclure des *Œuvres choiſies de M. Dorat*, un de ſes Ouvrages le plus connu & qui a le plus de réputation.

Nous aurions pu placer à la tête de ces trois volumes, un Eloge hiſtorique de cet Ecrivain: nous avons préféré un Précis ſur ſa vie, & nous l'avons regardé comme un hommage moins indigne de lui. On commence à ne pas plus croire aux Eloges qu'aux Satires : nous eſpérons qu'une appréciation motivée pourra inſpirer plus de confiance, & accorder enſemble les intérêts de l'Auteur & ceux de la vérité.

Pour les Ouvrages que nous n'avons point réimprimés, nous avons cherché à en donner quelque idée dans une Notice; nous y avons fait entrer les morceaux qui nous ont paru mériter le mieux d'être conservés.

PRÉCIS

SUR LA VIE

DE M. DORAT. (*)

CLAUDE-JOSEPH DORAT, né à Paris en 1734, d'un Auditeur des Comptes, originaire du Limouſin, étoit de la famille de *Jean Dorat*, qui eut de la célébrité dans le ſeizième ſiècle, & compoſa plus de cinquante mille vers Grecs ou Latins. Le moderne *Dorat* n'étoit pas ſi ſavant : mais il eut des talens plus aimables. Deſtiné par ſes parens à la magiſtrature, il en fut détourné par ſon goût pour la Poéſie, & entra dans les Mouſquetaires en 1757. Ce dernier état contrarioit moins ſes penchans ; il n'y reſta cependant que peu d'années : mais

(*) On s'eſt ſervi pour ce Précis, d'une Lettre qui a paru en 1780 dans le Journal de Paris ; mais on eſt entré dans plus de détails. Le Précis & la Lettre ſont du même Auteur.

il y contracta vraiſemblablement l'habitude de ce ton leſte & cavalier, de ce vif amour du plaiſir, & de cet ingénieux perſifflage qui caractériſent un ſi grand nombre de ſes productions. Ses premiers eſſais furent dans le genre dramatique; quand on a été témoin de quelques triomphes au Théâtre, aucune eſpèce de gloire ne paroît ni plus brillante, ni plus promptement acquiſe : auſſi eſt-ce une ambition commune à preſque tous les jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent pour les vers. Celle de notre Auteur étoit excuſable : il avoit reçu de la nature une grande facilité, & il étoit encouragé par le célèbre *Crébillon*. Mais le peu de ſuccès de la Tragédie de *Zulica* en 1760, & de *Théagène* en 1763, l'écarta quelques années d'une carrière trop périlleuſe.

Vers cette époque, *M. Colardeau* ayant donné ſon héroïde d'*Héloïſe* qui fit une ſi prodigieuſe ſenſation, *M. Dorat* publia une réponſe d'*Abailard*: quoique moins touchante, elle fut accueillie favorablement; & ces deux rivaux ſe lièrent d'une amitié qui ne s'altéra jamais. Ce genre étoit utile aux jeunes Poëtes qui vouloient ſe préparer à la Tragédie &

s'exercer au langage des paſſions : mais il avoit auſſi ſes inconvéniens, ſur-tout pour le public; il ne conſiſtoit le plus ſouvent que dans des monologues ou des récits. *M. Dorat* trouva le moyen d'en compenſer la monotonie par le choix des ſujets, par des tableaux intéreſſans & une verſification très-ſoignée. On lut dans le temps avec une ſorte d'avidité la Lettre de *Barnevelt*, celle de *Comminge*, celles de *Valcourt* & de *Zëila* : les ornemens typographiques contribuoient à la vogue de ces poétiques eſſais qui ſe ſuccédoient rapidement. Mais ce qui augmenta beaucoup la réputation de *M. Dorat*, c'eſt qu'il commença dès-lors à partager le ſceptre des Poéſies fugitives avec *M. de Voltaire*, dont la gloire ne ſe partageoit pas aiſément. Tout événement un peu remarquable ſoit dans la politique, ſoit dans l'empire de la galanterie, échappoit rarement à ces deux Muſes faciles & brillantes. A peine ſorties de la plume de l'Auteur, ces légères productions ſe répandoient dans la Capitale, & de la Capitale dans les Provinces. On s'en arrachoit des copies avec cet empreſſement que l'on doit conſidérer comme le ſuffrage le plus

flatteur & le moins équivoque. *M. de Voltaire* étoit proclamé, pour ainſi dire, le Poëte univerſel : *M. Dorat* obtint plus ſpécialement le titre de Poëte des Femmes. On lui reprochoit à la vérité de n'être pas toujours fidèle au ton de la nature, & de ne pas éviter avec aſſez de ſoin le jargon éphémère de ce qu'on appeloit encore dans ce temps les petits-maîtres : mais ces défauts mêmes étoient quelquefois ſi ſéduiſans chez lui, les fleurs qu'il répandoit à pleines mains avoient des couleurs ſi vives, les traits dont étinceloient ſes Poéſies, étoient ſi ſaillans, que les lecteurs les plus ſévères ne pouvoient ſe défendre d'applaudir à la réunion de tant de graces, de talens & d'eſprit. Il eut même la ſatisfaction de fonder pendant quelques années une eſpèce d'école; car nous avons vu un multitude de jeunes Poëtes s'efforcer de marcher ſur ſes traces & d'imiter juſqu'à ſon ton : malheureuſement chez la plupart d'entre eux, ſes bonnes qualités parurent très-affoiblies, & ſes défauts exagérés. *M. de Pezay* étoit peut-être celui dont la manière approchoit le plus de la ſienne. Amis intimes, tous deux brilloient chaque année

dans les recueils à la mode : mais il ſemble que *M. de Pezay* ne ſe ſervoit du talent de tourner de jolis vers, que comme d'un moyen de plus pour réuſſir dans le monde, tandis que *M. Dorat* concentrant toutes ſes prétentions dans la Littérature, cherchoit à s'y aſſurer une place parmi nos grands Ecrivains. Il s'occupoit depuis long-temps d'un Poëme qui devoit lui faire autant d'honneur parmi les gens de Lettres, que ſes Epîtres lui en avoient fait auprès des Elégans & des Femmes. On devine que nous voulons parler du *Poëme de la Déclamation*. Les Littérateurs le regardent en effet comme la baſe la plus ſolide de ſa réputation. Des vers travaillés avec ſoin, des portraits bien frappés, d'excellens détails didactiques ont placé ce Poëme au rang des bons Ouvrages de notre ſiècle.

A la facilité la plus extraordinaire, *M. Dorat* joignoit une égale activité. Avec de telles diſpoſitions, il étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible de mépriſer la gloire; il s'en étoit cependant fait une ſorte de ſyſtême : mais un penchant invincible l'emporta conſtamment ſur des principes factices. Chaque année &

ſouvent chaque mois voyoit paroître de lui quelque nouvelle production. Des Poéſies érotiques, des Contes, des Fables, des Romans furent, malgré ſes premières proteſtations, des preuves ſucceſſives de ſon ardent amour pour la gloire, & de l'eſpèce d'ambition littéraire qui l'agitoit. Parmi ſes contes, on diſtingua celui d'*Alphonſe*, dont le ſujet eſt ſi plaiſant, & qui eſt écrit d'une manière ſi piquante. Un aſſez grand nombre de ſes Fables ſe fait lire avec plaiſir, même après celles de la Fontaine, & les deux Romans (*) qu'il publia, eurent du ſuccès. Ces Romans & de longs diſcours préliminaires doivent lui mériter une place parmi les Ecrivains en proſe. Il eſt vrai que ſes diſſertations, preſque toujours ſuperficielles, abondent trop en longues énumérations; mais quand il s'élève contre les abus qui deshonorent les Lettres, ſon indignation lui donne de l'énergie.

Au milieu de tous ces travaux, il étoit loin de négliger la réputation d'Auteur dramatique;

(*) *Les Sacrifices de l'Amour* & les *Malheurs de l'Inconſtance*. Tous deux ſe trouvent chez Delalain l'aîné.

c'étoit même vraiſemblablement celle à laquelle il aſpiroit davantage : car il ne ſe paſſoit guères d'année qu'il ne fît recevoir quelque Tragédie ou quelque Comédie au Théâtre François. Ses vœux durent être pluſieurs fois à leur comble : le double ſuccès de *Régulus* & de la *Feinte par Amour*, repréſentés le même jour ſur le même Théâtre, étoient preſque ſans exemple : la *Feinte par Amour*, en particulier, reçut de grands applaudiſſemens, & les femmes reconnurent encore une fois leur Poëte dans les charmans détails, dans les ſcènes heureuſement ménagées, dans les nuances délicates dont cette pièce eſt remplie. Deux ans après *le Célibataire* n'eut pas une deſtinée moins flatteuſe. Il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont blâmé *M. Dorat* de s'être adonné aux ouvrages de Théâtre, euſſent mieux réſiſté que lui à de tels encouragemens. On ne peut néanmoins ſe diſſimuler qu'il n'avoit reçu de la nature ni ce ſentiment tendre ou profond ſi néceſſaire dans la Tragédie, ni cette force comique ſans laquelle il faut renoncer à marcher ſur les traces de *Molière*. Ce grand Peintre, qui portoit ſes obſervations ſur toutes les

claſſes de la ſociété, ne dédaignoit aucun caractère, pourvû qu'il fût prononcé fortement. *M. Dorat* ſembloit au contraire ſe borner à eſquiſſer des hommes à la mode, des Comtes, des Marquis, dont les portraits n'ont que des nuances très-fugitives; & il paroît n'avoir pas été aſſez perſuadé que le grand ſecret de l'art de la Comédie eſt de mettre ſes perſonnages en ſituation : il eſt pourtant certain que tout l'eſprit du monde ne pourra jamais le remplacer. Voilà pourquoi ſes efforts dans ce genre furent ſi ſouvent infructueux; pourquoi il ne put jamais venir à bout de faire reſter au Théâtre le *Malheureux imaginaire*, le *Chevalier François à Londres*, le *Chevalier François à Turin*, *Roſéide*, &c. &c. *M. Dorat* attribuoit le peu de ſuccès de toutes ces Pièces aux intrigues de ſes ennemis : mais ſi elles euſſent été vraiment comiques, elles en auroient triomphé.

Cependant cette lutte ſi pénible & ſi longue le fatiguoit ſans le rebuter; & la malveillance des Ecrivains qui dominoient à cette époque, ne faiſoit que l'irriter de plus en plus. On ne lui avoit jamais pardonné ſes liaiſons avec

l'Auteur de *l'Année Littéraire.* Il avoit assez maladroitement mêlé de quelques grains de persifflage, des louanges adressées à l'homme célèbre qui exerçoit alors dans la République des Lettres une véritable dictature : il fut mis sur la liste des proscrits, & ne put jamais s'en faire effacer. Ces dispositions défavorables furent portées si loin, qu'il vit une partie de ceux même qui l'avoient élevé jusqu'aux nues huit ou dix ans auparavant, lui refuser presque toute espèce de talent dans les dernières années, & se laisser entraîner aux insinuations des Chefs d'un parti qu'il n'avoit pas assez ménagé, puisqu'il avoit la foiblesse de mettre son bonheur dans les honneurs littéraires dont eux seuls avoient la dispensation. Avouons que le tort étoit presque égal des deux côtés. *M. Dorat* avoit mille fois plus de titres sans contredit que tant d'obscurs Ecrivains enterrés successivement au Temple de l'immortalité : mais il vouloit pour ainsi dire forcer les portes ; & il n'étoit pas raisonnable d'espérer que ceux qu'il maltraitoit dans la Comédie des *Prôneurs* (*) pousseroient la généro-

(*) Voyez la Notice de cette Pièce.

ſité juſqu'à lui donner leurs voix. Un tel héroïſme auroit pu leur faire honneur ; mais il n'étoit pas dans la nature. Il étoit plus ſimple de s'attendre qu'on ſeroit à ſon égard d'une exceſſive ſévérité, qu'on tâcheroit de fermer les yeux ſur ſon mérite, & qu'on exagéreroit ſes défauts ; c'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver. Sa fortune d'ailleurs étoit fort dérangée. Tant de tourmens & de combats achevèrent de détruire un tempérament aſſez foible, qui ſe minoit inſenſiblement. Enfin l'un des hommes les plus aimables de ſon ſiècle, mourut de conſomption & de chagrin (*) à la fleur de ſon âge, car il avoit à peine quarante-ſix ans. Les charmes de ſon eſprit, l'aménité de ſon caractère & la douceur de ſes mœurs l'avoient rendu cher à ſes amis ; & leurs regrets honorent encore aujourd'hui ſa mémoire.

A préſent que l'eſprit de parti ſur ſon compte eſt à peu près éteint, les connoiſſeurs commencent à convenir aſſez généralement qu'il mérite ſur notre Parnaſſe un rang diſtingué. *La Motte* que l'on a tant vanté, lui étoit

(*) Le 29 Avril 1780.

fort inférieur pour le ſtyle, pour le coloris, ainſi que pour l'harmonie & la tournure des vers. *La Motte* n'étoit pas Poëte, quoiqu'il eût fait *Inès*, & *M. Dorat* l'étoit. Dans la plupart de ſes petites Pièces, il jette ſes périodes avec une abondance, une grace, une liberté, qui ſont les marques infaillibles de cette impulſion involontaire & de cette *influence ſecrette* dont a parlé *Deſpréaux*. Si le goût de ces opuſcules n'eſt pas toujours irréprochable, l'eſprit qui les aſſaiſonne les rend infiniment piquans : ce ſont de légers & rians tableaux des travers que nous avons vu regner, & que ceux qui leur ſuccèdent aujourd'hui, rendent plus que vraiſemblables. Moins naturel que *Chaulieu*, *M. Dorat* étoit moins négligé ; & dans un genre plus ſérieux, le Poëme de la *Déclamation* ſera pour ſon talent un monument durable. On ne fait valoir ici ni la *Feinte par Amour*, ni le *Célibataire*, Pièces reſtées au Théâtre, ni tant d'autres productions agréables pour des lecteurs ſans prévention. On a même lieu de préſumer que les Littérateurs du goût le plus difficile, ne ſeroient pas fâchés d'avoir compoſé certains morceaux de

Poéſie de cet Auteur, entr'autres le *Fragment ſur Lucilius*, dont les vers ſont d'une grande beauté. Ce qui a fait le plus de tort à *M. Dorat*, c'eſt d'avoir trop écrit. Cette conſidération nous fait eſpérer que le Recueil des Œuvres choiſies de cet Ecrivain ne ſera pas inutile à ſa gloire, puiſqu'il peut mettre un plus grand nombre de lecteurs en état de l'apprécier.

NOTICE

DES OUVRAGES

DE M. DORAT (*),

Qui ne ſont point inſérés dans ſes Œuvres choiſies.

ZULICA, *Tragédie, par* M. Dorat, *repréſentée par les Comédiens François, le lundi 7 Janvier* 1760. *A Paris, chez Ducheſne, in-*12.

Début de *M. Dorat* dans la carrière dramatique; il avoit alors environ 25 ans. La Pièce n'eut point de ſuccès à la première repréſentation : l'Auteur, en deux ou trois jours, y fit des changemens très-conſidérables, & par un effort de mémoire aſſez ſurprenant, les Comédiens ſe mirent en état de la jouer pour la

(*) Pluſieurs petites brochures qui ont paru ſéparément, ne ſont point inſcrites dans ce Catalogue, parce que l'Auteur les a recueillies lui-même dans *les Nouveaux Torts* & le *Coup-d'œil ſur la Littérature.*

ſeconde fois dans la huitaine. Elle fut applaudie : mais quoique la verſification ne fût dénuée ni d'élégance, ni même d'énergie, une certaine ſéchereſſe de ſtyle ſembla dès-lors annoncer que l'Auteur n'étoit point né pour le Tragique. *Zulica* n'eut que huit repréſentations. L'Auteur avoit conſulté *Crébillon* qui l'avoit accueilli & encouragé « Je n'oublierai » jamais, dit-il dans une de ſes Préfaces, les » bontés dont il m'honoroit ſur ſes derniers » jours. J'ai beſoin de m'en ſouvenir, pour » lui pardonner de m'avoir conſeillé un genre » de travail qui m'a mis tant de fois aux priſes » avec l'injuſtice & la malignité. »

M. Dorat a eu toute ſa vie une ſorte d'*opiniâtreté* qui ſe roidiſſoit contre les mauvais ſuccès. Au bout de pluſieurs années, il retravailla cette Tragédie, & la fit imprimer ſous le titre d'*Amilka*. Elle fut enfin repréſentée ſous ſon vrai nom, le premier Décembre 1779, & elle reparut chez *Monory*, avec des changemens qui en faiſoient une Pièce preſque entièrement nouvelle. C'eſt la Tragédie de *Pierre le Grand*, dont nous ferons mention à ſa date.

Théagène, Tragédie par M. Dorat, *repréſentée par les Comédiens François, le 28 Février* 1763. *A Paris, chez Jorry, in-8.*

Voici ce que l'on trouve dans l'*Année Littéraire* 1763, au ſujet de la repréſentation de cette Pièce, qui avoit eu lieu le 28 Février de a même année. « Le premier acte fut très-» applaudi, & le méritoit; le ſujet étoit ex-» pliqué avec beaucoup de netteté, & les » caractères des différens perſonnages ſupé-» rieurement établis; on s'attendoit à voir » ſortir de cette expoſition un Drame inte-» reſſant: les autres actes ne répondirent pas » à ce qu'avoit annoncé le premier; l'Au-» teur n'a eu que le ſuccès du ſtyle, ſuccès » toujours flatteur. Il retira ſa Pièce après » cette première repréſentation, & s'eſt con-» ſolé par les vers ſuivans. »

Epître à M. de Pezai, Capitaine de Dragons.

Au milieu des plus grands revers.
On dit que le ſage plaiſante,
Et qu'il verroit ſans épouvante
La ruine de l'Univers:
J'en fais mon compliment au ſage.
Cette héroïque fermeté

Est bien digne de notre hommage ;
Je la reſpecte en vérité,
Mais je n'en veux point faire uſage.
Tu connois mes goûts, mes penchans :
J'ai toute la foibleſſe humaine ;
Mon ame, eſclave de mes ſens,
Ouvre toujours les deux battans
Au plaiſir, ainſi qu'à la peine.
Ami, tu me vois conſterné
D'avoir, au grand jour de la ſcène,
Riſqué mon Drame infortuné :
Oui, ma douleur eſt ſans ſeconde,
Et cependant, on le ſait bien,
La chute d'un Drame n'eſt rien
Auprès de la chute du monde.
Je puis, dis-tu, me conſoler
Entre les bras d'une maîtreſſe :
Exilé des bords du Permeſſe,
C'eſt à Paphos qu'il faut voler.
Ce Ciel n'eſt point exempt d'orages :
Déſormais à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des Auteurs & des Amans.
Irois-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attriſter la Cour ?
C'eſt bien aſſez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité par la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.
Mais quoi ! ton amitié me reſte ;
C'eſt ma reſſource & mon ſoutien.

Pilade

Pilade dans le ſein d'Oreſte
Ne doit plus ſe plaindre de rien.
La gloire eſt une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur;
L'Amour n'eſt qu'un inſtant d'ivreſſe;
L'amitié ſeule eſt un bonheur.

*Lettres en vers, & Œuvres mêlées de M. D**, ci-devant Mouſquetaire, recueillies par lui-même. A Paris, chez Jorry, 2 vol. in-8° avec des gravures.*

Le premier de ces deux volumes contient des Héroïdes. Nous avons recueilli dans le Choix que nous publions, les Lettres de *Barnevelt* & de *Comminges*, & celles de *Zéïla*, avec les réponſes de *Valcourt*. Ces trois dernières forment un Roman intéreſſant : les Héros des deux autres ont de la célébrité & rappellent de touchans ſouvenirs.

Quant aux Lettres que nous n'avons point réimprimées, ce ſont celles de *Philomèle à Progné*, d'*Abailard à Héloïſe*, dont il eſt queſtion dans la vie de l'Auteur, & celle de *Julie à Ovide*. Le ſujet de *Philomèle* eſt atroce : pluſieurs Auteurs en ont fait des Tragédies & l'ont traité ſans ſuccès. La Lettre d'*Abailard à Héloïſe*, eſt une réponſe à la fameuſe Lettre

d'*Héloïſe* de M. *Colardeau* : on l'a jugée inférieure à ſon modèle. Voici cependant une tirade où la jalouſie qui vint tourmenter *Abailard* après ſon affreuſe aventure, eſt fortement exprimée :

Rappelle-toi ſur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours où reſpirant à peine,
Courbé ſous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux ;
Où dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
Ma foibleſſe en mon cœur enfanta les alarmes ;
Je redoutois en toi ta jeuneſſe, tes charmes,
Un ſexe trop facile & prompt à s'enflammer ;
Je redoutois ſur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'horrible ſacrifice ;
Songeant à mon repos, je preſſois ton ſupplice.
Je déſirai qu'un cloître, aſyle redouté,
Pour diſſiper ma crainte, enfermât ta beauté.
Les careſſes, les pleurs d'Héloïſe attendrie,
Rien ne pouvoit calmer ma ſombre jalouſie ;
Et ton amour lui-même, augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui, de ma propre main, je traînai la victime.
Je te donnois à lui... Mais, ô fureur ! ô crime !
Retenant mon préſent arraché de mes mains,
Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.

Enfin la Lettre de *Julie* eſt adreſſée par cette Princeſſe à *Ovide*, quelque tems après ſon exil. Ce qu'il y a de mieux eſt le ſonge de la fin.

Seule je m'égarois dans une île écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monſtres errans :
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives,
Les flots, en gémiſſant, ſe briſer ſur les rives;
La terre au loin gémit : je friſſonne, & je croi
Que tout va dans l'inſtant s'engloutir avec moi.
Je ſuccombe, je meurs, tout change : l'horreur ceſſe,
Le jour luit; je n'entends que des cris d'allégreſſe.
J'apperçois des berceaux de feſtons couronnés,
Des tapis, des gazons à l'Amour deſtinés;
Et la mer à mes yeux ſemble un canal tranquille,
Qui promène ſes eaux dans un riant aſyle.
J'admire; je renais, je ſens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémiſſement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance :
Une jeune beauté l'accompagne en ſilence.
Dieux! quel maintien! quels traits! je m'approche ſans bruit :
Ce mortel, c'étoit toi.... ma rivale te ſuit.
Je te vois lui parler, l'embraſſer, lui ſourire;
Au fond d'un bois épais, je te vois la conduire...
Je ſaiſis un poignard; l'œil ardent de courroux,
Le bras déjà levé, je m'élançois ſur vous :
Mais le réveil bientôt, dérobant ton offenſe,
Fait tomber mon poignard & détruit ma vengeance.
Faut-il en croire, Amour, ce qu'un ſonge me dit?
Ovide, eſt-il bien vrai que ton cœur me trahit?
Non, l'Amant que j'adore eſt ſenſible à mes peines.

A-t-il pu m'oublier & ſerrer d'autres chaînes ?
Eſt-il quelques Beautés, ſous un Ciel odieux,
Dignes de m'alarmer & de charmer tes yeux ?
Il me ſemble les voir, ces ſauvages mortelles,
Eprouvant des déſirs, ſans paroître plus belles. ...
Que j'aime à m'abuſer ! foibles raiſons, hélas !
Ovide, en lieux charmans, peut changer ces climats ;
A ces triſtes objets, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leurs appas ſe former & s'embellir pour toi,
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel ! par chérir ton ouvrage.

On trouve à la tête du ſecond volume de ces *Œuvres mêlées*, un Poëme érotique, intitulé : *Les Tourterelles de Zelmis*, en trois chants. Il avoit déja paru ſéparément avec tout le faſte typographique. L'Auteur, dans cet eſſai, paroît avoir eu deſſein de donner une eſpèce de pendant à Ververt, & de l'animer par des peintures voluptueuſes. Une tourterelle tuée par un chat dans une volière, voilà le fait qui occaſionna ce petit ouvrage. Le Poëte ſubſtitue au chat un épervier ; il feint enſuite qu'à la place de *Blandule* qui eſt ſon héroïne, une autre tourterelle toute ſemblable ſe gliſſe dans la volière, & emploie toutes les reſſources de la

coquetterie pour ſéduire le fidèle *Nitor* : le cœur du ſenſible tourtereau ne ſe laiſſe point tromper ; il balance, mais il réſiſte ; l'Amour touché fait un miracle en ſa faveur, en ſauvant *Blandule*. Les deux tourtereaux ſont réunis. Il n'eſt pas difficile de voir que cette fiction ne pouvoit prêter à des détails auſſi piquans que ceux du *Ververt*. Dans les *Tourterelles de Zelmis*, la narration eſt pour ainſi-dire étouffée ſous une multitude de deſcriptions fleuries & trop vagues. Une touche légère & délicate jette néanmoins de l'agrément ſur pluſieurs tirades, & principalement ſur la ſuivante. La fauſſe *Blandule* veut rendre *Nitor* infidèle.

Ton ennemie eſt déjà ſous les armes :
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
Lorſqu'à ſes yeux le plaiſir a brillé,
L'Amour ſéduit eſt bientôt conſolé.
Près de Nitor, déjà l'enchantereſſe,
Pour mieux lui plaire, imite ſa triſteſſe.
Il faut la voir, avec empreſſement,
Suivre les pas de ſon nouvel Amant,
Le prévenir par mille ſoins perfides,
Riſquer ſouvent des careſſes timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choiſit,
Renouveller le duvet de ſon lit,

Et ſous les ſoins de l'Amante inquiète
Cacher la fraude & l'art de la coquette.
Nitor réſiſte : on s'arme de courroux ;
On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiſeaux elle affecte de plaire,
Corrompt, hélas ! les mœurs de la volière ;
Aux Tourtereaux ſi conſtans, ſi vantés,
Elle apprend l'art des infidélités,
L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuſe ;
Des cœurs gâtés le plaiſir eſt l'excuſe.
A peine éclos, l'œuf périt ſans chaleur ;
L'épouſe en vain fait parler ſa douleur :
L'épouſe ennuie, & n'eſt point écoutée,
La courtiſane eſt ſeule reſpectée,
Diviſe tout, briſe les plus ſaints nœuds,
Et s'embellit en faiſant des heureux.
Telle autrefois on vit la jeune Armide,
Cachant ſes vœux ſous un maintien perfide,
De notre foi ſéduire les ſoutiens,
Et diviſer tout le camp des Chrétiens.
Parmi ces feux, ce trouble, cette ivreſſe,
Nitor commence à craindre ſa foibleſſe :
Il interrompt ſes lugubres accens,
Et le déſir vient effleurer ſes ſens.
Plus ſage alors, l'adroite Tourterelle
Prend un maintien, & lui paroît plus belle,
Vole avec lui de rameaux en rameaux,
Avec dédain éconduit ſes rivaux,
Et ſous l'abri d'un tranquille feuillage,
Va pour lui ſeul déployer ſon plumage.

La voyez-vous ſuivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Eparpiller l'albâtre de ſes ailes,
Et s'agiter, & peindre le deſir,
Et roucouler le ſignal du plaiſir?
Nitor ſoupire, il combat, il balance:
Quel doux chemin nous mène à l'inconſtance!
Déjà leurs becs viennent ſe careſſer:
Leurs cols déjà ſont prêts à s'enlacer.
Voici l'inſtant!... O courage! ô prodige!
Nitor ſoudain reconnoît le preſtige;
Nitor s'envole, il fuit, il eſt vainqueur:
Blandule encor vient régner ſur ſon cœur.
Triomphe enfin: ta Blandule eſt ſauvée;
Zelmis l'aimoit, l'Amour l'a conſervée.

L'Epître à l'Impératrice de Ruſſie, imprimée à la ſuite de ce Poëme, n'eſt pas une des plus piquantes qu'ait compoſées M. *Dorat*. Catherine II avoit acheté la bibliotheque de Diderot, & lui en avoit conſervé la jouiſſance. L'Auteur célèbre cet acte de généroſité:

Par tes ſoins, il va donc renaître
Ce Philoſophe reſpecté,
Et qui fut malheureux peut-être
Pour trop aimer la vérité!
Déſormais vainqueur de l'envie,
Dans ſon heureuſe obſcurité,

Il peut, ſans redouter la vie,
Aller à l'immortalité.
Homère, Virgile, Pindare,
Vous ne lui ſerez point ravis :
Une faveur ſublime & rare
Lui rend ſes Dieux & ſes amis,
Ses vrais amis, les ſeuls fidèles,
Les ſeuls que l'on retrouve, hélas!
Au ſein des diſgraces cruelles,
Les ſeuls qui ne ſoient pas ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuſes nuits
Qui font éclore les merveilles
Dont nous allons être enrichis ;
D'un eſprit actif & paiſible,
Il pourſuivra ſes longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des ſoucis pires que les maux ;
Il aura du plaiſir encore
A voir, dans ſon humble ſéjour,
Poindre la clarté de l'aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.
Alors ſi tu viens à paroître,
Toi ſa fille, objet de ſes vœux,
Des pleurs couleront de ſes yeux ;
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il oſera ſe croire heureux
Dans l'eſpoir que tu pourras l'être.

Le *Pot-pourri*, autre Epître fort longue, eſt la relation d'un voyage que fit M. *Dorat*

avec le Marquis de *Pezay*, ſon ami, chez les parens de ce dernier. Il l'abrégea beaucoup une douzaine d'années après, & l'intitula : *Les bords de la Loire*. Elle fait partie de la ſuite des *Fantaiſies* ou des *Nouveaux Torts*. Nous l'avons inſérée dans le troiſième volume des *Œuvres choiſies*.

Les Odes ſur *le Malheur* & ſur *l'or*, pièces médiocres, les *Dévirgineurs*, *Combabus*, Contes aſſez plaiſans, mais fort libres, & un Conte en proſe qui a pour titre *Floricourt*, terminent le ſecond volume. Dans *Floricourt*, le fat qui porte ce nom, trompe une femme honnête, & eſt lui-même honteuſement dupé par une fille. Arrêté pour dettes, la femme honnête le délivre & le convertit. L'Auteur y peint avec des couleurs vives & légères, le ton & les mœurs des jeunes-gens à la mode.

Mes Fantaiſies. A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8°. 1768.

C'eſt le premier recueil des Poéſies fugitives de *M. Dorat*. Il a eu trois éditions ; la plus grande partie des pièces qui le compoſent ſe retrouve dans les *Œuvres choiſies*.

*Recueil de Contes & de Poëmes, par M. D**, ci-devant Mouſquetaire, &c. A Paris, chez Delalain, in-8°.*

1°. *Irſa & Marſis*, ou l'*Iſle merveilleuſe*, Poëme en deux chants. Il eſt en grands vers & d'un genre purement érotique. « Je tâche d'y prouver, dit M. *Dorat* dans un avertiſſement, » que le calme de l'indifférence, l'inac-» tion totale des ſens & l'eſpèce de bonheur » qui pourroit en réſulter, ne vaut pas les » tourmens & l'activité douloureuſe des paſ-» ſions qui nous agitent.... Pour établir cette » vérité, je ſuppoſe une iſle dont les habitans » n'ont jamais ſenti ce qui rapproche les deux » ſexes..... Je place mes inſulaires ſous le » plus beau ciel, je leur donne les plus beaux » jours, un ſommeil doux, des occupations » champêtres; leur vie s'écoule dans l'abſence » des maux, l'ignorance des beſoins, & ce » repos profond, inſéparable d'une pareille » exiſtence. L'amour l'emporte enfin, & l'iſle » eſt animée. Les deſirs s'allument, les beſoins » naiſſent, ſoudain éclatent les jalouſies, les » rivalités & toutes les fureurs qu'elles en-» fantent. On s'arme, on combat, on ſe dé-

chire. Ne ſeroit-on pas tenté de plaindre les nouveaux ſujets de l'amour ? Cependant il leur propoſe de retourner à leur premier état; un refus unanime eſt leur réponſe; & c'eſt » du ſein de la diſcorde, parmi le tumulte, les » cris & le ravage des paſſions, qu'ils adoptent » ce Dieu pour bienfaiteur & pour maître. »

Ce Poëme avoit déja paru en trois chants. Dans ce premier état, des deſcriptions trop multipliées empêchoient d'en bien ſaiſir l'enſemble : mais réduit à deux chants, l'action paroît plus diſtincte. Il y a dans ce petit ouvrage des détails fleuris & poëtiques, des penſées fines, des vers heureux. Il y a auſſi une aſſez grande quantité d'images un peu trop vives : ce qui nous empêche de l'admettre dans les *Œuvres choiſies*, & nous détermine à nous borner à la citation de cette belle deſcription du Temple du *Deſtin*.

Loin de la ſphère où grondent les orages,
Loin des ſoleils, par-delà tous les cieux,
S'eſt élevé cet édifice affreux
Qui ſe ſoutient ſur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs ſont couverts,
Et ſur leurs gonds quand les portes mugiſſent
Du temple alors les baſes retentiſſent;

Le bruit pénètre & s'étend aux enfers.
Les vœux ſecrets, les prières, la plainte,
Et notre encens détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se diſſiper autour de cette enceinte.
Là tout eſt ſourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent juſqu'à ce lieu:
Ces cris perçans & ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
A ſes regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramaſſé.
L'urne des ſorts eſt dans ſa main terrible;
L'axe des tems pour lui ſeul eſt fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle,
Eſt enfoncé le trône du Deſtin,
Triſte barrière & limite éternelle
Inacceſſible à tout l'effort humain.
Morne, immobile, & dans ſoi recueillie,
C'eſt de ce lieu que la Néceſſité,
Toujours ſévère & toujours obéie,
Lève ſur nous ſon ſceptre enſanglanté,
Ouvre l'abîme où diſparoît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des Rois,
Tient ſous ſes pieds la terre aſſujettie,
Et dit au tems: « Exècute mes loix. »

2°. Trois Contes en vers de huit ſyllabes: *Alphonſe* que nous avons inſéré dans le préſent recueil, malgré des tableaux & des ſituations

d'une gaieté pouſſée ſans doute un peu trop loin : mais nous avons cru que le talent qui les a mis en œuvre avec tant d'élégance & même de naturel, trouveroit grace auprès des Lecteurs indulgens; les *Cériſes* & les *Mépriſes*, deux autres pièces du même genre, inférieures à la première : il y a néanmoins de charmans détails. Ces trois contes ſont précédés d'une invocation à la Fontaine qu'on lit avec plaiſir :

Du fond des immortels bocages,
O la Fontaine, inſpire-moi !
C'eſt en badinant comme toi,
Que l'on ſe place au rang des Sages.
L'Amour qui te doit ſes ſuccès
Et plus d'une heureuſe nuitée,
L'Amour reſpire en tes portraits,
Et tu rimas ſous ſa dictée
Les plus jolis tours qu'il ait faits.
Quelquefois ta verve s'allume,
Et déconcerte la pudeur
Mais la licence de ta plume
Prouve elle-même ta candeur.
Que je regrette ton génie,
Ton abandon, ta bonhommie,
Ton ſtyle, image de ton cœur !
Notre ſiècle métaphyſique
Eſt barbare à force d'eſprit;

Chaque Muſe mélancolique
Se complaît dans ce qu'elle écrit.
Fais que j'échappe à l'influence;
J'ai comme toi bien du loiſir
Avec beaucoup d'inſouciance;
Comme toi, j'aime le plaiſir,
Et là finit la reſſemblance.
Prête moi tes moindres pinceaux;
Que de loin je ſuive tes traces;
Je n'aſpire point à tes graces,
Trop heureux d'avoir tes défauts!
Peindre mes goûts, mes rêveries,
Ou dans quelques vers négligés,
De nos femmes ſans préjugés
Annoncer les tendres folies,
Voilà tout l'honneur que je veux.
Je ne brigue point les ſuffrages:
Que le tems me laiſſe mes jeux,
Et qu'il emporte mes Ouvrages.

3°. *Sélim & Sélima*, Poëme imité de l'Allemand, inſéré dans le ſecond volume de ces *Œuvres choiſies*.

4°. L'hermitage de Beauvais, Conte qui n'eſt pas de *M. Dorat*, mais de M. le Comte de *M****.

Les Baiſers, précédés du mois de Mai, Poëme. A Paris, chez Lambert & Delalain, in-8°. avec beaucoup de gravures.

Imitations des Baiſers de *Jean ſecond*, qui vivoit ſous le règne de Charles V dont il fut le ſecrétaire. » Il n'eſt pas inutile de réveiller » parmi nous les idées d'une volupté vraie » qui naît de la nature, &c. Cette phraſe de l'avertiſſement indique quelle a été l'intention de l'Auteur. Il l'a remplie dans quelques-unes de ces petites pièces, ſur-tout dans celle qui a pour titre *l'Abeille juſtifiée*; on la trouvera vers la fin du troiſième volume de ces *Œuvres choiſies*. Dans la plupart des autres, l'eſprit domine plus que la volupté.

Les Baiſers de *M. Dorat* ont paru avec un grand faſte typographique. Le prix eſt de 24. l.

Lettres d'une Chanoineſſe de Lisbonne à Melcour, Officier François, &c. A Paris, chez Delalain, in-8°. avec une gravure.

Ce ſont les *Lettres Portugaiſes* miſes en vers avec des retranchemens & des additions. En adoptant *ce ſtyle ſimple* qui convient au genre épiſtolaire, *M. Dorat* n'a pas évité la mono-

tonie, & ſes vers un peu nuds, pour ainſi dire, ont moins d'incorrections ſans doute, mais auſſi bien moins de feu que l'original. Voici cependant une de ces lettres où il y a de la chaleur & de la véritable paſſion. La Chanoineſſe l'écrit dans le moment qu'elle vient d'apprendre le départ de Melcour.

Suis-je aſſez confondue? aſſez infortunée?
Il ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
De peur qu'un foible eſpoir ne flatte mon tourment,
Une ſecrète voix me dit à tout moment:
Renonce à ton amour, trop crédule Euphraſie:
A quoi bon ces regrets qui conſument ta vie?
C'eſt en vain que ton cœur, par des vœux ſuperflus,
Redemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
Il a paſſé les mers, il a revu la France;
De tes ſanglots perdus lui-même il te diſpenſe;
Au milieu des plaiſirs, il rit de tes malheurs,
Et ne s'informe pas ſi tu verſes des pleurs.
Vous m'oublier, ô ciel! après m'avoir trahie!
Non, votre âme eſt légère, & non pas endurcie:
Les ſoins de votre amour me ſont toujours préſens:
Qu'ils étoient empreſſés! qu'ils étoient ſéduiſans!
De leur doux ſouvenir ſans ceſſe poſſédée,
Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
Ces tendres ſouvenirs, ces ſouvenirs charmans
Devroient-ils aujourd'hui ſe changer en tourmens?
Quelle lettre, grand Dieu! quel horrible meſſage!

De mes ſens, de ma force, ils m'ont ôté l'uſage :
Il ſembloit que mon cœur, frappé de mille coups,
Se détachât de moi, pour s'envoler à vous.
Non, je ne voulois plus de retour vers la vie....
Je te perds, il faut bien qu'elle me ſoit ravie.
Enfin, malgré moi-même on me rendit au jour :
J'aimois à me ſentir mourante pour l'amour,
Et triomphois déjà de n'être plus réduite
A pleurer ton abſence, à gémir de ta fuite.
Eh! voilà donc le prix de la plus tendre ardeur!
N'importe!... j'ai juré de te garder mon cœur,
Je tiendrai mes ſermens : imite ma conſtance,
Vois les autres Beautés avec indifférence.
Eh! pourras-tu, Melcour, en de nouveaux liens,
Souffrir jamais des feux moins ardens que les miens?
Souviens-t'en : tu m'as dit cent fois que j'étois belle ;
On peut l'être encor plus, mais jamais plus fidelle :
Jamais autant d'amour ne peut répondre au tien,
Et l'amour excepté, tout le reſte n'eſt rien.
Souviens-toi qu'en ces lieux tu m'as fait la promeſſe
D'y revenir un jour conſoler ta maîtreſſe ;
Ne vas pas l'oublier!.. Ah! ſi briſant mes nœuds,
Je pouvois m'arracher à ce cloître odieux,
Rien ne m'arrêteroit, & loin des bords du Tage,
Oui, j'irois te chercher ſur un autre rivage,
T'idolâtrer par-tout, renaître dans tes bras.

. . . . . .

Sais-je ce que je dis ? Sais-je ce que je penſe?
Non, non, je ne veux point nourrir cette eſpérance ;
Peut-être j'y pourrois trouver quelque douceur :

Et je hais tout plaiſir qui diſtrait ma douleur.
Mais d'où vient, dites-moi, m'avez-vous donc choiſie,
Pour me déſeſpérer, pour m'arracher la vie?
Avec autant de ſoins falloit-il m'enchanter,
Puiſque vous ſaviez bien qu'il falloit me quitter?
Que ne me laiſſiez-vous dans ma retraite obſcure?
Quel crime ai-je commis? t'ai-je fait quelqu'injure?
Pardonne, cher amant, je ne t'impute rien:
Plaire, voilà ton ſort, & ſouffrir eſt le mien;
Le comble de mes maux eſt de n'oſer m'en plaindre.
De la fortune enfin je n'ai plus rien à craindre.
Eh! quels nouveaux combats peut-elle me livrer?
Le dernier de ſes coups fut de nous ſéparer.
Ecris-moi par pitié! duſſé-je être importune,
Je veux ſuivre avec ſoin le cours de ta fortune,
Jouir de tes ſuccès: ſur-tout reviens me voir;
Si tu ne veux ma mort, laiſſe-moi cet eſpoir:
Tout incertain qu'il eſt, il a pour moi des charmes...
Adieu! ce triſte écrit eſt baigné de mes larmes;
Je ne peux le quitter! combien il eſt heureux!
Remis entre tes mains, il fixera tes yeux;
Et moi, moi, malheureuſe!.. Eh! que dis-je, inſenſée?
De pleurs & de ſanglots mon ame eſt oppreſſée!
Adieu! je m'affoiblis.... la mort eſt dans mon ſein;
Mais, hélas! ſi ton cœur m'aime & plaint mon deſtin,
Contre tous ſes revers Euphraſie eſt armée:
Que je ſouffre encor plus, & que je ſois aimée!

Mes nouveaux Torts, ou nouveaux Mélanges de Po ſies, pour ſervir de ſuite aux Fantaiſies. Paris, Delalain, in-8°.

Les meilleures pièces de ce Mélange ſe retrouvent dans le troiſième volume du Choix que nous publions; on n'en fait mention ici que pour rapporter une tirade du *Dialogue de Pégaſe & de Clément*. Pégaſe rapporte de quelle manière les plus célèbres Poëtes le montèrent.

Si j'en crois ce qu'on dit, Méduſe m'enfanta;
Je fis de mes talens jaillir une fontaine;
Bellérophon ſur moi courut la pretentaine:
Pour battre la chimère, au diable il m'emporta;
Je me nourris long-tems des gazons d'Hipocrène.
Comme un franc étourdi Pindare me monta:
(Votre Rouſſeau depuis imita ſes caprices,)
Multipliant ſous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cîme des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançois alors & par ſauts & par bonds.
Moſchus, Anacréon, pleins d'adreſſe & de grace,
Me remirent au pas: eſcorté par les jeux,
En bon Epicurien je vivois avec eux,
Et je paiſſois les fleurs qui parfumoient leur trace.
L'Amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir en ſouriant des roſes de ſa main.
Sophocle m'exerça par ſes courſes hardies:
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.

Eſchile échevelé me remplit de terreur ;
Nous paroiſſions tous deux pouſſés par les Furies.
J'abandonnai la Grèce au bruit du nom Romain.
Je fus legérement manégé par Horace ;
Ovide m'égara dans le plus doux chemin ;
Lucrèce indépendant m'inſpira ſon audace ;
Juvénal me ſoumit avec ſon bras d'airain ;
Par Virgile aguerri je bronchai ſous le Stace,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Long-tems on me crut mort ; craignant la barbarie,
J'avois paiſiblement regagné l'écurie.
Le Dante avec humeur vint m'en tirer ſoudain.
L'œil morne & ténébreux, conforme à ſon génie,
Regrettant les vallons de l'antique Auſonie,
En croupe je portai le ſceptre d'Ugolin.
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioſte accourut avec un front ſerein ;
J'adoptai l'hypocriffe, enfant de ſa folie,
Et bientôt je livrai mon dos & mon deſtin
Au chantre intéreſſant de la tendre Herminie....
Tous ces cavaliers-là m'avoient mené grand train ;
J'avois l'oreille baſſe & les ailes traînantes ;
Il fallut réparer mes forces languiſſantes :
Mais ſur les bords françois je reparus enfin.
Malherbe, parmi vous, ennoblit mon allure,
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jetai Chapelain au bas du double mont ;
En embraſſant Gombault, il roula ſur Voiture ;
Molière prit leur place & me fit détaler.
La Fontaine indulgent & plein de bonhommie,

Guidé par la nature & par ma fantaiſie,
Me ſuivit, ſans mot dire, où je voulus aller.
La houſſine à la main, Boileau grave & ſévère
Châtia de mon vol l'aiſance irrégulière.
Je ne pus avec lui faire un pas ſans trembler.
Je l'eſtimois beaucoup, mais je ne l'aimois guère.
Corneille vint à moi : ſon fier & noble aſpect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du reſpect.
De ſon bras vigoureux je reſſentis l'atteinte;
Il me fit pénétrer dans le palais des Rois :
Tous mes crins ſe dreſſoient aux accens de ſa voix,
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me bruſquoit parfois, c'étoit aſſez ſon ton;
Il fallut nous quitter, & j'acquis ſous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.
Dans des ſentiers ſanglans, je ſuivis Crébillon :
Quoiqu'il fût violent, j'aimois ſon caractère.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,
Et malheureuſement, j'étois déjà bien las,
Quand il fallut encor galopper ſous Voltaire, &c.

On n'a point inſéré ce dialogue dans les *Œuvres choiſies*, par la raiſon indiquée dans l'avertiſſement. Perſonne n'avoit ordinairement plus de politeſſe que *M. Dorat* : mais les dures corrections de *M. Clément* lui avoient donné de l'humeur.

Adelaïde de Hongrie, Tragédie, repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, au mois de Juillet 1774, *& repriſe au mois de d'Avril* 1776. *A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8°.*

Dans les réflexions préliminaires de cette Tragédie, *M. Dorat* maltraite beaucoup les Drames; Adelaïde de Hongrie étoit pourtant dans l'origine un Drame en proſe, & l'Auteur l'avoit fait paroître en 1770 ſous le titre des *deux Reines*. Le principal perſonnage & le plus intéreſſant n'eſt pas Adelaïde, mais Aliſe que Margiſte, ſa mère, a trouvé le moyen de ſubſtituer à cette Princeſſe pour l'élever ſur le trône & lui faire épouſer Pepin. Ce Monarque en a eu pluſieurs enfans. Ricomer, ſon ancien Gouverneur, vient réclamer ſa couronne & ſa main pour Adelaïde: mais amies dès l'enfance, aucune des deux rivales ne veut régner. Margiſte ſe tue, & Aliſe s'empoiſonne. Cette derniere expire au moment qu'Adelaïde lui ſacrifie ſes droits, & que Pepin, plein de tendreſſe pour elle & ſes enfans, demande à la Nation aſſemblée de reſſerrer ſes nœuds & de les légitimer.

Cette pièce dont la verſification eſt ſoignée, eut dix-ſept repréſentations. Il y a pluſieurs endroits touchans, & Pepin eſt dans une ſituation intéreſſante. Mais cet excès d'héroïſme produit par l'amitié de deux femmes, ne parut pas très-vraiſemblable, ſur-tout de la part d'Aliſe qui a des enfans, & ne doit guères conſentir de ſacrifier leur état & preſque leur exiſtence à ſon amie. On conçoit très-bien que Pepin s'écrie :

L'aſpect de mes enfans m'a fait tout oublier.

Voilà le langage de la Nature ; ce même aſpect devoit rendre Aliſe moins généreuſe.

Adelaïde de Hongrie fut repréſentée dans le temps du dernier rappel du Parlement. Pepin, en rendant compte de tout ce qu'il a fait depuis le commencement de ſon règne, dit à l'aſſemblée de la Nation :

Je rends aux Tribunaux leur auguſte exercice.

Ce vers fut très-applaudi à toutes les repréſentations.

Le Malheureux imaginaire, Comédie en cinq actes & en vers, repréſentée à Paris pour la première fois, par les Comédiens François, le 7 Décembre 1776. *A Paris, chez Delalain, in-8°.*

Après avoir relu cette Comédie, nous n'avons rien trouvé de plus impartial ni de plus modéré, que le compte ſuivant qu'on en a rendu au mois de Janvier 1777 dans le Journal de Paris: » Le Malheureux imaginaire, comme a voulu nous le préſenter *M. Dorat*, eſt un homme du premier rang, comblé des faveurs de la fortune, jouiſſant dans le monde de la plus haute conſidération, aimant une femme charmante dont il eſt aimé, & s'obſtinant à empoiſonner tous les plaiſirs, toutes les jouiſſances qui l'environnent, par le ſingulier travers de ſe croire pourſuivi ſans ceſſe par le malheur. Pour faire ſortir davantage ce caractère, l'Auteur l'a fait contraſter avec celui d'un homme qui au milieu des revers eſt toujours content, & ſe moque de tout. Quand ce contraſte s'eſt trouvé bien marqué, il a toujours forcé les applaudiſſemens, parce qu'il jette du comique ſur le travers du Malheureux

heureux imaginaire. Auſſi le morceau ſuivant a-t-il fait le plus grand plaiſir à toutes les repréſentations :

LE DUC.

Vous avez, on le ſait, cent mille écus de dettes ;
Vous trompez à plaiſir quelques franches coquettes,
Qui vous le rendent bien ; vous courez ſans objets,
Vous jouez tous les jours & ne gagnez jamais ;
Vous rentrez le matin, accablé de fatigue ;
Puis les fatals billets & la nouvelle intrigue ;
Vous allez vers le ſoir lorgner à l'Opéra :
Qu'eſt-ce que vous trouvez de plaiſant à cela ?

D'EPERMONT.

Vous avez, on le ſait, cent mille écus de rente,
Une ſœur qui vous aime, une maiſon brillante ;
D'une prodigue main répandant les bienfaits,
Vous êtes adoré même de vos valets.
Je vous crois fort chéri d'un objet eſtimable
Un peu trop ſérieux & pourtant très-aimable ;
Vos amis ſont heureux. . . . rien n'a pu les changer ;
Que trouvez-vous donc là qui vous doive affliger ?

Pourquoi le caractère de ce Duc dans les autres ſcènes, n'a-t-il pu obtenir entièrement le ſuffrage des perſonnes les mieux intentionnées ? c'eſt que ſon travers ne peut pas même être excuſé par les apparences. Celle qu'il aime, Madame de Thémine, eſt une

femme eſtimable qu'il connoît depuis long-temps; & ſans jamais s'expliquer, ſans vouloir rien approfondir, le premier & le plus léger indice lui ſuffit pour qu'il n'ait plus aucun doute & qu'il la croie coupable de trahiſon & d'infidélité. Voilà le foible pivot ſur lequel roule la principale intrigue de cette Comédie. La multitude des perſonnages & des petites actions ſubalternes, diviſe auſſi trop l'attention. Du reſte on a remarqué des morceaux vigoureux dans le rôle du Duc de Seymours, & dans les autres rôles des détails agréables, &c.

Le Chevalier François à Turin, Comédie en trois actes & en vers, repréſentée par les Comédiens François, à la fin de Novembre 1778. *A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8°.*

Sujet tiré des Mémoires du Chevalier de Grammont. C'eſt l'aventure dans laquelle le Chevalier imagine le prétexte d'un duel pour faire donner des Gardes à ſon ami Mata & au mari de madame de Senantes. Il profite de ce temps-là pour ſe trouver au rendez-vous : mais dans la Comédie, au lieu d'une conquête il en fait deux, & le dénouement n'eſt autre choſe que le récit de ce double triomphe en

termes qui ne ſont équivoques que pour le mari.

Le Chevalier François à Londres, Comédie en trois actes & en vers, repréſentée à la fin de Novembre 1778, *par les Comediens François. A Paris, chez Delalain, in-8°. de* 67 *pages.*

Pièce faite pour ceux que l'aventure précédente pouvoit avoir ſcandaliſés. Ici le Chevalier aime de bonne foi. Il eſt aimé de même; cependant comme il eſt permis de ſe méfier un peu de ſa loyauté en amour, Miſſ Adelſon veut l'éprouver, & charge une de ſes amies de feindre pour lui de l'inclination. La ſcène où elle s'informe du ſuccès de cette épreuve a du naturel & de la vérité. Il y a dans cette pièce un rôle de vieux Politique dont le comique eſt chargé.

Ces deux petites Comédies ont été jouées à la ſuite l'une de l'autre. Pluſieurs ſcènes & quelques détails ont été applaudis.

Roſéide ou l'Intrigant, Comédie en cinq actes & en vers, repréſentée pour la première fois par les Comédiens François, le 2 *Octobre* 1779, *&c. Par* M. Dorat. *A Paris, chez Monory, in-8°.*

Un Intrigant parvenu par adreſſe, qui

échoue par ambition; une jeune fille intéreſſante reconnue par ſes parens qu'elle ignoroit; des brouilleries d'Amans; d'anciens ennemis réconciliés : telles ſont les diverſes actions de cette Comédie d'intrigue à la fois & de caractère. Toutes ces actions, tous ces fils mêlés, commencent par néceſſiter pluſieurs expoſitions dès le premier acte, & jettent de la confuſion dans les autres. Le caractere d'un des deux ennemis eſt plein de grandeur d'ame, & celui de Roſéide, de candeur. Quant à l'Intrigant, Liſe le peint ainſi dans la ſeconde ſcène :

Il eſt faux, gouverné par ſon ſeul intérêt;
Se connoiſſant trop bien pour s'offrir tel qu'il eſt;
Nous prodiguant des ſoins, s'ils lui ſont néceſſaires;
Faiſant l'amour enfin, comme il fait ſes affaires.
Il a beau ſe couvrir d'un vernis d'agrément:
Le maſque ſe dérange, & l'art perce aiſément.
Nul plaiſir ne l'émeut, nul charme ne l'enflamme;
L'intrigue eſt le reſſort qui fait mouvoir ſon ame.
Dès long-temps je l'obſerve, & j'ai cru le devoir;
Sans ceſſe il trompe l'œil qui croit l'appercevoir.
Quelquefois au moment de la métamorphoſe,
On penſe le tenir... point; il ſe décompoſe,
Gliſſe, fuit ſous la main, & va vîte emprunter
Quelqu'autre forme encor qu'il compte encor quitter.

Le défaut de ce portrait, eſt d'être dans la bouche d'une ſoubrette.

Roſéide eſt ſuivie de deux ou trois pieces fugitives, & précédée d'une eſpece de dédicace à la Variété. Voici une tirade extraite de cette derniere Epître :

Variété, c'eſt toi que je prends pour modèle ;
De ce globe embellis l'uniforme tableau ;
Il n'eſt rien à mes yeux, s'il ne ſe renouvelle.
Viens, de l'ennui même du beau,
Sauve ma Muſe qui t'appelle ;
Dirige-la : ton art piquant
Au vrai mariant l'impoſture,
Des écrits & de la Nature
Eſt le plus aimable ornement.
Etale à mes regards ce vaſe inépuiſable
Ce dépôt immenſe de fleurs
Dont ta main ſi légère aſſortit les couleurs.
Leur frêle & vif éclat reſſemble à nos ardeurs.
Tout ce qui plaît n'eſt point durable ;
La Roſe du matin le ſoir meurt ſur le ſable ;
Les zéphyrs ſont charmans, les zéphyrs ſont trompeurs ;
J'aime mieux les regrets qu'un bonheur qui m'accable ;
Le vol même du tems emporte ſes rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore ;
Le Dieu jouit, même alors qu'il ſe plaint ;
L'Amour que l'on pourſuit encore
Eſt bien plus ſéduiſant que l'Amour qu'on atteint.

Les Prôneurs, ou le Tartuffe Littéraire, Comédie en trois actes en vers, par M. Dorat. *A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8o.* 1777.

Comédie ſatyrique. Madame de Norville tient chez elle une aſſemblée de beaux-eſprits, dont le ſyſtême eſt de ſe prôner les uns les autres, & de rabaiſſer ceux qui ne ſont pas de leur parti. Le jeune Dorci eſt le Prétendu de ſa fille : mais les Prôneurs veulent la faire épouſer à l'un d'eux. Cependant une double aventure aſſez déſagréable contrarie leurs projets. On les immole à la riſée du public, dans une pièce nouvelle attribuée à un certain Floridor qu'ils avoient peint comme un

Poëte ſans chaleur, écrivain ſans mérite,
Eſprit enluminé de la couleur du tems.

Cette pièce fait une grande ſenſation; & dans le même tems, Forlis qui avoit lu dans leur aſſemblée un drame qu'ils avoient trouvé admirable, publie que c'eſt un tour qu'il leur a joué, & que ce drame n'eſt qu'une vieille rapſodie dont ils ont été les dupes. Ces revers dégoûtent Madame de Norville de leur ſociété; elle donne ſa fille au jeune Dorci.

Quand on eſt en colère, on n'eſt guères

plaiſant, & c'eſt ce qui eſt arrivé à M. Dorat dans cette Comédie. Les Prôneurs y ont le défaut tant reproché aux perſonnages odieux des Tragédies de Crébillon : ils ne ſont rien moins qu'adroits, & ſe montrent preſque ſans maſque. Callidès leur chef ne diſſimule pas pourquoi il deſire que l'un de ſes protégés épouſe la jeune perſonne; il s'en explique ainſi à Madame de Norville :

Cet hymen terminé, c'en eſt fait! nous régnons,
Et nous tenons Paris avec vos deux maiſons;
Votre main du Parnaſſe ouvrira les barrières;
Des Lycurgues naiſſans vous tiendrez les liſières.
Malgré l'obſcure envie & ſes traits *ſuperflus*,
Nous fixerons chez vous le banquet des élus;
Nous vous aſſocierons à certaines ſéances,
Et réglerons nos choix d'après vos préférences.
Ceux que vous prônerez ſeront toujours divins;
Ceux que vous proſcrirez eſſuîront nos dédains.
Nos arrêts dépendront de votre fantaiſie;
Des Socrates nouveaux vous ſerez l'Aſpaſie;
Vous aurez chaque jour un travail avec nous,
Et l'Europe ſavante aura les yeux ſur vous.

Le même Callidès dit dans une autre ſcène :

Le célèbre Uranis vient encor de m'écrire
Une lettre pour Stell, l'autre contre Damis.
Il fait même au-delà de ce qu'il m'a promis.

Pour l'intérêt commun, tout veut qu'on l'aiguillonne;
Je tiens les clefs du Temple, il en eſt la colonne.
Vieilli ſous les lauriers & courbé ſous leur faix,
Laſſant la Renommée à force de ſuccès,
Pour nous de ſon crédit il faut bien qu'il diſpoſe,
Et que ſa gloire au moins nous ſerve à quelque choſe.
Preſque tous les dix jours, d'après mon gazetier,
Il prononce en riant les arrêts du deſtin.
De mes intentions il veut que je l'inſtruiſe:
Mon cœur forge les traits, ſon eſprit les aiguiſe:
Grace à moi, l'enchanteur eſt par-tout notre appui;
Il a l'air de régner, & nous régnons par lui.

Pierre le Grand, Tragédie en cinq actes, repréſentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le premier Décembre 1779, *par* M. Dorat. *A Paris, chez Monory, in-8°.*

Cette Tragédie, quant au fond, eſt la même que celle de *Zulica*. Au bout de vingt années, *M. Dorat* la refondit preſque entièrement, & la fit paroître ſous ſes vrais noms.

Le ſujet eſt une conſpiration tramée contre Pierre le Grand par Amilka, Prince de la famille des Czars. Cet Amilka forme le projet de faire aſſaſſiner l'Empereur par l'ami le plus intime de ce Prince, par Menzikoff qui lui doit tout. Il ſe ſert de l'amour de ce dernier

pour ſa fille Amétis, & irrite ſa paſſion en feignant d'en deſtiner l'objet à un autre; enfin il déclare que, s'il eſt découvert, il eſt déterminé à immoler ſa propre fille à ſa vue, & à ſe frapper lui-même enſuite. Menzikoff balance entre ſon amour pour la fille d'Amilka, & ſon attachement pour un Souverain qui l'a comblé de bienfaits; le Czar apprenant que les rebellions ſont prêtes à renaître, remet le ſoin de ſa perſonne entre ſes mains. Dans le quatrième acte, après une diſcuſſion aſſez longue entre l'Empereur & Amilka ſur les motifs de la conſpiration, l'Empereur ordonne qu'on lui ouvre les portes du palais, pour qu'il puiſſe ſe mettre à la tête de ſon parti, & il déclare qu'il va l'attendre pour le combattre. Il ſe livre en effet un combat où Menzikoff ſauve la vie à l'Empereur. Il avoue enſuite qu'il eſt complice de la conſpiration, préſente le poignard dont il eſt armé, & demande qu'on l'en frappe. Amilka le lui arrache, & veut s'élancer ſur le Czar qui ſe préſente au-devant de ſes coups: vaincu enfin par tant de généroſité, il tourne le poignard contre lui-même & ſe tue. L'Empereur pardonne à Menzikoff.

On jugea dans le temps de la repréſentation de cette pièce, que *M. Dorat* avoit eu tort de ſe laiſſer ſéduire par l'idée de prêter au Czar Pierre, une généroſité ſupérieure à celle de Cinna : car il y auroit un excès d'imprudence impardonnable à un Souverain de s'expoſer ainſi pluſieurs fois à être aſſaſſiné. On trouva fort belle la ſituation de Menzikoff, à qui le Czar confie le ſoin de ſa perſonne, au moment qu'il eſt prêt de conſpirer contre lui; & le caractère d'Amilka parut plein de hardieſſe & de profondeur, mais peu ſoutenu, puiqu'un tel homme ne devoit jamais être touché de la généroſité de l'Empereur. Ce dernier eſt repréſenté dans cette pièce avec un autre caractère que celui qu'il a dans l'Hiſtoire. Il ſacrifia réellement juſqu'à ſon propre fils dans la crainte que celui-ci ne renverſât ſon grand ouvrage de la civiliſation de la Ruſſie : il n'auroit pas épargné Amilka.

Il y a de beaux détails dans cette Tragédie. Nous rapporterons deux tirades. Dans la première, la fille d'Amilka fait ce portrait de Menzikoff.

Dans les droits du héros Menzikoff rétabli
Corrige le haſard qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ſes talens irritent,
Seul il s'eſt fait un nom dont tant d'autres héritent.
Le ciel, qui l'éleva dans le ſein du malheur,
S'eſt épuiſé ſans doute à lui former un cœur;
Et ce jeune mortel, qu'a créé ſon courage,
Politique & guerrier à la fleur de ſon âge,
Vaut bien ces fils du ſort, enorgueillis toujours,
Qui penſent qu'en naiſſant, jetés au ſein des Cours,
L'éclat de leurs ayeux, leur antique nobleſſe
Des vertus qu'ils montroient exemptent leur molleſſe,
Et, de leur gloire même à regret éclairés,
Traînent dans les grandeurs leurs noms deshonorés.

Au commencement du quatrième acte, Amilka rappelle à Menzikoff l'engagement qu'il a pris; celui-ci répond:

Je le ſais, j'oſai promettre un crime;
Mais je m'arrête encor pour pleurer la victime.
Quoi! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper?
Soutiendrai-je ce front que la gloire environne,
Où l'auguſte infortune embellit la couronne,
Ce front où je verrai, d'un œil mal affermi,
La majeſté d'un maître & l'ame d'un ami?
Jetez un ſeul inſtant les yeux ſur cet empire:
Par-tout de l'Empereur la grande ame y reſpire.
Dans ces ſuperbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix.

Ne pensant que par lui, c'est par lui que nous sommes ;
De monstres indomptés le Czar a fait des hommes ;
Sa voix a ranimé le Russe anéanti ;
Des fanges d'un marais Pétersbourg est sorti.
De ces sommets glacés qui bornent notre vue,
L'abondance tardive est vers nous descendue :
Un seul mortel, un seul produit ces changemens ;
Il parle, & sur ses pas naissent les monumens !
Occupé de son peuple, & s'oubliant lui-même,
Sans cesse il se dévoue à des sujets qu'il aime ;
Et deux mortels ingrats, altérés de son sang,
S'arment de ses bienfaits pour lui percer le flanc !

Zoramis, Roi de Crète, ou le Ministre vertueux ; Tragédie nouvelle en cinq actes & en vers, par M. Dorat. *A Paris, chez Monory, in-8°.*

Tragédie où le développement des passions est remplacé par beaucoup d'action & de mouvemens. Zoramis a été Roi d'Egypte ; il a été détrôné par Séfostris, est devenu Roi de Crète, & fait une guerre cruelle aux Egyptiens. Parmi les prisonniers que font ses vaisseaux, se trouve la belle Philoclée : c'est une Princesse Américaine dont le père a été aussi détrôné ; Zoramis en devient très-amoureux. Cette Princesse cherchoit à recouvrer ses Etats par le secours de son amant, & ce jeune-homme ne tarde pas à paroître à la Cour de

Zoramis, en qualité d'Ambaſſadeur de Séſoſtris, pour demander la paix. Il y a plus; c'eſt qu'il eſt le fils du Miniſtre de Zoramis, ce qui occaſionne des reconnoiſſances entre le père & le fils & entre les deux amans. Zoramis ſe doute de leur intelligence; il congédie l'Ambaſſadeur, puis le fait reſſerrer dans un cachot, ainſi que ſon propre Miniſtre. Ce dernier eſt un vieillard très-Philoſophe, & qui ne ſe laiſſe pas abattre par le malheur. Le Roi de Crète veut abſolument déterminer la Princeſſe Africaine à l'épouſer, en lui faiſant craindre pour les jours de ſon amant: celui-ci l'excite à refuſer cette affreuſe union. Cependant une flotte Egyptienne ſe trouve dans le voiſinage & débarque une armée. Zoramis eſt vaincu & ſe perd dans les rochers: on vient délivrer l'Ambaſſadeur qui laiſſe ſon père quelque temps dans la priſon à la garde d'un de ſes amis. Alors Zoramis pouſſe quelques débris de rochers & ſe trouve dans cette même priſon avec ſon Miniſtre. Le fils de ce vieillard, l'Ambaſſadeur arrive conduiſant la Princeſſe. Zoramis ne pouvant contenir ſa fureur, s'arme d'un poignard & veut frapper le ſage Miniſtre; d'un autre côté, l'Ambaſſadeur eſt ſur le point

d'immoler Zoramis : mais le Miniſtre fidèle au tyran qu'il a ſervi, le couvre de tout ſon corps. Enfin Zoramis ſe tue lui-même; la Crète devient une province de l'Égypte, & rien ne doit plus s'oppoſer à l'union des deux amans.

Il n'y a peut-être pas d'exemple de Tragédie plus romaneſque. Le ſtyle en eſt ſoigné, & le rôle du Miniſtre a des beautés. Voici comme il parle à Zoramis, quand ce Prince lui apprend qu'il aime à l'excès ſa jeune priſonnière :

Ciel! qu'entends-je? à ces vœux, quoi! votre ame
s'abaiſſe!
Vous, Zoramis, languir aux pieds d'une maîtreſſe!
L'amour ſied à ces Rois triſtement fortunés,
Qui gouvernent bien moins qu'ils ne ſont gouvernés;
Qui, poſſeſſeurs oiſifs d'un trône héréditaire,
Savent trouver la paix dans le ſein de la guerre,
Dont l'Univers prévient les tranquilles deſirs,
Et qui n'ont d'autres ſoins que le choix des plaiſirs.
Mais vous dont les Etats expoſés à l'orage,
Et battus par les flots, ſont voiſins du naufrage,
D'une erreur paſſagère écoutez-vous la voix?
Voulez-vous donc rentrer dans la foule des Rois?

Au ſecond acte, lorſque Zoramis rejette les propoſitions de paix, ce Miniſtre vertueux s'écrie avec véhémence

Eh bien! cruel, contentez votre envie;
Rendez-moi douloureux les reſtes de ma vie;
Pourſuivez, de vos mains embrâſez vos états;
Par d'éternels travaux conſumez vos ſoldats;
Des cœurs las de ſouffrir aigriſſez les murmures;
Au lieu de les fermer, déchirez leurs bleſſures;
Et vous même, en ces lieux appelant le danger,
Perdez ce peuple & vous, en croyant vous venger!
Je n'applaudirai point à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages,
Moi, j'ai fait le ſerment dans le fond de mon cœur,
D'être l'ami des Rois & non pas leur flatteur;
De n'altérer jamais ce langage ſévère,
Fait pour leur être utile & non pas pour leur plaire.
Eh! quel ſeroit le ſort des peuples malheureux,
Si vos pleurs quelquefois n'oſoient parler pour eux,
Et ne réclamoient point juſques aux pieds du trône
Ces droits qu'en gémiſſant leur foibleſſe abandonne?
Accablez-moi, Seigneur, de tout votre courroux!
Ecraſé ſous vos pieds, expirant ſous vos coups,
D'une mourante voix je vous dirois encore
Que par la haine aveugle un Roi ſe déshonore,
Et mon dernier ſoupir, condamnant vos deſſeins,
Serviroit, malgré vous, au bonheur des humains.

Coup-d'œil ſur la Littérature, ou collection de différens ouvrages tant en proſe qu'en vers, en deux parties, &c. A Paris, chez Gueffier, in-8°.

Le premier volume de cette collection renferme des lettres d'un ton fort léger ſur diffé-

rens Ouvrages, & une douzaine de petits morceaux de Littérature ou de Philoſophie, dont quelques-uns ſont très-ironiques.

Dans le ſecond volume, on a raſſemblé les dernières Poéſies fugitives de *M. Dorat*: (nous avons réimprimé celles qui nous ont paru les meilleures.) un Poëme de Féerie en proſe intitulé *Orian & Zuléma;* quatre contes auſſi en proſe, parmi leſquels il s'en trouve d'aſſez libres; & ſeize lettres très-agréables de M. le Comte de** à Madame la Ducheſſe de ***, pendant la campagne de 1701 en Italie. (*M. Dorat* prévient dans un avis, que ces lettres lui ont été communiquées, mais que la forme & le ſtyle ſont entièrement de lui.)

La plupart des opuſcules de cette collection ſont tirés du *Journal des Dames*, que *M. Dorat* avoit entrepris de reſſuſciter en 1777 & 1778. Cette tentative eut peu de ſuccès, quoique chaque cahier contînt de jolies pièces. Mais le public s'attendoit à un Journal, & on lui donnoit un mélange de proſe & de vers. Les jugemens ſur les ouvrages nouveaux étoient fort courts & relégués aux dernières pages: encore n'y étoit-il pas queſtion d'un tiers des livres qui avoient paru dans l'année.

2

RÉGULUS,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES.

Représentée par les Comédiens François le 31 Juillet 1773.

ÉPÎTRE

A MADAME

LA DAUPHINE,

AUJOURD'HUI

REINE DE FRANCE.

Toi, notre gloire & nos délices,
L'image & le bienfait des Dieux;
Combien mes Ecrits ſont heureux
De paroître ſous tes auſpices!....
Le tems n'a plus de droits ſur eux.
Par toi les talens vont éclore;
Des arts tu hâtes le réveil;
Ton vif éclat relève encore
De Louis l'auguſte appareil;
Et tu reſſembles à l'Aurore,
Ouvrant le palais du Soleil.
O! jours d'un fortuné préſage;
Où, ſous la garde de nos cœurs,
Tu ſais échapper aux honneurs,

Ce joug impoſé par l'uſage !
Où l'aimable ſimplicité
A nos Spectacles te ſoulage
Des apprêts de la Majeſté ;
Où la riante liberté
S'empreſſe & vole à ton paſſage !
Va, pourſuis, accorde à nos jeux
Les doux regards de l'indulgence :
Le laurier qui croît ſous tes yeux
Séche ou languit dans ton abſence.

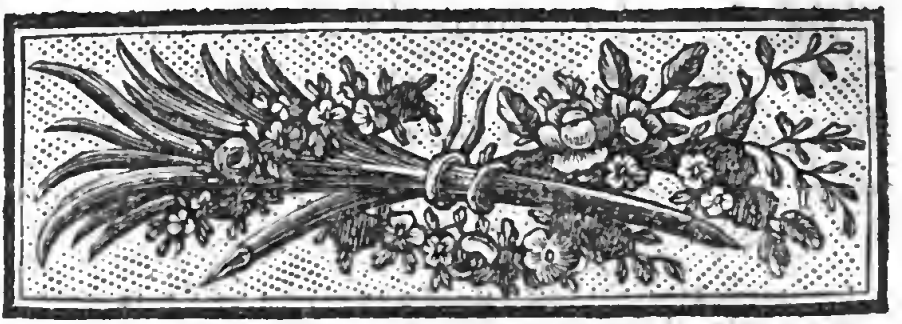
Vois les neuf ſœurs t'offrir des chants
Que l'ame applaudit, qu'elle inſpire,
Et qui peignent nos ſentimens.
De roſes couronnant ſa lyre,
L'une cherche dans ton ſourire
Le prix flatteur de ſes accens :
Aux Bergers des prochaines rives
L'autre raconte ces vertus,
Que ton rang ne tient point captives,
Et qu'il fait aimer encor plus.
Sur la muſette ſolitaire,
Elle dit aux bois d'alentour,
Par quels ſoins ta main tutélaire,
Sous l'humble toît d'une chaumiere,

Conſola l'hymen & l'amour ;
Comment ta noble bienfaiſance
Fit avec tant d'humanité
Dans ton Char aſſeoir l'indigence
Et l'infortune à ton côté.
C'eſt alors qu'une hymne touchante
S'éleve à toi du fond des cœurs,
Et qu'oubliant tous ſes malheurs,
La pauvreté reconnoiſſante
En tributs préſente des fleurs
A la grandeur compâtiſſante,
Qui connoît le charme des pleurs.
Oui, tel eſt, divine Princeſſe,
Le deſtin qui t'eſt préparé,
Ainſi qu'à l'Epoux adoré,
Qui prévient les vœux qu'on t'adreſſe...
Tous les François vont répéter
Ce que les Muſes m'ont fait dire :
Couple charmant, ſous votre empire,
On oubliera l'art de flatter.
Vous prouvez ce qu'on a ſçu feindre ;
Et vos regards vont enfanter
Des Virgiles pour vous chanter,
Et des Albanes pour vous peindre.

PERSONNAGES.

RÉGULUS.
MANLIUS.
MARCIE, *Femme de Régulus.*
BARSINE, } *Femmes de Marcie.*
FLAVIE, }
LICINIUS, *Tribun du Peuple.*
AMILCAR, *Ambaſſad. de Carthage.*
ATTILIUS, *Fils de Régulus.*
PRISCUS, *Romain*
LICTEURS.
Suite de ROMAINS & d'AFRICAINS.
OFFICIERS *Romains.*

La Scène eſt dans un Veſtibule du Temple de Bellone.



RÉGULUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

La Scène repréſente le Parvis du Temple de Bellone. On voit ſur l'un des côtés la Statue de la Déeſſe ; au fond, une Place publique, ornée de Buſtes des anciens Romains ; & à la rive oppoſée, Rome & le Capitole. Des ſiéges ſont préparés pour le Sénat.

SCÈNE PREMIERE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

Sous ces vaſtes Parvis conſacrés à Bellone,
Dans ces lieux révérés que la crainte environne,
Quels Dieux guident vos pas ?

MARCIE.

Ceux de qui les regards
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts ;

Tous les Dieux protecteurs de la race d'Enée,
Dont ils ont garanti la haute deſtinée;
Les Dieux de Régulus.

BARSINE.

Un luſtre écoulé,
Depuis que, loin de vous, il languit exilé;
Ont-ils briſé ſes fers?

MARCIE.

Que me dis-tu, cruelle?
Ah! loin de m'alarmer, encourage mon zèle.
Je ne ſais quel eſpoir, bien cher à ma douleur,
Par ſes illuſions vient conſoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'Envoyé de Carthage:
Mais (telles ſont nos Loix, tel eſt l'antique uſage),
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis:
Rome n'ouvre ſes murs qu'à des Sujets ſoumis.
Sous ce Portique auguſte on conſent à l'entendre:
Les Sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus:
Je veux ſavoir enfin le ſort qu'on lui deſtine.

BARSINE.

Quoi! toujours ſuppliante!...

MARCIE.

Il n'importe.. Ah! Barſine,
Cédons à nos deſtins: ils ne ſont plus ces tems
Où j'oſois reſpirer un légitime encens.
Ces jours, où Régulus, domptant juſqu'à l'envie,
Illuſtroit à la fois ſa femme & ſa Patrie.

Le rapport inégal de ſes ans & des miens
Ne fut point un obſtacle à de ſi beaux liens ;
Et mon ame ſéduite au bruit de ſon courage,
En comptant ſes lauriers, n'apperçut point ſon âge.
Au ſortir d'un long ſiége, où ſon noble ſecours
Avoit ſauvé la vie à l'auteur de mes jours,
Il revint précédé d'une pompe guerriere :
J'épouſai le Vainqueur & j'acquitai mon pere.
Régulus m'adoroit, & me plut à ſon tour :
C'étoit un ſentiment.... au-deſſus de l'amour !
Quels tranſports, quelle joie ont marqué la naiſſance
De ce fils, ce cher fils, notre unique eſpérance !
Je voyois mon Epoux, au retour des combats,
Sourire à cet enfant careſſé dans mes bras,
Nous prodiguer les ſoins d'une ame ſimple & pure,
Et dépoſer ſa gloire au ſein de la nature.
Pouvois-je alors prévoir un ſiniſtre avenir ;
Et que de ſi beaux jours duſſent ſitôt finir ?
Abſente de nos murs, tu ne vis point, Barſine,
De mes profonds ennuis la fatale origine.
Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux,
La haine dans Carthage alluma tous ſes feux.
Il fallut, aſſurant la fortune publique,
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeſte & renfermé,
Parmi tous ſes rivaux, Régulus fut nommé.
Il vint me l'annoncer ; ſon front plein de nobleſſe
Impoſa, malgré moi, ſilence à ma foibleſſe.
Par ſa mâle conſtance étonnant mes eſprits,

Sans verſer une larme, il embraſſa ſon fils;
Il partit; mais bientôt ſa prompte renommée
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ſes nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ſes regards attendris.
Le nom de mon Epoux, ſa valeur fortunée,
Au bonheur de l'Etat joignoient ma deſtinée.
Quel changement, hélas! dans ſon ſort & le mien!
Régulus eſt eſclave, & je ne ſuis plus rien.
Régulus eſt eſclave! ah! Dieux! ô ſort funeſte!
Un regret éternel eſt tout ce qui me reſte.
Plus d'honneurs, plus de rang, lorſqu'il eſt dans les fers.
Partager, loin de lui, l'horreur de ſes revers;
Sentir tous les degrés de ſa longue infortune,
Fatiguer les Romains de ma plainte importune,
Aſſiéger le Conſul, pleurer avec mon fils,
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

BARSINE.

Le Conſul peut beaucoup; & ſa faveur....

MARCIE.

Ecoute.

L'auſtere Manlius eſt généreux ſans doute:
Rome le croit au moins, & je n'oſe penſer
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaiſſer;
Cependant (avec toi je rougirois de feindre),
Sans le juger encor, tout me force à le craindre:
Dans le fond de mon ame, un ſecret mouvement,
Contre lui, malgré moi, dépoſe à tout moment.
J'eſtime, en ſes pareils, la valeur, la prudence,

La haine des tyrans, la noble indépendance ;
Mais non l'atrocité de ces triſtes vertus,
Pures dans leur principe, affreuſes par l'abus,
Ces mornes préjugés, ce fier Patriotiſme,
Qui détruit le bonheur, & n'eſt point l'héroïſme.
Je plains le malheureux, le mortel endurci
Que la tendre pitié n'a jamais adouci :
Va ; Manlius jamais n'en a connu les charmes,
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

BARSINE.

Trop prompte à l'accuſer. . . .

MARCIE, (*avec vivacité.*)

Qu'il ſerve Régulus ;
Je tombe à ſes genoux, & ne l'accuſe plus.
Lié par le devoir & la reconnoiſſance,
Le Tribun, plus ſenſible, eſt ma ſeule eſpérance.
Dès ſes plus jeunes ans, inſtruit par mon Epoux,
Toujours il l'admira, ſans en être jaloux :
A Rome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,
Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un pere ;
Souvent dans le Sénat, il parut ſon appui,
Et doit en ce moment tout attendre de lui.
Puiſſe, au moins, Manlius ne m'être point contraire !
Je n'oſe eſpérer plus de cette ame ſévere :
Ses yeux indifférens, que laſſent mes malheurs,
Se ſont accoutumés à voir couler mes pleurs.
Il vient ; éloigne-toi.

SCENE II.

MANLIUS, *ſuivi des Lictеurs*; MARCIE.

MARCIE.

SEIGNEUR, daignez m'entendre ;
A cette grâce, hélas ! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame, pardonnez ſi des ſoins importans,
A vos yeux, malgré moi, m'ont caché ſi long-tems.
J'obéis, avant tout, au devoir qui m'enchaîne :
Mais, quel preſſant motif en ce lieu vous amène ?

MARCIE.

Et vous le demandez ! . . . feignez-vous d'ignorer
Le deſſein qui m'occupe & peut ſeul m'attirer ?
Songez à Régulus, perdu pour la Patrie,
Traînant dans un cachot une pénible vie,
Et ſous des fers honteux, pour vous, pour les Romains,
A peine ſoulevant ſes généreuſes mains !
Peut-être en ce moment, il ſuccombe, il expire,
Et fait, en expirant, des vœux pour cet Empire,
Pour un Sénat jaloux qui l'a ſacrifié,
Pour ſon ingrat pays, dont il eſt oublié . . . .
Oſons-nous prolonger l'odieux eſclavage
Où frémit ſa vengeance, où languit ſon courage ?
Comment excuſer Rome ? & peut-on, Manlius,
Reſpirant l'air du Tibre, oublier Régulus ?
Quel enclos dans nos murs n'atteſte point ſon zèle,

Sa ſublime équité, ſa valeur immortelle ?
Les Tribunaux ? du faible il y fut le vengeur :
Le Sénat ? vous ſavez s'il en étoit l'honneur.
Montez au Capitole, où ſa main triomphante,
Suſpendit des vaincus la dépouille ſanglante,
Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
Monumens glorieux, que Rome a conſervés.
Que dis-je ? & ces faiſceaux, & ces aigles altières,
Et l'auguſte appareil des honneurs conſulaires,
Et cette pourpre enfin, ſouveraine des Rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le Chef, l'Ami, le Dieu des Légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes :
Moi ſeule je lui reſte. O ciel ! ô Régulus ! . . .
Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus !

MANLIUS.

J'approuve vos regrets, & non votre injuſtice.
Le ſort de votre Epoux eſt pour Rome un ſupplice :
Mais, pour rompre ſes fers ſi vos efforts ſont vains,
Accuſez-en Carthage & non pas les Romains.

MARCIE.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle ;
Rome oublie un Romain, un défenſeur fidelle.
Carthage, en l'accablant, ſe venge d'un vainqueur ;
Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
Prononcez, Manlius ; qui des deux eſt coupable ? . . . .
On peut tout réparer ; l'inſtant eſt favorable.
A l'Envoyé d'Afrique, en ce jour ſolemnel,
D'un malheureux ami propoſez le rappel.

Je ne puis que pleurer ; vous pouvez davantage ;
Vous pouvez, d'un ſeul mot, finir ſon eſclavage.

MANLIUS.

Je le ſouhaite au moins ; je voudrois aujourd'hui
Racheter de mon ſang un Captif tel que lui :
Si pourtant à l'Etat ſon retour pouvoit nuire,
Avec ſincérité j'oſe ici vous le dire,
N'attendez rien de moi, rien de mon amitié ;
Mon ame, par devoir, ſe ferme à la pitié.
(*Surprenant un mouvement de colère dans Marcie.*)
Je ſais que des ſoupçons l'atteinte injurieuſe
A flétri bien ſouvent la vertu courageuſe :
Quand je ſers les Romains, quand je veux leur bonheur,
Je brave les ſoupçons, mon juge eſt dans mon cœur.
J'eſtime Régulus, je le vois ſans envie :
Mais ce cœur inflexible eſt tout à la Patrie ;
Elle ſeule eſt l'objet, le but de mes travaux.

MARCIE.

Eh ! n'eſt-ce pas l'aimer, que lui rendre un Héros ?
C'eſt à vous, à vous ſeul que ma douleur s'adreſſe.
Vous allez ſervir Rome, en ſervant ma tendreſſe.

MANLIUS.

Je n'oſe vous flatter d'un eſpoir incertain :
Je ſuis Conſul, Madame, & non pas Souverain.

MARCIE.

Combien vous m'alarmez ! cette ſombre réponſe
Me fait déjà ſentir les rigueurs qu'elle annonce.
On vient. Ciel ! le Tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui
Je ne peux reclamer d'autre ſoutien que lui.

SCENE III.

LICINIUS, MARCIE, MANLIUS.

MARCIE.

Eh bien, Licinius ?

LICINIUS.

L'Ambaſſadeur arrive ;
Le peuple, pour le voir, a couru ſur la rive.
Mais, ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui,
Régulus eſt dans Rome, & revient avec lui.

MARCIE.

Régulus ! . . . que dit-il ? le Ciel me le renvoie !
Je ne me connois plus ; . . . je ſuccombe à ma joie.
(*à Priſcus.*)
Eſt-il vrai ? Régulus va paroître en ces lieux ! . . .
Puiſſé-je me montrer la premiere à ſes yeux !
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MANLIUS, LICINIUS.

MANLIUS.

(*avec une joie tranquille.*)

Eh, quel eſt donc, Tribun, le deſſein de Carthage ?
Régulus en ces lieux !

LICINIUS.

Il eſt ſur le rivage ;
C'eſt avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs ;

Tous les Romains ſont vœu de venger ſes malheurs.
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,
Entre mille guerriers que ſon retour conſole,
Il marche...on rompt les fers dont ſes bras ſont chargés,
Et les cœurs, une fois, ne ſont point partagés.
Les chemins, trop étroits dans cet inſtant d'ivreſſe,
Ne peuvent contenir la foule qui s'empreſſe;
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,
Attentifs & muets, le montrent à leurs fils:
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zèle,
Déployer les tranſports d'une amitié fidèle,
Annoncer le Héros, dont les ſoins bienfaiſans
Daignerent aux vertus former mes premiers ans.
Mais vous allez enfin jouir de ſa préſence:
Avec l'Ambaſſadeur je le vois qui s'avance.

SCENE V.

(On voit une ſuite d'Africains & le Peuple. Le Conſul, Licinius & les autres Sénateurs prennent leurs places; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des Conſuls, demeure vuide; Régulus & Amilcar paſſent entre les Licteurs: Régulus, en entrant, s'arrête).

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, RÉGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

CITOYEN généreux, qui peut vous arrêter?

RÉGULUS.

Rome entre ſes Enfans ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, & prenez votre place.

RÉGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

RÉGULUS.

Un Eſclave paroître & s'aſſeoir parmi vous !

MANLIUS.

Le malheur d'un héros le rend ſacré pour nous.
(*Se retournant vers Amilcar.*)
Mais je céde à vos vœux. Que ſouhaite Carthage ?
Parlez ; ſur quel eſpoir cherchez-vous ce rivage ?

AMILCAR.

Carthage, qui long-tems balança vos ſuccès,
Par ma voix, Sénateurs, vous propoſe la paix ;
Et, ſi vous refuſez ſa premiere demande,
Elle ſouhaite au moins que le Tibre lui rende
Nos illuſtres Captifs, dans vos murs retenus :
Les vôtres, à ce prix, vous ſeront tous rendus ;
A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramène,
Pour gage du traité, va voir tomber ſa chaîne,
Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat,
Tous ſes titres dans Rome, & ſon rang au Sénat.

MANLIUS.

Nous aimons Régulus : le deſtin qui l'opprime
N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zele anime,
Et nous ſerons heureux, s'il eſt quelque moyen
De rendre à la Patrie un ſi noble ſoutien ;

Mais ſur ſes intérêts que lui-même il prononce,
Rome dans ſon avis trouvera ſa réponſe ;
C'eſt elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre ſort. (*Manlius s'aſſied.*)

RÉGULUS.

(*avec joie & plus de ſérénité.*)

Je ne réſiſte plus.

AMILCAR. (*à Régulus.*)

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous preſſe,
Et vous ſavez quel prix.... (*Amilcar s'aſſied.*)

RÉGULUS, (*toujours debout*)

Je tiendrai ma promeſſe,

(*S'avançant au milieu du Sénat.*)

Puiſque, malgré mes fers, ma défaite, & vos Loix,
Vous permettez qu'ici j'oſe élever la voix,
Je n'abuſerai point de cet honneur inſigne ;
Et moins je l'eſpérois, plus mon cœur en eſt digne.
Me laiſſant vos bontés, le ſort ne m'ôte rien,
Et l'Eſclave dans moi fait place au Citoyen.
Deſcendans de Rémus, Peuple vainqueur & libre,
Guerriers, Légiſlateurs, Héros & Dieu du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaiſſent devant vous ;
Mais ne laiſſez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, & l'Afrique eſt ſoumiſe ;
Deux poſtes exceptés, la Sicile eſt conquiſe.
Rome voit ſe former des ſoldats généreux,
Nés ſur le même ſol, ſervant les mêmes Dieux,
Réunis par les Loix, les mœurs & le langage :
Eh ! que pourroient contr'eux les ſoldats de Carthage,

Mercenaires errans, dont le ſang mandié
Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé?
Que dis-je? l'Etranger, qu'aigrit leur injuſtice,
Aux Africains déjà ne vend plus ſon ſervice.
Xantippe, ce héros leur vengeur, leur appui,
Dont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
Xantippe, qu'opprima leur perfide inconſtance,
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en penſe,
Détourne les ſecours qu'on oſoit leur porter,
Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.
Triomphans aujourd'hui, vous allez l'être encore;
Eſt-il tems de traiter alors qu'on vous implore?
Enfin que craignez-vous de ce Peuple affoibli?
Une fois, il eſt vrai, les deſtins m'ont trahi:
Mais ſoudain notre Rome, en guerriers ſi fertile,
Pour effacer ma honte arme un bras plus utile:
Métellus a paru, nos vainqueurs ont tremblé;
Et leur ſang odieux à grands flots a coulé.
Combien de fois, ô Ciel! j'ai joui de leurs craintes!
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.
De la contagion le ſouffle dévorant
Les enſeveliſſoit ſous leur ſable brûlant,
Et les cris de Carthage, à la douleur en proie,
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.
J'y rentre ſans regret, pourvu que par vos mains
Ruiſſelle juſqu'à moi le ſang des Africains.
Que je hais leur demande & leur infâme adreſſe!
Ils ont cru dans mon cœur ſurprendre une foibleſſe,
Et par un vil appât s'aſſurer de ma foi:

Mais ils me connoîtront, mais Rome eſt tout pour moi;
Mais je voue à Carthage une haine immortelle,
Et ne viens parmi vous que pour m'armer contr'elle.

LICINIUS.

Vous!

RÉGULUS.

Redoutez la paix qu'elle oſe demander.

LICINIUS.

Si l'échange vous ſauve, il le faut accorder.

RÉGULUS.

(avec chaleur & indignation)

Eh! quoi! pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome?
L'honneur, ce feu ſacré que j'atteſte aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent ſans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La diſcipline enfin, ce frein ſi néceſſaire,
Tout n'eſt-il pas détruit, ſi de lâches ſoldats,
Qui ſe diſent Romains & craignent le trépas,
Oſent encor nourrir l'eſpérance chérie
De revoir leurs foyers, leurs femmes, leur Patrie?
Quel ſecours en attendre? ils ont fui, ces Romains!
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains!
Inſupportable affront! ſouvenir que j'abhorre!
Ils ont connu la honte & reſpirent encore!
Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui ſous mes yeux:
Je les ai commandés; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir! un autre eſpoir aujourd'hui nous anime;

Il faut un autre prix à ce tranſport ſublime ;
Et, ſi l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous ?

RÉGULUS.

Eh ! qui ſuis-je, grands Dieux ?
Qui ſuis-je, aveugle ami ? mon ſang & mon courage
Vont s'éteindre bientôt ſous les glaces de l'âge.
Les coups affreux du ſort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languiſſans ;
Traînant vers le tombeau ma vieilleſſe ſtérile,
Je ne pourrois à Rome être long-tems utile :
Mais, combien le ſeroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs Chefs, nos captifs, perdus pour leur pays ?
Ces braves citoyens, qu'irrite l'eſclavage,
Sont tous autant d'appui dont vous privez Carthage.
Oui, oui ; je les ai vu, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés,
Echauffer, enflammer les cœurs les plus timides,
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides,
Ivres de notre ſang, dont ils étoient couverts,
Ne ſuccomber qu'au nombre & rugir dans leurs fers.
Ils ſont vos priſonniers, gardez-vous de les rendre.
Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre ?
D'ailleurs, n'avez-vous point celui de Métellus,
Et pouvez-vous encor regretter Régulus ?
Je fus déjà vaincu, je pourrois encor l'être ;
Votre eſtime, Sénat, je la perdrois peut-être,
Je n'y ſurvivrois pas ; & je ne veux jamais,
Quand ils ſont contre vous, accepter vos bienfaits.

LICINIUS.

Ainſi, vous exigez que Rome ſoit ingrate!
Que ſa honte paroiſſe où votre honneur éclate;
Qu'ici même un arrêt injuſte & ſolemnel
Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel!
Vous, de qui le retour aujourd'hui nous conſole,
Vous, que nous aurions dû conduire au Capitole!
(*Il ſe leve & va à la tête du Peuple.*)
Pour lui faire un tel ſort, eut-il fallu, Romains,
Le chercher dans le champ que labouroient ſes mains,
Interrompre le cours de ſes travaux ruſtiques,
Et l'arracher du ſein de ſes dieux domeſtiques?
On diroit donc un jour, en pleurant Régulus:
» Le Tibre eut un Héros, fameux par ſes vertus:
» Renonçant au repos, prodigue de ſa vie,
» Il s'immoloit entier au bien de ſa Patrie.
» Guerrier, par ſes exploits il défendit l'Etat.
» Citoyen, ſes conſeils éclairoient le Sénat:
» Dans les déſerts d'Afrique il s'ouvrit un paſſage;
» Il affranchit nos murs, il abaiſſa Carthage;
» Et ce même Romain, toujours infortuné,
» Expira dans les fers, par Rome abandonné».

RÉGULUS.

Et toi, tu la trahis!...

LICINIUS.

Non, je lui ſuis fidele;
Non, ce n'eſt point à vous que je borne mon zèle;
C'eſt comme citoyen que je ſuis votre appui.
Tout ce peuple vous aime, & je parle pour lui.

RÉGULUS.

Terminez, Sénateurs, un combat qui m'offenſe ;
Ou, comme je le dois, j'entends votre ſilence.

MANLIUS.

(*Regardant les Sénateurs qui paroiſſent attendris & les yeux baiſſés.*)

De votre aſpect touchant vous voyez les effets.
(*Après un ſilence.*)
Il faut peſer, ſans vous, de ſi grands intérêts.
(*aux Sénateurs.*)
Avant de prononcer ſur le ſort d'un tel homme,
Réuniſſons les voix au ſein même de Rome.
Fabrice, Lentulus, Camille, Traſéas,
Diſtraits par d'autres ſoins, n'ont pu ſuivre nos pas ;
Ce Temple touche aux murs, où leur expérience
Peut d'un avis utile aider votre prudence,
Et tout veut. . .

RÉGULUS.

Manlius !

MANLIUS.

Repoſez-vous ſur moi ;
A Rome, à Régulus, je ſais ce que je doi.
Je ne trahirai point des vertus que j'admire.
(*à Amilcar.*)
De ce qu'on aura fait on viendra vous inſtruire ;
Amilcar.

AMILCAR.

C'eſt aſſez. Dans ces lieux ennemis
J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays ;

Je ne dirai qu'un mot ; c'eſt à vous de m'entendre.
Vous aimez Régulus ; tremblez de nous le rendre :
Vous ſeuls d'un ſort cruel pouvez le préſerver ;
En traitant avec moi, vous allez le ſauver ;
Mais, ſi vous refuſez l'échange qu'on propoſe,
Carthage inexorable en punira la cauſe.

SCENE VI.

MANLIUS, LICINIUS, RÉGULUS, LES SÉNATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

Qu'entends-je ! & nous pourrions....

RÉGULUS.

Point de lâche pitié,
C'eſt Rome qui doit vaincre & non pas l'amitié.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

AINSI donc tes ſecours m'ont rendue à la vie ?
Prends pitié de mon trouble, ô ma chère Flavie !
Je quittois le Conſul, je ſortois de ces lieux :
Quel objet tout-à-coup ſe préſente à mes yeux !
Mon Epoux ! Régulus, que le Peuple environne !
Romains, Carthaginois, Gardes, rien ne m'étonne,
Je traverſe la foule, & je lui tends les bras ;
On s'arrête : un moment il ralentit ſes pas ;
Et d'un ton formidable ; .... » éloignez-vous, Marcie, »
Me dit-il, » ces inſtans ſont tous à la Patrie »!
Il me laiſſe, il s'arrache à mes embraſſemens.
Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens ?
Mes yeux noyés de pleurs ſe couvrent d'un nuage ;
Je le ſuis, je me jette à travers ſon paſſage ;
Je voulois lui parler, . . . inutiles deſirs !
Ma voix tombe, s'éteint, ſe perd dans mes ſoupirs ;
Et l'on me traîne, hélas ! expirante, éperdue,
Dans l'aſile prochain, où tes bras m'ont reçue.
Que fait-il.... Le Sénat vient de ſe ſéparer.
Cher Epoux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer ;
Et tu ne parois point !.... diſſipe mes alarmes.

(*à Flavie.*)
Il ne ſait pas combien il m'a coûté de larmes !
Barſine m'abandonne !..... on vient ; c'eſt elle !....

SCENE II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

EH bien !
Que dit-on ? que fais-tu ? ne m'apprendras-tu rien ?

BARSINE.

Sur les diſcours du Peuple & ſes vagues murmures,
On haſarde, en tremblant de vaines conjectures ;
Et j'ai ſu ſeulement que tous nos Sénateurs
Dans Rome raſſemblés....

MARCIE.

O mortelles frayeurs !
Et Régulus !.... d'où vient que le cruel m'évite ?
Où porte-t-il ſes pas ? tu parois interdite !
Parle.

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre Epoux généreux,
Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie, & les craintes publiques,
Les parfums & l'encens fument ſous les portiques,
Et ce mortel ſi cher, attirant tous les yeux,
Partagent les reſpects que nous rendons aux Dieux.

SCENE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, (*à Marcie.*)

L'AMBASSADEUR vous cherche.

MARCIE.

Amilcar ! ô ſurpriſe !

PRISCUS.

Il ſouhaite qu'ici mon zèle l'introduiſe ;
Il marche ſur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.

SCENE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE

MARCIE.

UN Africain !
Pourquoi me cherche-t-il, & quel eſt ſon deſſein ?
Je ne ſais quel effroi....

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel ! que va-t-il m'apprendre !
Les femmes de Marcie ſe retirent.

SCENE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

MADAME, pardonnez; mon aſpect dans ces lieux
Peut-être en ce moment importune vos yeux ;
Mais un grand intérêt a pu ſeul m'y conduire,
Et pour Rome, & pour vous, j'ai dû vous en inſtruire.

MARCIE.

Raſſurez mes eſprits.

AMILCAR.

J'eſtime votre Epoux,
Et viens pour le ſauver.

MARCIE.

Comment? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoiſſez Carthage & ces haines cruelles
Qu'attiſerent long-tems nos ſanglantes querelles :
Elle eſt prompte à punir, ardente à ſe venger ;
J'ai ſouvent plaint nos mœurs, ſans pouvoir les changer ;
Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie. . . .

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Ecoutez-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien ?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux ſeuls devoirs lié,

J'affecte les dehors d'une fauſſe pitié.
Quels que ſoient les débats entre Carthage & Rome,
Je ne ſerai jamais l'ennemi d'un grand homme.
Je ſers même l'Afrique, en ſervant Régulus :
Craignez-le plus que moi.

MARCIE.

Tous mes ſens ſont émus.
Quelle infortune encor l'attend ſur ce rivage ?

AMILCAR.

Et ſi, de ce jour même, il retourne à Carthage.

MARCIE.

O Ciel !

AMILCAR.

De nos captifs le ſort lui fut remis ;
On demande un échange, il eſt libre à ce prix ;
Mais contre cet échange il a parlé lui-même.

MARCIE.

Qu'entends-je ? Régulus ! & c'eſt ainſi qu'il m'aime !
Mais je m'alarme en vain ; le Sénat le chérit :
A ſon zèle barbare il n'aura point ſouſcrit.

AMILCAR.

Le Sénat eſt trompé.

MARCIE.

Se peut-il ? quel myſtere !
Achevez.... je frémis.

AMILCAR.

Cette horrible lumiere....

MARCIE.

Mon cœur en a beſoin.

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute eſt plus affreux ; parlez, ſans différer.

AMILCAR.

Hé bien, connoiſſez donc l'épouvantable abîme
Où ſe jette aujourd'hui votre Epoux magnanime;
Connoiſſez Régulus ; il conſeille aux Romains
De ne point accepter l'offre des Africains :
Si le Sénat l'écoute, il rentre en eſclavage ;
Mais il cache au Sénat, qu'il entraîne ou partage,
Qu'un ſupplice inoui, par la haine inſpiré,
S'il revient ſur nos bords ; eſt pour lui préparé,

MARCIE.

Cieux, tonnez ſur Carthage, & ſauvez ſa victime !
Quel que ſoit, Amilcar, le ſoin qui vous anime,
D'un avis important je rends grace au deſtin.
De Rome & du Sénat cet aſile eſt voiſin,
Un moment y conduit ; j'y cours, à l'inſtant même,
Attendrir tous les cœurs pour un Héros que j'aime.
Dieux juſtes, Dieux vengeurs, faites valoir ſes droits ;
Inſpirez ſon Epouſe, & parlez par ſa voix !

SCENE VI.

AMILCAR, (*ſeul.*)

LE trouble, la douleur, & l'effroi de Marcie,
Mieux que tous mes efforts, vont ſervir ma patrie.
Je ſatisfais mon cœur, en parlant pour l'Etat ;

A mes concitoyens j'épargne un attentat,
Je ne les trahis point.

SCENE VII.

AMILCAR, RÉGULUS.

AMILCAR.

VIENS, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible :
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

RÉGULUS, (*de l'air le plus sombre.*)

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur ôtage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux !

RÉGULUS.

Je l'espere du moins.

AMILCAR.

Quoi ? les nœuds les plus chers.... !

RÉGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.
Carthage me verra courageux & fidèle,
Du respect des sermens lui laisser un modèle.
Vas, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.
Je l'avouerai pourtant; à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révérés,

Qui, pour être cruels, n'en ſont pas moins ſacrés ;
L'homme doit les remplir, c'eſt ſon plus beau partage.
Il doit à ces devoirs meſurer ſon courage ;
Ou, laiſſant le mépris s'attacher à ſes pas,
Il ſe creuſe un tombeau, même avant ſon trépas.

AMILCAR.

Malheureux! quand tes Dieux aux miens te redemandent,
Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent ?
Moi-même, je ne puis y ſonger ſans terreur ;
Contemple leur image & connois-en l'horreur.
Vois notre orgueil bleſſé, ſe changeant en furie,
Dévouer aux douleurs les reſtes de ta vie ;
Et par tes fiers dédains tes bourreaux excités,
Appeſantir ſur toi leurs bras enſanglantés.
Vois le fer & le feu lentement te détruire,
Et la mort, pour toi ſeul, cent fois ſe reproduire.

REGULUS.

Amilcar, on ſaura, ſous le ciel Africain,
Ce que peut la conſtance & le cœur d'un Romain.

AMILCAR.

Eh! quoi! ton front eſt calme, & c'eſt moi qui friſſonne!
Quelle eſt cette vertu dont l'aſcendant m'étonne ?
Que ton ſort, Régulus, ne dépend-il de moi !
Ton ennemi ſauroit te ſauver malgré toi.
Adieu.... ne me hais point. Ce cœur fier & ſauvage
Admire l'héroïſme, applaudit au courage....
Puiſſé-je partir ſeul ! puiſſent mes ſoins heureux
Souſtraire à ſes deſtins un mortel généreux !
Je veux pour mon pays des ſuccès légitimes ;
Il lui faut des rivaux, & non pas des victimes.

SCENE VIII.

RÉGULUS, (*seul.*)

Dieux ! m'auroit-il trahi ? me voilà libre enfin !
Malheureux ! quels combats s'élèvent dans mon sein !
Combien j'ai dévoré de soupirs & de larmes !
Quoi ! je vais vous briser, nœuds si remplis de charmes !...
Pardonne, chère Epouse, au rigoureux devoir
Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.
Je souhaite en secret, & je crains ta présence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.
Mais que faisoit mon Fils ?... mes yeux ne l'ont point vu...
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu ;
Je mourrai sans le voir !... toi, sa mère, ô Marcie !
J'aurai fait en tout tems le malheur de ta vie.
Enchaînée à mon sort, dès tes plus jeunes ans,
Tu m'as sacrifié tes jours les plus brillans ;
Et voilà donc le prix de ta noble tendresse,
De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéresse !
Si je pars, des Bourreaux m'attendent loin de toi....!
N'importe ; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du salut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoûmens sublimes.
Intrépides Romains, magnanimes héros,
J'apperçois vos autels, & non pas vos tombeaux.
La vie est un moment ; la mort n'est qu'un passage ;
Mais, le nom qu'on s'est fait, s'étendra d'âge en âge :
Il n'est rien qu'à la fin le tems n'ait abattu ;

Tout périt, hors la gloire, & ſur-tout la vertu.
(*ſe retournant vers la ſtatue de Bellone.*)
Sœur terrible du Dieu qui préſide aux batailles,
Qui cimentas de ſang ces antiques murailles,
A mes Juges, Bellone, inſpire ta fureur.
Puiſſé-je en ce moment leur tranſmettre mon cœur!
Souviens-toi des combats, des jours où ſur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace,
Et, ſi tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes Concitoyens fais vouloir mon trépas.

SCENE IX.

MARCIE, RÉGULUS,

MARCIE, (*arrivant.*)

QU'ENTENDS-JE? ſon trépas!...

RÉGULUS, (*ſe relevant.*)
Ciel! Marcie!...

MARCIE.
Ah! barbare!...
Tu hâtes par tes vœux l'inſtant qui nous ſépare!
Quoi! je ſuis dans tes bras!.... combien je t'ai pleuré!
Et tu voulois me fuir! va, j'ai tout réparé.
Cruel, tu m'es rendu: le Sénat, qui t'admire,
Tremble & frémit du piége où tu l'allois conduire:
Tous les cœurs ſont à toi... quel moment!...

RÉGULUS.
Que dis-tu?

MARCIE.

Oui; nous te défendrons de ta propre vertu.
Pour te rendre à ton fils, à ſa mère qui t'aime,
Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même!

RÉGULUS.

D'où naiſſent ces tranſports, d'où venoit cet effroi?

MARCIE.

Je ſais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,
C'eſt lui que je craignois, & c'eſt lui qui m'éclaire.

RÉGULUS.

Quel trouble! quel diſcours! qu'as-tu donc oſé faire?

MARCIE.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
L'enceinte, où de nos lois règnent les défenſeurs,
A ſoudain retenti de mes trop juſtes plaintes;
Les Sénateurs émus ont reſſenti mes craintes;
Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
Te ravit au cercueil qui s'ouvroit ſous tes pas.
J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine,
La rigueur de tes fers, la mort qu'on te deſtine;
Oui, je l'ai révélé, ce ſecret plein d'horreur,
Qu'un ſilence ſublime enfermoit dans ton cœur:
J'ai peint tes jours en proie à des monſtres impies,
Dans l'art des cruautés ſurpaſſant les furies,
Et, pour t'ôter des jours long-tems infortunés,
Dérobant un ſupplice aux enfers étonnés.
L'excès du déſeſpoir me tenoit lieu d'audace:
Je n'ai rien épargné, cris, prières, menace.
A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli;

De tendreſſe & d'effroi les cœurs ont treſſailli ;
Et de tous, ſans rougir, j'ai brigué le ſuffrage.....
Ce noble abaiſſement déplait à ton courage ;
Mais, à ta plainte ici laiſſant un libre cours,
Je ſerai fière encor, ſi j'ai ſauvé tes jours.

RÉGULUS, (*avec vivacité.*)

Digne fruit de tes ſoins !... dans leur ardeur trop prompte,
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte ?
A tes vaines frayeurs ſerai-je donc ſoumis ?
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
Parmi ceux de l'Etat ?

MARCIE.

De l'Etat ! à quel titre ?
Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
Eh ! que n'as-tu point fait pour tes Concitoyens ?
Tu renonças pour eux à de paiſibles biens :
Pour défendre leurs murs, troublé dans ton aſile,
Oublié, quand ton bras ne put leur être utile ;
De leur gloire occupé dans l'un & l'autre ſort,
A ton amour pour eux, que manque-t-il ?

RÉGULUS.

Ma mort.

MARCIE.

Tu m'arraches le cœur !.... & ton fils & ta femme
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits ſur ton ame ?
Verras-tu d'un œil ſec, & ſes pleurs & les miens ?
Quand tu peux les ſerrer, rompras-tu nos liens ?
Si tu veux nous ravir notre unique eſpérance,
Si rien ne peut fléchir ta farouche conſtance,

Feins-toi mon abandon, & vois, dès aujourd'hui,
Ton Epouſe expirante, & ton fils ſans appui.
(*Régulus ſe détourne pour cacher ſon attendriſſement.*)
Tu m'aimas ! . . . ah ! ton cœur infidèle & parjure
Doit-il donc tout à Rome, & rien à la nature ?

RÉGULUS, (*avec le plus grand trouble.*)
Elle aura mes regrets ; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
Son trouble, ſes combats . . . . ſa foibleſſe peut-être.
(*avec enthouſiaſme.*)
Que dis-je ? moi trahir les bords qui m'ont vu naître !
La Patrie eſt un corps reſpectable & ſacré.
Qui de nous peut, ſans crime, en être ſéparé ?
Lui prodiguer ſon ſang, la ſervir, la défendre ;
Va, crois-moi, ce n'eſt point lui donner, c'eſt lui rendre.
Ne lui devons-nous pas, rangs, honneurs, ſûreté,
Le nom de Citoyen, ſur-tout la liberté ?
La liberté ! . . . . ſans qui l'homme ceſſe d'être homme,
Le fondement, l'orgueil & la gloire de Rome ?
Il faut de quelque peine acheter ſa douceur :
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur ?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre, enſevelir ſa vie,
Et malheureux par-tout, chaſſé de l'univers,
A des monſtres errans diſputer les déſerts !!

MARCIE.
Ah ! Dieux combien ton zèle & t'aveugle & t'égare !
Peut-on être à la fois, & ſenſible & barbare ?
Mais quelle eſt donc enfin, quelle eſt ta liberté,

Ce don ſi précieux, & par toi ſi vanté?
Des maux qu'elle t'a fait revois la triſte image.
Depuis douze ans, ta vie eſt un dur eſclavage:
Oſe me démentir. Depuis ce tems, dis-moi,
Un jour, un ſeul moment, as-tu joui de toi?
De l'amitié paiſible as-tu goûté les charmes?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes?
Je ne puis commander au trouble de mes ſens.
Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems:
Reviens à la nature: être Epoux, être père,
En reſpecter toujours le ſacré caractère,
Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
Les loix ſaintes de l'homme & ſur-tout ſon bonheur.

RÉGULUS, (*avec vivacité.*)

Marcie!....

MARCIE.

A ces tranſports, à ta noble colère,
Je répondrai deux mots: Je ſuis épouſe & mère.

RÉGULUS, (*avec une ſorte de fureur.*)

Sois Romaine.

MARCIE.

(*Se jetant dans ſes bras avec le plus grand attendriſſement.*)

Cruel!

RÉGULUS, (*troublé & d'une voix attendrie.*)

Va rejoindre ton fils.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas! dans le trouble où je ſuis?

Avec moi renfermé ſous un toit ſolitaire,
Sans ceſſe à ma douleur il demande ſon père :
De ſon âge innocent il dédaigne les jeux :
Le fils de Régulus eſt déjà malheureux !
Songe avec quels tranſports, quelle touchante ivreſſe,
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendreſſe !
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler !
Inſtruit par tes leçons, il peut te reſſembler.
Ses progrès, ſon ardeur auroient pour toi des charmes.
Déjà ſa foible main a ſoulevé des armes.
(*Régulus fait un mouvement de joie.*)
Digne d'être ton fils, il ſe fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue ſouffrance,
Il ſemble être ſaiſi d'un inſtinct de vengeance ;
Et, de mon déſeſpoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, ſe jeter dans mes bras....
Oui, je l'ai vu ſouvent, pour toi quel doux préſage !
Friſſonner de colère au ſeul nom de Carthage.
Tu ſembles t'attendrir !

RÉGULUS, (*retenant ſes larmes.*)

Je reconnois mon fils....
Il ſera quelque jour l'honneur de ſon pays.

MARCIE.

Ton égal, ton vengeur, ſi tu veux le conduire.

RÉGULUS.

Mon exemple & ſon nom ſuffiront pour l'inſtruire ;
Mais que vient-on m'apprendre ?

SCENE X.

MARCIE, RÉGULUS, PRISCUS.

RÉGULUS.

EH bien ! ſuis-je trahi ? Répondś.

PRISCUS.

Par ce billet vous ſerez éclairci.

MARCIE.

(avec trouble, & ſe jetant ſur la lettre)

Une lettre !... donnez.

RÉGULUS.

Que faites-vous, Marcie ? Oſez-vous ?...

MARCIE.

J'oſe tout, quand je crains pour ta vie.

(Elle lit.)

» Tes conſeils, au Sénat, ont prévalu par moi ;
» Je les ai ſoutenus, en ami d'un grand homme ;
» Je n'ai vu que ta gloire & l'intérêt de Rome.
» Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi ».

RÉGULUS.

Rome l'emporte enfin !

MARCIE.

Je reſte anéantie.

Voilà donc ton Arrêt.

RÉGULUS.

Mon triomphe. O Patrie !

Généreux Manlius !

MARCIE.

C'en eſt trop ! à ce nom,
Mon cœur n'écoute plus ni conſeil, ni leçon.
Je ne ſaurois ſouffrir qu'on me vante un barbare,
Qui te donne la mort, nous perd & nous ſépare;
Nous ſéparer ! qui ? lui !... tu peux y conſentir !...
Cher Epoux....

RÉGULUS.

Que veux-tu ?

MARCIE.

T'émouvoir, te fléchir,
T'arracher au trépas.

RÉGULUS, (*avec la plus grande chaleur.*)

Eh ! qu'eſt-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie ?
De tes cruels regrets, va, je ſuis pénétré....
Mais, voudrois-tu, dis-moi, d'un cœur déshonoré ?
Les Dieux veulent ma mort : vois leur main vengereſſe
D'affronts multipliés accabler ma vieilleſſe.
Cédons à leurs décrets, livrons à leur courroux
Une victime pure & digne de leurs coups.
Au lieu de l'ébranler, affermis mon courage :
Entre mon fils & toi mon ame ſe partage ;
Je le chéris, je t'aime, & mes vives douleurs....
Viens, ouvre-moi tes bras.... que j'y cache mes pleurs...

(*après un moment de ſilence.*)

Malheureux ! ciel ! Marcie ?... ah ! cher Priſcus, pardonne
Le reſte de foibleſſe où mon cœur s'abandonne ;

Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux :
Il eſt ami fidèle, & Romain généreux :
Mais s'il ne pourſuit point, il n'a rien fait encore.
Pour hâter mon départ, c'eſt lui ſeul que j'implore.
Un cœur tel que le ſien ne peut ſe démentir ;
S'il aime Rome enfin, qu'il m'en faſſe ſortir.

(*Priſcus ſort.*)

SCENE XI.

RÉGULUS, MARCIE.

MARCIE.

Qu'entends-je ? où ſuis-je ?.... on vient : ah ! le Tribun s'avance ;
Son aſpect me raſſure, & me rend l'eſpérance.

SCENE XII.

MARCIE, RÉGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

Que vois-je ? quelle joie éclate dans vos yeux ?

LICINIUS.

Tout le Peuple eſt pour nous, & nous aurons les Dieux.

RÉGULUS.

Quels ſont donc les affronts qu'ici tu me prépares ?

LICINIUS.

On doute que la foi ſoit dûe à des barbares ;
Et, pour vous dégager d'un horrible ſerment,
Les augures par moi s'aſſemblent à l'inſtant.

RÉGULUS, (*hors de lui.*)

inutiles ſoins ſont pour moi des injures :
n cœur & mes ſermens, ce ſont là mes augures.
:ours au Peuple. . . .

MARCIE.

Tombant à ſes genoux & ſe tournant vers Licinius.)

Ah ! Dieux ! mon cher Licinius,
'armez votre ami qui ne me connoît plus.
ſſez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

! qu'eſpérer d'un cœur qui réſiſte à vos larmes ?

MARCIE, (*avec des cris.*)

oi, ton fils ! quoi, ſa mère !

RÉGULUS, (*du ton le plus pathétique.*)

Ils me ſont chers tous deux.
vivant que pour vous, j'euſſe été trop heureux.
cru m'unir à toi ſous de meilleurs auſpices..
(*il s'arrache de ſes bras.*)
is la haute vertu veut de grands ſacrifices.

MARCIE.

veux donc mon trépas ?

RÉGULUS,

(*ſe jetant dans ſes bras & s'en arrachant ſoudain.*)

Laiſſe-moi.

MARCIE.

Je te ſuis.
:inius ! . . .

LICINIUS.

Je cours aſſembler nos amis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Tout eſt prêt pour l'embarquement de Régulus : un Peuple innombrable, qui vient ſucceſſivement ſur ſes pas, lui ferme le paſſage aux vaiſſeaux qui ſont figurés dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

RÉGULUS.

(ſuivi d'une foule de Romains, au milieu deſquels il ſe débat avec indignation.)

AH! laiſſez-moi, fuyez, ouvrez-moi le paſſage.
L'opprobre d'un Romain, ô Rome, eſt ton ouvrage!
Fondateurs de l'Empire, illuſtres demi-Dieux,
Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux,
Vous, dont le ſang coula pour venger la Patrie,
Soyez les défenſeurs de ma gloire flétrie;
Sortez de vos cercueils, &, garants de ma foi,
Paroiſſez tout-à-coup entre ce Peuple & moi.
Dans les fers de Carthage, hélas! je fus plus libre,
Que dans ces murs ſacrés arroſés par le Tibre.
On commande à mes vœux, on enchaîne mes pas;
On ne craint point ma honte; & l'on craint mon trépas!

SCENE II.

CINIUS, (*environné par le Peuple.*) RÉGULUS

LICINIUS.

ON : Rome ne veut point que Régulus la quitte.
remplis, en ſon nom, la Loi qui m'eſt preſcrite,
béïs à l'augure, au Peuple, à l'équité :
défends la vertu, je ſers l'humanité.

(*à Régulus, avec la plus grande vivacité.*)

ſque je te dois tout, prétends-tu que moi-même,
lle à ſes aſſaſſins livrer l'ami que j'aime?...
n. Cherche une autre main pour ſervir tes fureurs.
nterprête du Peuple eſt l'organe des cœurs :
porte ici leur vœu ſi preſſant & ſi tendre,
i devroit t'émouvoir, que tu rougis d'entendre,
cri de la douleur qui, montant juſqu'aux cieux,
leur redemander un héros malheureux.
! laiſſe-moi céder à la reconnoiſſance ;
viens-toi de tes ſoins à former mon enfance.
'ai quelques vertus, dignes d'un Citoyen,
viens-toi que mon cœur les puiſa dans le tien,
pardonne aux efforts qu'au nom de la Patrie,
ais pour te venger, & pour ſauver ta vie.
tôt qu'un ſi grand cœur fût outragé par moi,
te main verſeroit tout mon ſang devant toi :
is, quand tu cours remplir des devoirs trop funeſtes,
ut veut qu'on te retienne, & tout veut que tu reſtes.

RÉGULUS, (*avec emportement.*)

Que je reſte, grands Dieux! non, ne l'eſpérez pas:
Non, laiſſez-moi vous fuir, m'arracher de vos bras.
C'eſt une lâcheté que des Romains demandent!
Et c'eſt de Régulus que des Romains l'attendent!
Eh! lorſque Curtius, par la gloire enflammé,
Dans un gouffre entr'ouvert ſe jeta tout armé;
Quand Scévole, bravant un pouvoir inutile,
Sur un foyer brûlant tint ſon bras immobile;
Quand le vieux Décius, pour finir en héros,
Oſa ſe dévouer aux mânes infernaux,
Enfonça des Latins les phalanges hautaines,
Et ſauva, par ſa mort, les Légions Romaines;
Quand ſon fils, imitant cette noble fureur,
Au Samnite inſolent renvoya la terreur;
Quel Romain condamna leur audace intrépide,
Refroidit leur ardeur par un zèle timide,
Leur propoſa de vivre.... & crut les retenir
Par l'effroi des tourmens, ou la peur de mourir?

LICINIUS.

Qu'oſes-tu m'oppoſer? une mort glorieuſe
Etoit le digne prix d'une ardeur généreuſe:
Mais toi, veux-tu périr dans la honte des fers?

RÉGULUS, (*hors de lui.*)

Eh! pourquoi les briſer, dis-moi, s'ils me ſont chers?
Ces chaînes ſont ma gloire & la rendent plus pure.
(*au Peuple.*)
Si vous me les ôtez, je ne ſuis qu'un parjure,
Un traître, un fugitif, à qui, même en ces lieux,

Le dernier Citoyen feroit baiſſer les yeux.

LICINIUS.

Eh bien ! cède, en aveugle, au zèle qui t'enflâme,
Au fanatiſme ardent qui deſſéche ton ame ;
Immole ton Epouſe, abandonne ton fils ;
Repais-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris ;
Laiſſe un infortuné, dont l'amitié t'outrage ;
Fuis, cours, vas défier les bourreaux de Carthage :
Que par eux déchiré !... tout mon cœur a frémi :
Daignez tourner encor les yeux ſur votre ami ;
Mon protecteur ! ..., mon père ! ainſi d'affreux ſupplices
Paîront tant de vertus, d'exploits & de ſervices !

RÉGULUS.

J'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai ſervis ;
Mais il eſt un moyen de m'en rendre le prix.

LICINIUS.

Comment ?

RÉGULUS.

Les Africains, que j'ai trop ſu connoître,
Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître,
Qui de leur cruauté voudroit ſe préſerver,
Et viendroit vous trahir, afin de ſe ſauver.
Ah ! c'eſt-là pour mon cœur la plus ſenſible offenſe.
Eh bien ! ſi vous m'aimez, embraſſez ma vengeance :
C'eſt la vôtre : armez-vous, armez mille vaiſſeaux ;
Cherchez, au ſein des mers, des triomphes nouveaux :
Teints d'un ſang odieux, rapportez ſur ces rives
Vos Drapeaux enlevés & vos Aigles captives :
Ne quittez point le fer, que vos rivaux punis

N'expirent étendus ſur de ſanglans débris.
Eternel monument de la rage africaine,
Que ma mort dans vos cœurs ſoit un titre de haine!
Pour vous guider encor, mes mânes en courroux,
S'élevant dans vos rangs, marcheront devant vous;
Et mon nom, devenant le ſignal du carnage,
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
Cet eſpoir ennoblit le trépas où je cours.
Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
Brutus n'eſt plus, Brutus reſpire encor dans Rome:
Amis, le lâche meurt, & jamais le grand homme.
Quel prix du ſacrifice, & pour moi quels honneurs,
Quand je ſerai nommé parmi vos bienfaiteurs;
Lorſque de vieux Romains, héritiers de mon zèle,
A leurs enfans, un jour, m'offriront pour modèle!

LICINIUS.

Eſt-ce un Dieu qui nous parle? Ah! jouis, Régulus,
De l'attendriſſement qu'excitent tes vertus:
Vois les larmes couler. Rome entière qui t'aime,
Gémiſſante à tes pieds t'implore pour toi-même.

(*Licinius veut tomber aux pieds de Régulus, qui le relève avec une ſurpriſe mêlée d'indignation.*)

SCENE III.

SCENE III.

LICINIUS, RÉGULUS, MANLIUS, LICTEURS, PEUPLE.

RÉGULUS.

(d'un air morne.) *(avec transport.)*

LE Conſul m'abandonne. Ah! c'eſt lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi;
Approche.... les cruels, par pitié, me trahiſſent,
Et penſent m'honorer, alors qu'ils m'aviliſſent.
Seconde-moi, commande, oſe leur réſiſter.

MANLIUS.

Je t'entends; je frémis, & ſaurai t'imiter.
Citoyens, que l'on ouvre un chemin au rivage!

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le paſſage.

MANLIUS.

Que fais-tu?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs!

LICINIUS.

Peuple!

RÉGULUS.

(avec la plus grande chaleur, au Peuple qui fait un mouvement.)

Arrêtez:

Un Tribun eſt le ſeul qu'ici vous écoutez !
Peuple que j'ai ſervi, Peuple d'ingrats que j'aime,
J'allois chercher la mort ; eh ! bien ! frappe toi-même ;
Dégage mon ſerment.... Non, vous êtes Romains ;
Vous allez, à l'inſtant, m'ouvrir tous les chemins.
Je ſais, qu'au fond du cœur, chacun de vous m'envie,
Et fait des vœux ſecrets pour perdre ainſi la vie.
Un moment de pitié ſurprit votre vertu ;
Mais vous en rougiſſez ; l'honneur a reparu ;
Vous avez ſurmonté cette indigne foibleſſe :
Je le vois... dans vos cœurs a paſſé mon ivreſſe.
Dieu ! le rivage eſt libre !... Africains, je vous ſuis.

SCENE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS, RÉGULUS, MANLIUS,

(Régulus eſt prêt à s'avancer vers le rivage, lorſque Marcie entre, accompagnée de ſon fils, que ſuit un gros de Peuple. Marcie, dans ce moment, a pluſieurs femmes à ſa ſuite.)

MARCIE & ſon fils ; les mêmes.

MARCIE

(Courant devant Régulus, & lui préſentant ſon fils.)

AVANT d'aller mourir, embraſſe au moins ton Fils.

RÉGULUS.

Mon Fils ! ah ! malheureux ! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon père !

Quoi ! vous abandonnez votre fils & ſa mère !
Vous voulez nous quitter pour courir au trépas !
Et, quand je vous revois, c'eſt pour vous perdre !

RÉGULUS.

Hélas !

ATTILIUS.

Ne partez point ; ſoyez l'appui de ma jeuneſſe :
Que je puiſſe vous voir, vous contempler ſans ceſſe !
Laiſſez dans votre cœur, foible une ſeule fois,
Pénétrer les accens de ma timide voix.
Au nom de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,
(*avec le cri de la douleur.*)
Laiſſez-vous attendrir..... N'allez point à Carthage.

RÉGULUS.

(*après avoir ſerré ſon fils long-tems dans ſes bras.*)
Que ne puis-je dans toi, formant mon ſucceſſeur,
Laiſſer à mon Pays un nouveau défenſeur !
Ne me reproche point un départ néceſſaire :
Un jour ta fermeté juſtifiera ton père.
O mon fils, mon cher fils ! aulieu de t'affliger,
Que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger !
Attends, pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage :
Il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit ton ſoutien ;
Et je te laiſſe un père en chaque Citoyen.
Viens, reçois mes adieux..... viens, mon fils.....

MARCIE.

Ah ! barbare !

Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare ?
Eh bien, puiſque les pleurs ne peuvent rien ſur toi,
Puiſque Rome triomphe & l'emporte ſur moi,
Permets, du moins, permets que, fuyant ce rivage,
Attilius & moi, te ſuivions à Carthage.
J'irai, j'attendrirai ces tigres furieux,
Sur le ſort d'un Héros plus inſenſible qu'eux :
Tu connoîtras enfin, ſauvé par mes alarmes,
Les droits de la nature & la force des larmes ;
Ou, ſi malgré mes cris, je me vois repouſſer,
Altérés de ton ſang, s'ils oſent le verſer ;
Multipliant alors les bourreaux & les crimes,
Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes !

RÉGULUS.

Qu'entends-je ?... où ſuis-je ? Ah ! Dieux ! toi me ſuivre !
qui ? toi ?
Veille ſur notre fils.... qu'il ſoit digne de moi !
Que parmi nos Guerriers la gloire un jour le nomme !
Tu te dois à ce fils, & tu le dois à Rome.
Qu'il garde ſes fermens ! qu'il s'exerce aux travaux ;
Qu'il vive en Citoyen, & qu'il meure en Héros !
Dans tous les tems Marcie aux Romains ſera chère.
Du fils de Régulus on aimera la mère.
(*les embraſſant.*)
Marcie, Attilius, ſéparons-nous.

MARCIE, (*au Peuple.*)

Cruels,
Pourrez-vous les ſouffrir ces apprêts criminels ?

Voyez ſes meurtriers féroces & parjures,
Prolongeant avec art ſes jours dans les tortures !
Régulus ! lui, périr ! lui, votre bienfaiteur !
Non... le trépas n'eſt dû qu'à ſon perſécuteur,
A Manlius.

RÉGULUS, (*avec la plus grande chaleur.*)

Réprime un tranſport ſi coupable :
La vertu qu'on accuſe en eſt plus reſpectable.
Honteux de tes ſoupçons & contre eux affermi,
Je cours les abjurer dans le ſein d'un ami.

(*il ſe précipite dans les bras de Manlius.*)

MARCIE.

Ton ami ! Ciel !.. Romains, oſerez-vous l'en croire ?

RÉGULUS.

Il mérite ce titre ; il a ſauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux :
Voilà ton protecteur.

(*il remet ſon fils à Manlius.*)

MANLIUS.

J'en atteſte les Dieux.
Je jure à l'amitié, de lui ſervir de père ;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entière.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur :
Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;
Je connoiſſois le tien : un jour, un jour peut-être,
Elle ſera plus juſte, & pourra me connoître.
Je ſais, ô Regulus, te plaindre & t'admirer ;
Mais, je ne te fais point l'affront de te pleurer.

LA FEINTE
PAR AMOUR,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

VERS

Préſentés à Madame la DAUPHINE, *le jour qu'elle vint à la Comédie Françoiſe, ſans être annoncée.*

QUOI ! ſous un nuage envieux,
Croyez-vous, auguſte DAUPHINE,
Pouvoir vous cacher en ces lieux ?
Lorſque Vénus deſcend des cieux,
On ſent l'influence divine
De ſon aſpect majeſtueux ;
Et, lorſque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des François vous devine.

VERS

Préſentés au ROI, *après la repréſentation de* LA FEINTE PAR AMOUR, *à Choiſy.*

DES Souverains, quoi ! le plus adoré,
A mes eſſais daigne ſourire :
Ah ! plus mon cœur eſt enivré,
Moins j'ai de force pour le dire.
Des Ecrivains heureux que leur ſiècle chérit,
Un autre âge ſouvent vient faner la couronne ;
Mais rien jamais ne la flétrit,
Lorſque c'eſt LOUIS qui la donne.
Une timide fleur, peu faite pour briller,
Loin de lui languiſſoit encore ;
Sous ſes yeux elle vient d'éclore....
Et la fleur ſe change en laurier.

PERSONNAGES.

MELISE, *jeune Veuve.*

DAMIS, *Amant de Méliſe.*

LISIMOND, *Oncle de Méliſe.*

FLORICOURT.

DORINE, *Suivante de Méliſe.*

GERMAIN, *Laquais de Damis.*

La Scène eſt dans la Maiſon de Liſimond, commune à Méliſe & à Damis.

LA FEINTE PAR AMOUR. COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

CE que c'eſt que d'habiter dans le même logis!
On va, l'on ſe cultive & l'on voit ſes amis.

DORINE.

Ton maître?..

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Méliſe vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

BIBLIOTECA

DORINE.

Il ſuffit ; tout va ſe déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ? . . . .

DORINE.

Eh ! comment l'endurer ?
Quel homme !. . .

GERMAIN.

Réſervé, n'oſant rien ſe permettre.

DORINE.

Monſieur apparemment craint de ſe compromettre.
C'eſt un air, c'eſt un ton équivoque & diſcret,
Un feu ſourd qui veut naître & ſoudain diſparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on ſe plaigne, ſe brouille & ſe réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le Diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas ;
Il eſt du plus beau froid !. . . .

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des ſoins. . . . marqués.

DORINE.

Oh ! oui !

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, ſoumis à la commune loi,

Prodiguer, comme un autre, & ſon cœur & ſa foi.
Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce n'eſt plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'aſſomme
Avec ſon air tranquille & ſon ton meſuré.
Non, depuis ſa réforme, il n'eſt plus à mon gré;
J'en ſuis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs ſa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-ſingulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que ſéduire,
Attirant avec art, dans l'eſpoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faiſant un jeu:
Il alla bruſquement l'étourdir d'un aveu;
La Dame s'en moqua, prit ſon vol de plus belle;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient ſon lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un ſot.
Depuis cet accident, il a juré ſans doute,
Voulant un autre ſort, de prendre une autre route,
D'élaguer les ſoupirs, les proteſtations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on ſoit, Dorine, Dieu ſait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'eſt ce qui m'a ſemblé.

GERMAIN.

Malgré ſon changement,
Méliſe l'aime enfin... aſſez paſſablement.

DORINE.

Tu crois cela ?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aſpire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé ſon mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri,
Et, de la liberté connoiſſant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'eſclavage.
D'honneur ! l'indépendance eſt un état charmant !
Les veilles, le ſpectacle, & les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre !... à quelques humeurs près,
Qui depuis pluſieurs jours ont voilé ſes attraits.
Fière d'accumuler conquête ſur conquête,
Fort légère, un peu folle & pourtant très-honnête,
Son unique deſir, crois-moi, c'eſt de charmer :
Nous vous laiſſons le ſoin & l'embarras d'aimer.
Mais auſſi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élud l'aveu... ma foi, cela nous pique.

Vous entendre gémir & ſoupirer vos feux,
Moi, c'eſt-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit.... un ſoupir intéreſſe.

GERMAIN.

Je ſuis tout ſtupéfait de ta délicateſſe!
Mon maître cependant, Méliſe en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté ſon ſyſtême:
On ſe fait mieux aimer, ne diſant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piège où lui-même il fut pris:
Eh! bien, c'étoit l'enfer, & mépris ſur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de ſoupirs & de larmes;
C'eſt une conſcience!... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à préſent quelque adroite ſoubrette,
Je vous la mène un train!...

DORINE.

Oui-dà?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh, ne valons-nous pas ton ſublime Marquis,
Par ſa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fut, grand conteur de ſornettes,
Et trop diſtrait ſur-tout pour acquitter ſes dettes?
Méliſe franchement....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous ſavons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il ſe ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il ſubvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne ſans trop compter, & va toujours ſemant
Ce qui mène une intrigue & diſtingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ſes affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires ?
Il a craint les langueurs.... n'importe, malgré toi,
Votre bon Oncle eſt fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il eſt vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a propoſé ſa nièce.

DORINE.

Le barbare !
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'eſt le dernier qu'il voit dont il eſt entêté ;
Ce qu'il veut le matin, le ſoir peut lui déplaire ;
Et, laſſé de ton maître, il voudra s'en défaire :
Tête vague, eſprit foible, & ſans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti Courtiſan ?
Je riois de le voir, dans ſon humeur cauſtique,

S'ériger en penſeur, trancher du politique ;
Affectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
Il ſe croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
Ce ton a diſparu ; maintenant c'eſt un autre.
Il eſt peut-être bon : mais ce n'eſt pas le nôtre....
On entre : c'eſt Damis.... il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

NE l'interrompons point.

DORINE.

Laiſſe-moi l'obſerver,
Chut.

GERMAIN, (*à part.*)

Il tient le portrait de Méliſe elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS.

(*contemplant un portrait & à baſſe voix.*)

Oui, c'eſt celle que j'aime.
Voilà ces traits ſi doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'eſprit eſt joint au ſentiment.
Heureuſe illuſion, qui me rends ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant ; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.

Qu'eſt-ce qu'un bien qui pèſe à la délicateſſe ?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas ! & dut être un bienfait.

DORINE,

(*à part.*) (*haut à Germain.*)

Il ſoupire !... ſur quoi promène-t-il ſa vue ?

GERMAIN.

C'eſt que de ſes bijoux il a fait la revue ;
C'eſt un portrait qu'il a tiré de ſon écrin.
De ces miſères-là nous tenions magaſin.

DORINE.

Un portrait !

DAMIS.

Que dis-tu ?

GERMAIN, (*s'approchant à la gauche de Damis.*)

Je dis que quelque belle
Vous a ſans doute fait cette faveur nouvelle ?

DAMIS, (*à part.*)

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, (*s'approchant à la droite de Damis.*)

Monſieur !....

DAMIS, (*ſurpris.*)

Qu'eſt-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, (*avec joie.*)

De Méliſe ?

DORINE,

Prenez, & liſez, s'il vous plaît.

DAMIS, (*à part.*)

Voyons: d'un vain eſpoir je me flatte peut-être.....

(*après avoir parcouru le billet.*)

Me trompé-je? comment!... ne laiſſons rien paroître.

(*il relit le billet à voix baſſe.*

« Vos aſſiduités, j'aurois dû le prévoir,
» Fixent ſur moi les yeux d'un monde ſuſceptible.
» Echappons aux propos en ceſſant de nous voir.
» Quel que ſoit cet effort, j'ai cru me le devoir,
» Et votre cœur heureux m'y rendra moins ſenſible ».

(*appercevant Germain qui a les yeux ſur la lettre.*)

Que fais-tu là? va-t-en.

GERMAIN.

Peſte, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Que ne ſache ſi bientôt je puis voir Liſimon.

(*Germain ſort.*)

SCENE III.

DAMIS DORINE.

DAMIS, (*à part.*)

COMMENT interpréter.... je tremble....

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, (*haut, & en affectant un air ſerein.*)

Je dois récompenſer, Dorine, un tel meſſage.

DORINE.

Vous moquez-vous ?

DAMIS, (*lui donnant ſa bourſe.*)

Prenez.

DORINE.

Soit : mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec ſécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, Monſieur, eſt vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé !)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, (*ſurpris.*)

Comment ?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je ſoutiens....

DORINE.

Je proteſte....
L'argent eſt bien donné... quitte à prouver le reſte.

DAMIS.

Un congé, dites-vous ?

DORINE, (*gaîment.*)

Oui, bien clair & bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, compoſer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme :

Tant-pis, ſi votre orgueil eſt offenſé du terme.

DAMIS,

(après une pauſe, avec un dépit concentré & une gaîté contrainte.)

Je voulois de Méliſe, en cette occaſion,
Couvrir l'étourderie & l'indiſcrétion :
A ce qu'il me paroît, ce zèle eſt inutile.
Votre maîtreſſe en moi trouve un ami docile,
Soumis, reſpectueux, qui n'a point héſité
Pour ſouſcrire à l'arrêt que ſon cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la choſe.
Ainſi vous acceptez la loi qu'on vous impoſe,
Et ne murmurez pas d'un arrêt ſi ſoudain ?

DAMIS, *(avec une gaîté feinte.)*

L'a-t-elle écrit gaîment ?

DORINE, *(l'obſervant.)*

Sans gaîté, ſans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent ?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on ſait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *(avec un peu plus de vivacité.)*

Mais au fait, ſavez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je ſais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah ! voilà contre moi ce qui la détermine !

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'eſt rien.

DAMIS.

Dorine

Approuve ſa maîtreſſe ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de ſemblables éclats ;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'eſt bleſſer la prudence,
C'eſt bouleverſer tout.

DAMIS.

Un amant eſt fort bon.

DORINE.

Ce titre là vous choque ?

DAMIS.

Et c'eſt avec raiſon. . . .
Mais briſons là-deſſus. Quoi que Méliſe faſſe,
Je ſaurai conſtamment endurer ma diſgrace ;
Et, puiſqu'une inſomnie a cauſé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces événemens-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne ;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,

Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle eſt calme & ſoumiſe!
Vous êtes ſurprenant. Je vais dire à Méliſe
Avec quelle douceur, & de quel air ſerein
On accueille chez vous ſes billets du matin.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

DAMIS, (*ſeul, & avec dépit.*)

Enfin, Madame, enfin, je connois votre ſtyle.
Vous voulez m'affliger, & j'en ſuis plus tranquille.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimond eſt, dit-on, chez Méliſe.

DAMIS, (*avec humeur.*)

Il ſuffit.

(*Il lit le billet & le chiffonne.*)

GERMAIN, (*à part.*)

Ce diable de billet lui tourmente l'eſprit.

DAMIS,

(*ſe promenant toujours, & à part.*)

Vous me chaſſez! fort bien.

GERMAIN, (*à part.*)

Fort mal.

DAMIS, (*à part.*)

A la bonne heure.
Rien n'eſt encor perdu, mon ſecret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, (*à part, & parcourant le Théatre.*)

De l'éclat & du bruit,
Des ſoins trop prodigués c'eſt l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On diſtrait votre cœur... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet!... gardons-nous de m'en plaindre;
J'ai dû le deſirer, beaucoup plus que le craindre;
C'eſt quelque choſe au moins... qu'eſt-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il réſiſte, & j'attends....
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'eſpérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN,

(*s'approchant par degré de Damis, qui marche toujours avec la même action.*)

Monſieur...

DAMIS, (*bruſquement.*)

Hein!...

GERMAIN,

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flâme ;
Je ne ſuis plus admis aux ſecrets de votre âme.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles ſoins ;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le ſais pas moins.

DAMIS.

Si je le laiſſe aller, il va par complaiſance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, (*avec intrépidité.*)

Oui, Monſieur ; cet air froid qui cache votre feu
Vos diſcours, votre ton, tout cela n'eſt qu'un jeu.

DAMIS.

Très-ſcrupuleuſement gardez vos conjectures :
S'il venoit juſqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez ? . . .

GERMAIN.

Ces mots ſont ſignificatifs.

DAMIS.

C'eſt que je n'aime point les eſprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Méliſe ;
Sa main par Liſimon ne vous eſt pas promiſe ?
Ce portrait que tantôt vous obſerviez ? . . .

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous auſſi que ce n'eſt pas le ſien ?
D'après ſon grand tableau, lorſqu'elle fut ſortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare....

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits ſur ma diſcrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me ſuivre on s'apprête.
(*à part.*)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma ſurpriſe eſt complete !
(*On entend chanter & faire du bruit derrière le théâtre.*)
Qu'eſt-ce que ce train-là ? va-t-en voir à l'inſtant.

GERMAIN.

C'eſt Monſieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il eſt votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

TENEZ, lui-même ici vous en rendra bon compte;
Il eſt franc. (*Germain ſort.*)

FLORICOURT, (*du ton le plus gai.*)

Je ſuis triſte, & je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! un eſprit toujours libre!
Tu maintiens dans tes goûts le plus juſte équilibre;
Le ſort prévient tes vœux, tout ſuccède à ton gré;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré!
Moi, je ſuis baloté de toutes les manieres:
Le feu, plus que jamais, s'eſt mis dans mes affaires:
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme eſt alarmant.

FLORICOURT.

Ma ſenſibilité devient inſuportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable!
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un ſiècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles ;
Pour les effets, néant... j'ai beau changer de rôles,
Saiſir l'eſprit, le ton de nos ſociétés,
Amuſer tous les jours dix cercles d'hébêtés ;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépenſe,
Renchérir ſur ces riens qui ſont notre importance ;
Je reſte là tout net.... on me berce d'eſpoir ;
Vingt billets le matin m'invitent pour le ſoir ;
On me fête, & c'eſt tout : avantage ſtérile !
J'ai prouvé cependant que je puis être utile....
Tiens, pas plus tard qu'hier dans un fort grand ſoupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il eſt vraiment aimable ;
J'abîmai le Baron ; il parut déteſtable.
Je fis rire Chloé, rire juſqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais....
Tu ſais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien ! quand on ſortit, je réclamai ſon zèle ;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de deſcendre, & d'appeler ſes gens.
Eh ! ſur ces têtes-là fondez quelqu'eſpérance !
Nulle ſolidité, point de reconnoiſſance.
Qu'ils s'arrangent, je ſens qu'il faut vivre pour ſoi,
Et mon ingrat pays n'eſt pas digne de moi.

DAMIS.

Comment ? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige !
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant preſtige ?
La faveur maintenant n'eſt qu'un flux & reflux ;
On a beau la pourſuivre, on ne la fixe plus.
Il ſemble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le ciel ſe brouille, & la ſcène varie.
Le terrein où je marche eſt fertile en ingrats ;
C'eſt un ſable mouvant qu'on ſent fuir ſous ſes pas.
Et le Public léger, qu'un changement réveille,
Briſe, en riant, l'autel qu'il encenſoit la veille.
Ainſi de crainte en crainte, & d'eſpoir en eſpoir,
On ſe tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule ;
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On ſe retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de reſſemblance.
Vous devenez profond !

FLORICOURT.

Il le faut bien.... on penſe.
C'eſt fait, je m'exécute & borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas ſaiſi mon plan ?

DAMIS.

Oh ! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouſes-tu Méliſe,
Ne l'épouſes-tu pas ?

DAMIS.

La demande eſt exquiſe.

FLORICOURT.

Quels que ſoient tes projets, je n'y pénétre pas ;
Mais j'épouſerai, moi.

DAMIS, (*ironiquement.*)

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la juſteſſe.

FLORICOURT.

Nul procédé, ſur-tout : le prix eſt pour l'adreſſe.
Dorine me protége ; elle ſait babiller :
Moi, je poſſéde l'art de la faire parler ;
Je me la ſuis acquiſe, & ſa foi m'eſt connue.

DAMIS, (*à part.*)

Cette Dorine là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Liſimon, d'ailleurs, ſervira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la Cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'eſt un reſſort plaiſant.

DAMIS,

Et ſur-tout fort honnête.
Ainſi vous épouſez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'eſt mon avis.

FLORICOURT.

Tes conſeils ſont très-bons, tu les verras ſuiv

DAMIS.

Rien n'eſt mieux calculé qu'une telle conduite ;
Et c'eſt avec plaiſir que j'en verrai la ſuite.
Vous n'aimez pas Méliſe, on conçoit bien cela :
Votre cœur ne s'eſt point oublié juſques-là.
Sa fraîcheur, ſa jeuneſſe, une grace piquante,
D'un ſourire attrayant la fineſſe éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inſpirer un goût :
Mais, Liſimon eſt riche, & Méliſe aura tout ;
Voilà ce qu'il vous faut ; rien n'eſt plus convenable ;
Et c'eſt ce qu'on appelle un hymen très-ſortable.
S'aimer, détail bourgeois ! bravant ce ſot abus,
Vous allez épouſer. . . . quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'eſt que ce recours.
Etourdis par nos goûts, diſtraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivreſſe & dans l'indépendance.
Autre tems, autres ſoins ; riſquant quelques ſoupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaiſirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raiſon Intendant & Notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,

Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, (*prenant la main de Damis.*)

Non, vraiment. Je te quitte,
J'emporte un avis ſage, & mon cœur le mérite. (*il ſort.*)

SCENE VII.

DAMIS, (*ſeul.*)

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Liſimon, je dois le prévenir.
N'euſſé-je point d'amour, je lui ſerois contraire;
Je voudrois traverſer le bonheur qu'il eſpère;
L'amitié m'en eut ſeule inſpiré le deſſein.
Sans adorer Méliſe, il prétend à ſa main!
Ses graces, ſon eſprit n'ont rien qui l'intéreſſe!
En elle il conſidère, il cherche la richeſſe;
Quel amant! de mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais ſi j'échoue enfin... ſi Méliſe enivrée
Se borne à cette cour dont elle eſt entourée!
Je ne le ſais que trop, la beauté bien ſouvent,
Attentive à l'hommage, eſt ſourde au ſentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu ſais ſi j'aime!
Ce pénible détour m'eſt dicté par toi-même:
Méliſe, tu le vois, eſt prête à t'échapper,
Et je crois te ſervir, en oſant la tromper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scène eſt dans un avant-ſalle de l'appartement de Méliſe.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, (*ſeul.*)

CHEZ Méliſe, aujourd'hui! moi! quelle hardieſſe!
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, oſons; &, dans l'eſpoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour riſquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, (*abſorbé dans la rêverie.*)

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue aſſez neuve occupé fortement.
Monſieur, c'eſt que le tact des affaires publiques
Veut de mâles eſprits & des cœurs énergiques.
Quand je m'en eſcrimois, j'accordois tout cela:

Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'eſt le diable!

DAMIS.

Pardon: votre humeur eſt fondée.

LISIMON.

C'eſt fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me ſuis conſulté;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Méliſe eſt fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre;
Mais comment ſouffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de ſots, par la mode enhardis;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, ſe croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiſcret attirail,
Petits Sultans, hommis même dans leur ſerrail;
Tous ces demi-Seigneurs ſans talens & ſans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, ſi tu le veux, t'expliquer ce myſtère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre: à la Cour j'étois fort aſſidu:

Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je propoſois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'oſai les préſenter;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y ſervoient, du moins en apparence:
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par eſſaims,
En obſédant ma nièce, opiner ſur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs proteſtations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embraſſé? du vent. On ne m'écoute pas;
J'en fus pour mes calculs & pour mes réſultats.
Auſſi tout va, Dieu ſait! grâces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine,
Je n'y renonce point; mon port-feuille eſt plein:
Aujourd'hui ſecondé, j'exécute demain.
Oui, Monſieur, qu'on m'inſtalle & je réponds du reſte.
Je puis être à l'Etat d'un profit manifeſte.
Brouillant, bouleverſant les principes connus,
J'arbore la réforme & je pare aux abus.
Voilà dans quel eſpoir ma folle complaiſance
A de ces importuns toleré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels ſont les fruits.

LISIMON.

Puiſqu'ils ne peuvent rien, ils ſeront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainſi ſa maniere de vivre ?
Votre charmante nièce au tourbillon ſe livre ;
Et, croyant échapper à de triſtes liens,
Obéit à des goûts qui ne ſont pas les ſiens.
Elle eſt à cette époque, où l'âme irréſolue
Entre différens choix reſte encor ſuſpendue.
Son naturel heureux lutte & perce toujours ;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer ſans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux ſentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractère & nuit à la beauté.
Il faudroit à Méliſe un ami difficile
Qui tourmentât ſon cœur, encor neuf & docile,
Employât pour le vaincre un manège innocent,
Y jettât par degrés un trouble intéreſſant,
Enveloppât de fleurs les traits de la cenſure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la Nature.

LISIMON.

Eh bien, ſois cet ami.

DAMIS, (*riant à demi.*)

Moi ?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains ſecrets dérouter ſon caprice,

Retenir la coquette au bord du précipice ;
Et, lui fauvant ſur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raiſon. . . .
L'idée eſt lumineuſe, & je l'ai bien ſaiſie :
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie !
Revenons, s'il vous plaît, & daignez m'écouter.
(*il regarde de tous côtés avec un air myſtérieux.*)
Vous m'offrîtes ſa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choiſir, Monſieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoiſſe le prix d'un amour délicat,
Et ſache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup & je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle ſcène,
Car c'eſt une étourdie ! . . . ah ! je vais la tancer
D'une belle façon !

DAMIS.

Gardez-vous d'y penſer.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté ? . . .

LISIMON.

J'en conviens, je ſuis un peu colère.

DAMIS.

Un peu ? beaucoup.

LISIMON, (*ſe radouciſſant.*)

Eh bien, je me corrigerai.

(*Reprenant le ton vif.*)

Mais on fera, morbleu! ce que je réſoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je ſuis fixe & tenace;
Ma nièce obéira....

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon abſence au moins choiſiſſez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne ſois pas préſent....
Ciel! Méliſe!... je ſors.

(*Méliſe entre dans ce moment. Ils ſe font une révérence & Damis ſort.*).

SCENE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, (*avec étonnement.*)

DAMIS ici?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain:
Vous l'avez trop bien ſu guérir de ce deſſein.

MÉLISE, (*vivement.*)

Quoi!...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore ? . . .

LISIMON.

Eh bien ! . . .

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce. . . .

MÉLISE.

Mais quoi donc ?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il eſt las à la fin.
Il refuſe en un mot le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuſe !

LISIMON.

Net. Mais cela ſans colère,
Toujours maître de lui (car c'eſt ſon caractère),
Si poſément enfin, & d'un air ſi glacé,
Que tout autre à ma place en ſeroit courroucé.

MÉLISE, (*avec une gaîté contrainte.*)

Courroucé ! pourquoi donc ? le trait eſt impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaiſant ?

MÉLISE.

(*avec chaleur, & ne pouvant cacher ſon dépit.*)

Damis eſt admirable !

C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi, qui trompant ſon eſpoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable !

DORINE.

Rien n'eſt plus vrai : ma maîtreſſe eſt vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De ſa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui !

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-tems entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle eſt la ſuite.

LISIMON, (*bruſquement.*)

Moi, j'ai cru que ces nœuds ſeroient bien aſſortis ;
(*affectant de la fineſſe.*)
J'ai même ſoupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon Oncle, aſſurément le ſoupçon eſt unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je ſuis véridique.

DORINE.

Que Monſieur Liſimon a l'eſprit clairvoyant !

Rien ne peut échapper à ſon œil pénétrant.
Il lit, ſans ſe tromper, juſqu'au fond de nos ames;
Comme il déchiffre un cœur! comme il connoît les femmes!

LISIMON.

Que trop, en vérité! j'ai bien payé cela;
On eſt dupe long-tems avant d'en venir là....
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuſe peut-être,
Je ne démêle rien, je ne ſais rien connoître....
(*à Méliſe, avec humeur.*)
Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épouſez le Marquis.
Bel hymen!

MÉLISE, (*avec impatience.*)

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets conſumant chaque jour,
En poſte alloit chercher des chagrins à la Cour...
De tous ces Meſſieurs-là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroiſſoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raiſons. Le bien public d'ailleurs....
Bref, c'eſt un autre tems, & je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au ſurplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il ſera légataire;
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt jeune, bien fait.

MELISE, (*avec humeur.*)

Ah! vous le protégez?....

DORINE.

(*à Liſimon.*) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaiſie
De vouer à l'Etat votre rare génie;
Aux airs de courtiſan il ſaura vous plier,
Et c'eſt un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaiſir de briller, d'étendre un peu ſa ſphère!
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire!.

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit....

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!... comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;
Diſcours obſcurs, mais fins; ſilence énigmatique....
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finiſſez.... Le beau raiſonnement!

LISIMON, (*après avoir réfléchi.*)

Eh! ce qu'elle dit là n'eſt pas ſans fondement,.
Elle voit aſſez bien. Mais j'inſiſte: ma Nièce,
Je veux encor pour vous ſigualer ma tendreſſe.
Je regrette Damis, quoique vous en diſiez,
Et veux le ramener, dès ce ſoir, à vos pieds.

Je ſens bien qu'il faudra, rappelant ma fineſſe,
Négocier la choſe avec un peu d'adreſſe.....
Mais on ſait ſe tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois sûre.... enfin.....

SCENE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

MON Oncle eſt incompréhenſible.

DORINE.

Damis, toujours Damis! ce caprice eſt riſible....
Oui; mais tous ces diſcours ſont ici ſuperflus;
Damis eſt hors de Cour & vous n'y ſongez plus.

MÉLISE.

Y ſonger! il faudroit que je fuſſe bien folle!
Sa conduite, avec moi, cependant me déſole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et....

DORINE.

Ce procédé là ſeroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteſte.

DORINE.

De vos reſſentimens ce dépit eſt le reſte.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquilliſez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, auſſi j'ai fait une imprudence ;
Que prétendois-je, enfin ?

DORINE.

Punir ſon impudence.

MÉLISE.

Dis ſa diſcrétion, c'eſt le mot : en effet,
Tu le ſais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême ?

DORINE.

Comment ! un inſolent qui ne dit pas qu'il aime !

MÉLISE.

Qu'il aime ! il faut ſavoir s'il aime : le ſais-tu !

DORINE.

Eh ! mais, rien n'eſt plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'âme.

MÉLISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE,

Mais il craint pour ſa flâme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raiſon.... mais il faut s'expliquer!

DORINE.

N'ayez pas ſeulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laiſſons ce ſujet; car il vous indiſpoſe.

MÉLISE.

Moi! non: autant parler de lui que d'autre choſe;
Tu peux continuer.

DORINE,

Parlons-en donc.... eh bien,
Puiſque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*elles ſe taiſent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau ſilence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?
Tu n'as point diſtingué?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-ſatisfait.

MÉLISE, (*à part.*)

(*haut.*) Je ſouffre le martyre !
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content.... c'eſt tout ce que je ſai.

MÉLISE, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je ne demande pas s'il étoit triſte ou gai :
Répondez juſte au moins.

DORINE.

Je quitte la partie ;
Mais j'apperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez je vous prie ;
Qu'il approche.

SCENE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, (*d'un air diſtrait.*)

AH ! c'eſt toi Germain ?

GERMAIN.

Pour vous ſervir,
Madame ; commandez, & je cours obéir....
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il eſt ici ton Maître ?

GERMAIN.

Oui, même tout le ſoir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.
Tu ſais apparemment qu'il eſt fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MÉLISE.

Et bien plus ; il oſe le paroître....

GERMAIN.

Madame, écoutez donc....

DORINE.

Dis, tu dois s'y connoître.

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh ! ſait-on quel objet a décidé ſon choix ?

GERMAIN

Non : il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence ;
Rien n'échappe avec lui....

MÉLISE.

La bonne extravagance !

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré ;
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice ?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, & ....

MÉLISE, (*pouſſant Dorine.*)

Fais-le donc parler.

DORINE, (*pouſſant Germain.*)

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il eſt à ſon aiſe,
Il le tourne & retourne, il le baiſe & rebaiſe ;
Il lui parle ſouvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut ſavoir quel eſt l'original ?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non ?

MÉLISE.

MÉLISE.

Germain discret! mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité....

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis.....

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment?
Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être?

GERMAIN.

Affreux! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le repète, affreux.

GERMAIN.

Je céde & me retire.
Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, (*le rappelant.*)

Si Damis n'est point trop occupé de sa flâme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui, Madame. (*il sort.*)

SCENE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

IL faut que je lui parle indiſpenſablement.
Oui....

DORINE, (*à part.*)

Ma maîtreſſe en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le ſoir tout ceci ſe termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit : on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!..
Mais, feignons.... contre moi tout conſpire aujourd'hui.

(*Dorine, en ſortant, rencontre Floricourt : ils ſe font réciproquement des ſignes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

ON vous rencontre enfin!... mais vous êtes charmante
De diſparoître ainſi, de tromper mon attente.
Qu'elle eſt belle!

MÉLISE.

Oh! laiſſez ce ton complimenteur!

FLORICOURT, (*du ton le plus étourdi.*)

Non, Madame; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, (*riant.*)

Du cœur! y ſongez-vous? vous léger, vous frivole!..
Recueillez-vous, Marquis: eſt-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup ſupprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, (*avec galanterie & légéreté.*)

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaiſir, & vos yeux le font naître:
Mais, depuis près d'un mois, diſons la vérité,
Dans quelle ſolitude avez-vous végété?
C'eſt ſe conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de ſoupers, pas la moindre aventure!
Vous avez de l'humeur; on n'en eſt pas ſurpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, & s'ériger en ſage!
Mais vous n'y penſez pas; il faut abſolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui ſont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je ſuis, & ce que je dois être;
Une exiſtence enfin. Allons, ouvrez les yeux;

Le tems vole, il échappe, il emporte les jeux,
Reſſuſcitez; ſortez de cette nuit profonde,
Et paroiſſons tous deux ſur la ſcène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *(de l'air le plus évaporé.)*

Non, je ne le ſuis pas.
C'eſt trop enſevelir de ſi brillans appas,
Faits pour orner, Madame, un plus décent aſyle
Que des cercles obſcurs & l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi: je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis ſur moi, que je dois ſûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui ne remet toujours.

MÉLISE.

Cette Dame eſt cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris ſon parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'eſt l'âge des retraites.
J'envahis ſa fortune; elle eſt des plus complettes.
Le tout vous eſt offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va ſerrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! & le cœur? eſt-il un autre empire?
Le tréſor d'un amant c'eſt l'amour qu'il inſpire.
Eſt-il riche; on l'ignore.... on ſonge à ſes vertus.
Eſt-il pauvre; on le venge, en l'aimant encor plus;
Voilà mes ſentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite ;
Vous bravez la fortune & cédez au mérite !
Ce ſacrifice eſt noble & ſur-tout bien placé.
Je ſavois à quel cœur je m'étois adreſſé.

MÉLISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.
Quoi ! vous prenez pour vous ce que je viens de dire ?

FLORICOURT, (*avec la plus grande gaîté.*)

Eh ! comment s'y tromper ? le détour eſt charmant.

MÉLISE.

Encor ?

FLORICOURT, (*hors de lui.*)

Vous me voyez dans un enchantement ! . . .
Je ſuis las d'eſpérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raiſon & laiſſons la grimace.
(*Il tombe à ſes pieds.*)
Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ;
Faiſons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trève donc, s'il vous plaît, à la plaiſanterie. . . .
Il extravague. . . . on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris & ne vous déplaît pas.

(*Damis entre dans ce moment. Il eſt apperçu de Méliſe & non de Floricourt.*)

C'eſt à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me ſert, & je cours aſſurer ma conquête.

(Floricourt, en ſortant, rencontre Damis, & lui fait des ſignes d'un air triomphant.)

SCENE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, *(du fond du Théâtre.)*

Fort bien! le tête-à-tête eſt un peu haſardé.
Eſt-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il eſt touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *(avec une gaîté contrainte.)*

Beaucoup.

MÉLISE, *(ironiquement.)*

Il me parloit de ſon ardeur ſincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des tranſports ſi doux?
C'eſt l'uſage au ſurplus.

MÉLISE, *(à part.)*

(haut.) Mais ſeroit-il jaloux?
J'étois libre, Monſieur, lorſqu'on vous fit deſcendre.

DAMIS, *(très-froidement.)*

Vos ordres ſont ſacrés; j'ai volé pour m'y rendre.
(à part.)
L'entretien ſera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin ?
Qu'eſt-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accuſoit ?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité penſez-vous à cela ?
C'eſt une viſion que cet outrage-là.
Ne le ſavez-vous pas ? qui raconte, exagère,
Et c'eſt l'art d'embrouiller la choſe la plus claire.
Votre oncle bruſquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur ſoudain ;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre ;
C'eſt en m'appréciant que j'oſai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, (*d'un ton ironique.*)

Voilà tout ? . . .

DAMIS, (*ſe rapprochant.*)

Mais vous, Madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel eſt ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chaſſe ?
Comment me ſuis-je donc attiré ma diſgrace ?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend ſans rien diſſimuler.
Je ſuis laſſe, Monſieur, d'apprêter à parler ;
Je ſuis jeune, on m'obſerve, on cenſure, on raiſonne,
Et, pour fuir les Amans, je ne vois plus perſonne.

DAMIS.

Eſt-ce à ce titre d'amant que je ſuis renvoyé ?

MÉLISE, (*très-vîte.*)

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on ſe trahit : Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flâme ?

MELISE, (*avec vivacité.*)

Eh ! quand cela ſeroit ?

DAMIS.

Oui : mais.... cela n'eſt pas !

MÉLISE, (*avec chaleur.*)

Quoi ! votre empreſſement à ſuivre tous mes pas,
Cette aſſiduité que tous Paris a vue,
Et votre jalouſie avec art retenue,
N'annonçoient pas aſſez un homme qui prétend
Et ſemble, pour le dire, aux aguets d'un inſtant ?

DAMIS.

Ah ! ne confondons point ! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur deſire,
Des graces, des talens....

MÉLISE.

Vous m'impatientés.

DAMIS,

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela ſignifioit que votre eſprit enchante,
Qu'on ſe plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin.....

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis ſans détour,
Prouvoit tous vos attraits, ſans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, ſoit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accuſez; il faut que je me juſtifie.

MÉLISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïſſez donc, Monſieur?

DAMIS.

Qui? moi, Madame

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous liſez dans mon ame,
Et c'eſt trop prolonger mon cruel embarras.
Comment, lorſqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas,
Un tel aveu pour vous ſeroit tout neuf peut-être?
Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, ſi vos loix n'en veulent qu'aux Amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos reſſentimens?
Pourquoi, prompte à riſquer un arrêt qui m'accable,

Si je ſuis innocent, me traiter en coupable ?

MÉLISE.

Allez, Monſieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère ?

J'obéis, & je ſors, de peur de vous déplaire.

SCENE IX.

MÉLISE, (*ſeule.*)

EH ! de cet homme-là je ſerois le jouet !
Qu'eſt-ce donc qui me tient ? l'aimerois-je en effet ?
Oh ! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchiſſe ;
Je le veux par raiſon, bien plus que par caprice....
J'ai ſu toucher ſon cœur, il a beau ſe maſquer,
Et ſon adroit orgueil ne veut pas s'expliquer !
C'eſt mon maudit billet !... Qui me forçoit d'écrire ?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût oſé rien dire ?
Ma conduite eſt étrange, incroyable vraiment ;
Mais la ſienne !... la ſienne eſt un affront ſanglant.
Oh ! cet homme eſt un monſtre... eh bien il eſt aimable,
C'eſt la regle... que faire ? ô trouble inſupportable !
Ce monſtre-là me plaît, je le ſens, j'en rougis ;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai ſoumis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, (*ſeul.*)

MA foi, ce Floricourt n'eſt point auſſi frivole....
Cet homme, avec le tems, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air diſcret, comme il m'a démêlé!
La peſte! quel coup d'œil! oui, j'étois un barbare:
Je déſolois Méliſe, il faut que je répare.
Le Marquis lui convient, il penſe.... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir beſoin.
Que ſait-on?

SCENE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

EH bien! qu'eſt-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle & qu'on ſe communique.
Ça, raiſonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Il a, je ne ſais quoi, qui d'abord intéreſſe;
Mais ſa conduite ſourde annonce trop d'adreſſe.

Trop de flegme, à la longue, eſt à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, Monſieur redevient raiſonnable!
Damis a des moments; mais il n'eſt point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle ſenſément;
La mode en peut venir, & rien n'eſt moins plaiſant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc!... allez, Mademoiſelle,
Sachez une autre fois meſurer votre zèle;
Renfermez avec ſoin ſes tranſports indiſcrets,
Et ſupprimez ſur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je ſerai moins ſincère,
Et je ſaurai....

MÉLISE.

Sachez m'obéir & vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet,
Damis eſt trop contraint & n'eſt point votre fait.

MÉLISE.

Y ſongez-vous? laiſſez, laiſſez aller les choſes.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoſes.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un inſolent refus.

MÉLISE.

Je vous diſpenſe, moi, de ces ſoins ſuperflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui dans cette circonſtance,
Lui vaut, de votre part, un reſte d'indulgence

Mais je vois clairement que vous le déteſtez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE, (*à part.*)

Vous me perſécutez. Il eſt inſupportable.

LISIMON.

Aſſurément il l'eſt, & j'en ſuis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre ſécurité;
Je ſuis d'une fureur!... C'eſt que cette aventure
Peut prendre dans le monde une ſotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai ſu
Que là-bas.... à la Cour, il eſt très-peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obſcurité me bleſſe.
Tout bien conſidéré, ſe borner eſt foibleſſe.
Quand on a votre eſprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets.... je veux.... l'affaire m'intéreſſe,
Et, pour bien des raiſons, je dois venger ma nièce.
En ce jour, à l'inſtant: oui, j'y cours de ce pas....
Vous m'arrêtez envain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut & ne veut plus; il faut du caractère. (*Il ſort.*)

SCENE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voila du Floricourt.... ſi pourtant ſon humeur....
Damis a dans mon Oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou... mais moi, ſuis-je plus ſage?
(à Dorine.)
De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi!

MÉLISE.

Damis eſt à plaindre.

DORINE, *(entre ſes dents.)*

Il le mériteroit.

MÉLISE

Hein? comment? votre eſprit ſe forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(à part.)
Mais, par où de mon Oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?

(Damis paroît; Dorine ſe retire.)

SCENE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi! c'eſt vous?

DAMIS.

Je me ſauve.

MÉLISE.

(*après une pauſe.*) Oh! vous pouvez reſter!
Savez-vous que tantôt j'étois fort ſingulière.

DAMIS.

Vous vous en ſouvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la premiere;
Je ne ſais où j'ai pris ces indiſcrets éclats.
Il eſt tout ſimple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai raſſurée.

MÉLISE.

Et j'en ſuis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'eſt qu'en vous défendant,
Vous paroiſſiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne ſais quelle gêne,
Qui ſur vos ſentimens me laiſſoit incertaine;

Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

MÉLISE.

C'eſt ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MÉLISE.

En conſcience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

DAMIS, (*riant.*)

Celui-là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyez pas ?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde ; au traité vous êtes infidèle ;
C'eſt vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, penſez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi ! qui ſais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi ! qu'on vient de chaſſer ſans nul préliminaire !
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel ſort me feriez-vous ſi j'oſois vous aimer ?

MÉLISE.

Le cas eſt différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

MÉLISE.

Quelle obſtination !

DAMIS.

Eh bien! n'en parlons plus.
Pourquoi, ſans nul objet, s'échauffer là-deſſus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre ſyſtême!
Comment? ſi vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, (*avec une ſorte de crainte.*)

Mais... il eſt quelquefois très-bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur eſt ſoumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! puis on s'en prend aux femmes.
D'un inſtinct libre & pur ſi l'amour eſt le fruit,
Du moment qu'on raiſonne, il eſt déjà détruit.
L'homme honnête, Monſieur, dédaignant la fineſſe,
Doit tout à ſon penchant & rien à ſon adreſſe.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'obſervant toujours, n'eſt jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, ſentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, ſans projet pour l'atteindre.
Qui ſait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux:
Mais qui plaît ſans aimer, jouit ſans être heureux.
Ah! je plains bien le ſort d'une femme ſenſible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il exiſte, eſt au moins inviſible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'eſt l'affaire du tems.

Sous le maſque, entre nous, reconnoît-on les gens ?
De vos goûts paſſagers comment ſuivre les traces ?
Le ſentiment chez vous diſparoît ſous les graces.

MÉLISE.

Quoi ! vous ne ſavez pas lire au fond de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoiſſeurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans ſa vie,
Floricourt, par exemple, & m'excède & m'ennuie ?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je mépriſe les ſots ;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me ſuis fait un plan & preſque un caractère ;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai ſouvent préféré vos graves entretiens ?
Et que....

DAMIS.

Vous vous taiſez ? pourquoi donc ?

MÉLISE, (*à part.*)

Je m'admire ?

DAMIS.

Eh bien ?

MÉLISE.

Eh bien ! Monſieur.... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne ſent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT,

FLORICOURT.

(riant aux éclats dans le fond du Théâtre.)

(S'approchant.) D'honneur le tour eſt gai.
Ah ! je reſpire enfin, notre Oncle eſt ſubjugué.
Jugez s'il m'aime ! il veut, & dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hymenée.
Il eſt expéditif.

MÉLISE.

Fort bien ! Marquis, fort bien !
L'aveu de Liſimon vous aſſure du mien :
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adreſſe,
Il ſeroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle fineſſe
Avez-vous donc, Monſieur, retourné ſon eſprit ?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, *(avec empreſſement.)*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre Oncle s'eſt d'abord armé d'un front ſévère,

J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai ſurpris enfin l'inſtant de le flatter.
J'ai vanté ſon diſcours ſoit diſant laconique,
Sa pénétration, ſur-tout ſa politique :
Je me ſuis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'Etat très-puiſſant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui diſois-je à peu-près : il l'a cru bonnement ;
Moi, de montrer alors un zele véhément,
D'offrir tout mon crédit.... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'eſt une conquête.
(*à part, & ragardant Damis.*)
Voyez ſi rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, (*ſérieuſement.*)

Puiſque mon Oncle enfin eſt appuié par vous,
A ſes nouveaux deſſeins je n'oſe être contraire.
Il faut....

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout proſpère ;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, Marquis, devient très-poſitif.

DAMIS, (*d'un ton piqué.*)

La grandeur de votre Oncle eſt un point déciſif,
Et.....

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque tems la pourſuite;
On m'a tranquilliſé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, (*vivement.*)

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, (*à Méliſe.*)

Je ſais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc; comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'eſt Celadon lui-même!

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là ſa folie eſt extrême.

DAMIS.

Madame, il eſt trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, (*avec dépit.*)

L'Original, ſans doute, eſt un objet charmant?

DAMIS, (*d'un ton passionné.*)

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi!

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur!.. Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe.... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,

J'y vole : en m'éclipſant d'un air paiſible & doux,
Je ſatisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baiſe la main de Méliſe, & ſort.)

SCENE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y ſois réſolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ? de votre Oncle il a déjà l'aveu,
Et.... le vôtre ſuivra.

MÉLISE.

Le mien ?... voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers : mais de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen ſe faſſe ?
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confeſſe,
C'eſt que vous poſſédez une étrange maîtreſſe.

Elle eſt aſſurément calme dans ſes amours !
Elle ſait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et ſon orgueil ſe tait, & ſon cœur eſt tranquille !
De tous vos ſoins pour moi ſpectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout eſt bien,
Et n'a garde avec vous de ſe plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans !

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, (*à part.*)

Quel conte ! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'eſt moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conſeille ;
Que m'importe... Ah ! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur ſans motif cache un dépit jaloux ?
Cela ſeroit nouveau ! moi, de la jalouſie !
Moi, vous aimer ! non, non ; je n'en ai nulle envie ;
Je ne m'oppoſe point à vos félicités.

DAMIS.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'eſt votre dernier mot ?

MÉLISE.

Ce doute là m'offenſe.
Vos diſcours à la fin laſſent ma patience.
Allez trouver, Monſieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez conſtamment un auſſi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien....

MÉLISE, (*avec chaleur.*)

Mon Dieu ! j'en étois sûre....
Je me raviſe, & veux connoître ſa figure :
Son naturel paiſible, unique en ſes effets,
Me donne le deſir de contempler ſes traits.

DAMIS.

Oh ! dans ce moment-ci, vous verriez mal ſans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards ?

DAMIS.

C'eſt moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... eſſuierai-je un refus ?

DAMIS.

Pour juger ſainement vos ſens ſont trop émus.

MÉLISE.

Je veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, (*tirant le portrait.*)

Vous l'exigez ?

MÉLISE, (*arrachant le portrait.*)

Oui, oui ; mais donnez donc, Monſieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MÉLISE, (*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel !

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait !

DAMIS.

Oui, lui-même.
C'eſt un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace eſt extrême !

(*après une pauſe & riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, Madame, il eſt vengé.

MELISE.

D'honneur! il eſt parlant, &... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts, je n'oſe m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin ſuffit-il pour m'inſtruire?

DAMIS.

Il eſt chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puiſque vous en parlez, je conviens avec vous....
C'eſt le cas ou jamais d'être fort en colère..

DAMIS.

Oh, oui! vous ſévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'eſt ſelon... cependant... je dois... que ſais-je?

DAMIS.

Enfin.....

MÉLISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grâce au larcin?
Il faut qu'abſolument votre bouche prononce.

MÉLISE, (*après un ſilence.*)

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il ſoit donc ma réponſe.
(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur !
Plus je me ſuis contraint, plus je ſens mon bonheur.
Ne vous ſouvenez plus d'une ruſe innocente,
Qui peut-être a fixé votre âme indépendante. . .
Ah ! la mienne eſt à vous ! recevez ſon ſerment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le Marquis. . . . vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes ſacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes ſeuls forfaits.
J'ai feint quelques inſtans pour ne feindre jamais.
L'amour ſeul m'inſpira : c'eſt lui qui me couronne.
Le tour n'eſt pas ſi noir. . . . vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(*Damis ſe remet à ſes genoux.*)

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT,
(au fond du Théâtre.)
DORINE, GERMAIN,
(entrant par une couliſſe oppoſée.)
DAMIS, MÉLISE.
(Ils reſtent tous dans une différente attitude.)

LISIMON, *(à Dorine.)*

QUE le Notaire....
(appercevant Damis aux genoux de Méliſe.)
Attends... je reſte confondu...

FLORICOURT, *(à Damis.)*

L'attitude me plaît.... d'ailleurs c'eſt un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON, *(à Floricourt.)*

Quel eſt donc ce myſtère?
Que Diable! je croyois que vous aviez ſu plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, *(à Liſimon.)*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *(ſe mettant entre Floricourt & Liſimon.)*

Courage.... ou vous voilà diſgraciés tous deux.

FLORICOURT, (*à Liſimon, avec gaîté.*)

Adieu nos grands projets ! Tout Amant à ma place
S'en iroit contriſté, honteux de ſa diſgrace ;
Un tendre déſeſpoir m'ennuiroit à mourir.
Eprouvé-je un revers ? je médite un plaiſir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.
(*à Méliſe.*)
Damis eſt trop heureux ! je le ſuis, ſi vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faiſant ſigne qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, (*à Damis.*)

Pour chaſſer un rival ton ſecret eſt fort bon.

GERMAIN, (*d'un air triomphant.*)

Nous avons eſquivé la déclaration !

Fin du troiſième & dernier Acte.

LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens François, le 20 Septembre 1775.

ÉPÎTRE

DÉDICATOIRE

A LA REINE.

ASTRE heureux qui luis ſur la France,
Toi, dont les regards indulgens
Feront éclore les talens,
Et deviendront leur récompenſe ;
Pour que mon bonheur ſoit entier,
Reporte-les ſur cet Ouvrage ;
De ta faveur daigne appuyer
L'honneur de ton premier ſuffrage.
Ta préſence ajoute au laurier,
Et le reſpect t'en doit l'hommage.
Ce Dieu qui garantit les mœurs,
Frere de l'Amour, mais plus ſage,
Eût trouvé des contradicteurs,
Chez le François un peu volage ;
Mais aujourd'hui, paré de fleurs,

Et ceint d'une double couronne,
L'hymen, montrant à ſes Cenſeurs,
Deux époux heureux ſur le Trône,
A repris ſes droits dans les cœurs.
O vous, dont les loix fortunées
Nous promettent des jours brillans,
Couple auguſte d'époux amans,
Puiſſe la main des deſtinées
Reſpecter vos liens charmans,
Et ſi bien enchaîner le tems,
Que vos amours & vos années
Reſtent toujours à leurs printems!

LETTRE

QUI indique les changemens qu'on a faits à cet Ouvrage, & dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections.

VOTRE Lettre m'a fait un plaiſir extrême. Rien n'eſt plus intéreſſant qu'un Solitaire tel que vous. Vous avez vu le tourbillon; vous en avez ri, vous l'avez apprécié, & le ſouvenir vous en reſte pour amuſer vos loiſirs & votre philoſophie. Pour moi, quoiqu'au milieu du tumulte, je n'y participe guère. Je vis chez moi, ou avec quelques amis, plus ſolides que brillans: je m'occupe des Lettres, ſans m'en laiſſer tyranniſer. Dans le ſéjour des cabales, j'ai conſervé le calme: elles ne m'ont pas tout ôté.

Je ſuis touché de tout ce que vous me dites de ce malheureux Célibataire, qui s'eſt attiré

tant de reproches. A peine a-t-il entrevu le jour, qu'on l'a traité, comme ſi vraiment il étoit un bon ouvrage. Pour moi, j'ai le bon eſprit de n'en rien croire. Ma vanité eſt auſſi lente que mes Cenſeurs ſont alertes. Quoi qu'il en ſoit, j'aime mieux vos critiques que vos éloges. Les uns me flattent; les autres peuvent m'éclairer; c'eſt ce que je demande. Perſonne, je le ſens, n'a plus beſoin que moi de lumières & de conſeils. Je vois trop vîte, pour voir toujours bien, & je ſuis encore très-loin de connoître, à fond, cet art ſi frivole de faire des Comédies.

D'après cela, voudrez-vous me permettre quelques légères diſcuſſions, à meſure que vos remarques les feront naître? Ce n'eſt point l'amour-propre qui répond; c'eſt la modeſtie qui cherche à s'inſtruire.

» Je ne ſais ſi je me trompe; mais peut-être » aurois-je mieux aimé, dites-vous, que Sain- » gérans fût le rôle dominant de la Piece. »

J'avois penſé comme vous dans ma première eſquiſſe. L'exécution m'a découragé. Qu'im-

porte que l'on ramène un libertin ſexagénaire, qui achève triſtement ſon rôle d'inutile, & dont la correction ne pourroit être d'aucun avantage, puiſque perſonne ne s'y intéreſſe, & qu'il ne s'intéreſſe à perſonne? Ce tableau, je crois, n'étoit qu'affligeant, ſans aucun profit pour les mœurs. Je me ſuis retrouvé à mon aiſe, quand, rejettant le vieux garçon ſur le ſecond plan, il m'a ſervi à montrer dans une perſpective ſombre, le dégoût, l'ennui, l'abandon, l'inquiétude d'un eſprit vague, les langueurs d'une ame éteinte, tous les inconvéniens du célibat. Ce contraſte, dont j'ai eu la bonne foi de m'applaudir, m'a paru devoir rendre plus piquant encore le ridicule de mon principal perſonnage. C'eſt ſur des motifs délicats que j'ai appuyé ſon ſyſtême, afin qu'on déſirât davantage de l'y voir renoncer. Je l'ai pris à l'époque où il eſt important de le guérir; dans cet âge où l'eſprit a tout ſon reſſort, l'ame, toute ſon énergie, où les ſyſtêmes peuvent être dangereux, conſéquemment, où les retours peuvent être utiles. Je n'avois

pas imaginé qu'on dût le traiter de *Jouvenceau*; parce qu'il eſt aimable, amoureux & jaloux. Les paſſions & les agrémens n'ont jamais dégradé un caractère. Un homme de trente-ſix ans, affermi dans ſes idées, ſuſceptible de réſolutions fortes, de raiſonnemens ſuivis, du ſacrifice de ſes plus chères impreſſions, eſt, ſelon moi, beaucoup plus célibataire, qu'un Podagre bien déſœuvré, bien blâſé, bien exténué, qui ſe dément, qui ſe plaint, qui s'ennuie, qui n'a plus, de ſon premier plan, que le regret d'avoir mal choiſi, l'envie tardive de ſe dédire, la honte de ne tenir à rien, & l'impuiſſance de réparer.

D'après mes foibles idées, je me figurois avoir trouvé le ſeul point de vue ſous lequel on pouvoit haſarder cette pièce ſur la Scène. Tous les autres me paroiſſoient impraticables; &, ſi c'eſt une erreur, il ne falloit pas moins que vous, pour m'en tirer.

Vous m'objectez que la manie du célibat, n'eſt qu'une opinion, & non un caractère.

Eh! bon Dieu! mon cher Comte, je me ſuis

dit cela avant d'écrire le premier vers de la Pièce. J'ai fait plus, je l'ai fait dire à l'un des perſonnages.

Eh ! ne te vante pas d'avoir un caractère.

Je trouve, dans cette critique même, l'excuſe du dénouement, ſur lequel vous paroiſſez avoir quelque incertitude. C'eſt juſtement, parce que j'attaque une opinion, que j'ai pu la rectifier, ſans manquer à la vraiſemblance. On ne change point en vingt-quatre heures un caractère primitif, imprimé par la nature, & fortifié par l'habitude: mais on réforme un travers, on détruit un préjugé; ſur-tout, lorſqu'on a eu l'adreſſe, j'oſe le dire, de le mettre aux priſes avec un ſentiment.

Vous voudriez que je miſſe pour titre, *le Célibataire corrigé*. Et pourquoi cela ? Le titre ſeroit faux: Terville eſt entraîné, ſans être convaincu; il eſt ſubjugué par ſes émotions, ſans déroger à ſes principes.

Le ſentiment m'éclaire, & ſeul m'a corrigé.

Peut-être vous défierez-vous d'un mari qui ſembloit auſſi prévenu contre le mariage ; mais auſſi, pour tranquilliſer ſur cet article, ai-je donné à Terville toutes les qualités d'un honnête homme. Son cœur eſt tendre, ſenſible, bienfaiſant, généreux, & c'eſt à ſon cœur qu'il obéit. Il réſiſte à l'amour qu'il reſſent ; il cède à celui qu'il inſpire ; &, comme dans tout le cours de la Pièce, il a laiſſé échapper, à travers ſon ſyſtême, les irréſolutions, les combats, les vœux ſecrets d'une ame délicate & paſſionnée, on ne tremble point pour le ſort de Julie. On ſait que Terville, en la ſacrifiant, l'adoroit. On a joui de ſes tourmens, de ſa douleur, quand on l'a vu ſur le point de l'enchaîner lui-même & de la perdre pour jamais. C'eſt un martyr de la philoſophie du jour, ramené à la nature par la ſenſibilité, l'amour & la vertu.

Quant à l'intrigue de M. & de Madame de Verſeuil, il étoit impoſſible de la laiſſer dominer davantage, ſans nuire à l'enſemble. Si j'avois fait cette faute-là, l'acceſſoire l'eût

emporté ſur le fond. J'avois manqué mon but. Saingérans montre à Terville les ſuites affreuſes du célibat; M. & Madame de Verſeuil lui prouvent que l'on peut trouver des charmes dans un lien bien aſſorti : voilà ma double intention remplie. Qu'on faſſe mieux, rien n'eſt plus facile. Pour moi, je n'en ſais pas davantage.

Au reſte, je vous envoie la ſeconde édition de cet Ouvrage, avec quelques changemens que j'ai cru néceſſaires, d'après l'impreſſion du Public, qui trompe cent fois moins que tous les raiſonnemens des Journaliſtes.

J'ai mis, ou du moins je crois avoir mis plus de gaîté dans la Scène, entre Saingérans & Terville, qui termine le troiſième Acte. J'ai refondu entiérement celle entre Verſeuil & Julie, par laquelle le même acte débutoit. J'ai refait, toujours dans le troiſième, quelques vers du monologue de Verſeuil.

Dans la première Scène du quatrième, qui étoit longue & froide, j'ai profité davantage de la ſituation de Madame de Verſeuil, &

l'effet en doit être assez piquant au Théâtre. Dans le même Acte, se trouve une Scène entre Madame de Verseuil & Terville. Elle n'étoit point assez développée, le motif en étoit vague. Je l'ai travaillée avec le plus grand soin. Au cinquième Acte, j'ai tâché de donner plus de force au couplet par lequel Montbrisson répond à Terville. Cet endroit me rappelle un reproche que vous me faites encore. » Les raisons du Célibataire, dites-vous, sont plus fortes que » celles de Montbrisson. » Je n'avois garde de faire autrement. Leur scène n'est autre chose que le triomphe du sentiment sur la force du système. Terville déploie toutes les ressources de son esprit. Montbrisson prend toutes ses armes au fond de son cœur. L'un raisonne, l'autre pleure, & le raisonnement est vaincu par les larmes.

Pardon, mille fois pardon, si j'ai fait une si belle défense contre vous. Mes premières idées me sont revenues en vous écrivant, & j'étois un peu surpris, après les avoir

méditées ſi long-tems, qu'on les trouvât auſſi dépourvues de ſens commun. Une autre fois, pour réuſſir mieux, je réfléchirai moins.

Au reſte, vous m'avouerez qu'il ne falloit pas juger, avec cette rigueur, un premier eſſai dans le genre de la haute Comédie. Il eſt aſſez difficile, pour qu'on y faſſe des fautes; mais auſſi, pour qu'on ait le droit de compter ſur quelque indulgence. Comme les critiques avoient précédé l'impreſſion de l'Ouvrage, convenez encore que la trace vous en étoit reſtée. Quand mes propres idées vous ſont parvenues, elles ont eu à vaincre celles qu'involontairement vous aviez priſes. Tous mes défauts me reſtoient, & j'avois de plus à lutter contre les préventions; car on ſe prévient par intérêt comme par animoſité. Il eſt pourtant aſſez ſingulier que je n'aie pu ni dû profiter d'une ſeule des remarques de mes Cenſeurs.

Tous mes changemens portent ſur des Scènes, ou qui retardoient l'action par leur monotonie, & ils n'en ont rien dit; ou qui

n'étoient point auſſi gaies qu'elles pouvoient l'être, & ils n'en ont rien dit; ou qui ſe répandoient en détails oiſeux, au lieu de ramener à la ſituation, & ils n'en ont rien dit. Ils ſe ſont déchaînés contre le caractère de Terville qui, sûrement, eſt le meilleur. Ils ont attaqué le ſtyle, dont, en général, le Public a paru ſatisfait. Ils ont blâmé le dénouement, qu'on eſt unanimement convenu d'approuver. En un mot, ils ont dit tout ce qu'il ne falloit pas, & ils ont eu grand ſoin de taire tout ce qu'il falloit dire. Pourquoi cela? C'eſt que la précipitation des jugemens, en ôte la ſolidité. Ce n'eſt pas en vingt lignes de proſe, écrites à la hâte, qu'on peut apprécier le mérite d'une Pièce de Théatre, fruit laborieux de beaucoup de combinaiſons. Pour prononcer affirmativement, comme on fait aujourd'hui, il faudroit joindre à un examen réfléchi, une connoiſſance profonde de l'art & des modèles.

Un Journaliſte, qui prétend à quelque gloire, devroit, comme Bayle, ſe détacher de tous

les miſérables petits intérêts étrangers aux écrits; & tenant, comme lui, la balance de l'impartialité, être à la fois homme de goût, Littérateur & Philoſophe.

Mais c'eſt trop vous entretenir de toutes ces minuties littéraires, de Pièces, de critiques, de moi ſur-tout. J'abhorre l'égoïſme, les Égoïſtes, & tout ce qui s'enſuit. Si j'avois eu quelque diſpoſition à l'orgueil, rien ne m'en auroit corrigé, comme celui de certaines gens. Souvent la meilleure leçon pour ſoi, eſt le ridicule qu'on apperçoit dans les autres.

Vous trouverez, à votre retour, bien du changement dans ma façon de voir & de juger les hommes. Je ſuis devenu preſque Miſantrope: je crois y avoir gagné. J'en ſerai meilleur ami, & peut-être même en ſerai-je plus aimé. Ce n'eſt qu'en recueillant ſes affections, qu'on les rend plus tendres & plus précieuſes à ceux qui en ſont l'objet. La diſſipation endurcit l'ame; elle s'ouvre dans la ſolitude, & ne s'épanche que dans

l'intimité. Vous devez vous reconnoître à ce tableau : mon cœur y décrit les plaiſirs du vôtre. Quand revenez-vous ? Notre cher.... vous attend avec l'empreſſement de l'amitié qui a beſoin de conſolation. Il ſouffre toujours. Son état m'afflige, & ſon humeur, toujours égale, malgré ſes indiſpoſitions, toujours douce, malgré les injuſtices, eſt une leçon pour moi, auſſi attendriſſante qu'elle eſt utile. Adieu, Monſieur le Comte.

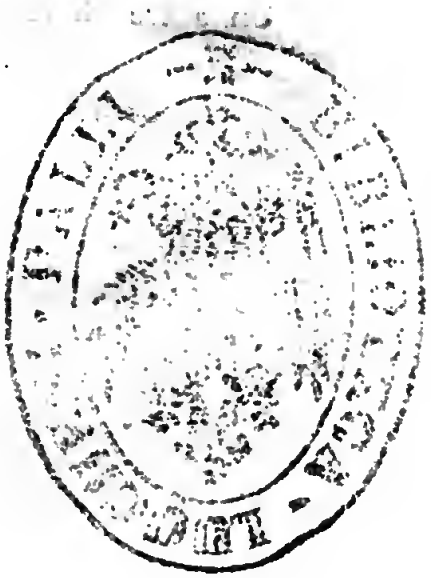
Je ſuis, &c.

LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.



PERSONNAGES.

TERVILLE, *Célibataire.*
MONTBRISSON, *ſon Oncle.*
Le Comte de VERSEUIL.
M. DE SAINGÉRANS.
Mad. DE VERSEUIL.
JULIE.
NÉRINE.
LAFLEUR, *Valet de Terville.*
Un LAQUAIS *de Verſeuil.*
Un autre LAQUAIS *de Montbriſſon.*

La Scéne eſt à la Campagne, dans le Château de Montbriſſon.

LE CÉLIBATAIRE,

LE CÉLIBATAIRE, COMÉDIE.

ACTE I.

La Scène repréſente un Veſtibule, terminé par un Jardin.

SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, *ſeul.*

Elle n'a point paru !... j'ai beau me conſulter,
De moment en moment, tout ſert à m'agiter.
De chez Durfé ſa ſœur ma femme eſt revenue,
Cette nuit !... je ſouhaite & redoute ſa vue.
Du Marquis de Roſanne on la croit veuve ici.
Mon cruel Oncle eſt ſeul auteur de tout ceci.
Lui ſeul de mon hymen prolonge le myſtère ;
Et ma femme.... elle veut que je cherche à lui plaire.

Exige le ſecret, m'en a fait un devoir.....
Enfin, après ſix mois, je vais donc la revoir!

SCENE II.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

EH bien! où vas-tu donc, & quelle impatience....?

LE VALET.

On a ſur l'enveloppe écrit, en diligence....
Liſez.....

VERSEUIL, (*à part.*)

Eh! donne donc. De Terville! comment!...
Va, ſors.

LE VALET.

Ne faut-il pas?

VERSEUIL.

Point de raiſonnement.

Le Valet ſort.

SCENE III.

VERSEUIL, *ſeul, liſant la lettre.*

« J'ARRIVERAI peut-être auſſitôt que ma lettre :
» Mais près de Montbriſſon crains de me compromettre,
» En me déſavouant de tout ce que j'ai fait.
» Verſeuil, un tel hymen te convient tout-à-fait;

» Ton intérêt le veut, l'amitié le déſire,
» Et j'ai dit, en ton nom, tout ce qu'il falloit dire ;
» Si tu n'en as rien ſu, c'eſt un ſoin de ma part ;
» Je n'oſois d'un eſpoir te flatter au haſard.
» Je voulois te ſurprendre en riſquant ces avances,
» Et le ſuccès peut ſeul couvrir mes imprudences. »
(*à lui-même.*)
Et voilà juſtement d'où naît mon embarras ?
Je tremble de parler. . . . ou de ne parler pas.
Quoi !... d'honneur, je m'y perds, j'aime, l'hymen me lie,
Et l'on compte ſur moi pour épouſer Julie !
Très-bien ! auſſi Terville a-t-il perdu le ſens.
Prendre pour cet hymen les ſoins les plus preſſans,
Lui, de la liberté défenſeur intrépide !...
(*après une pauſe.*)
Faire un ſort à Julie eſt ce qui le décide.
Que ne l'épouſe-t-il ?
(*appercevant Nérine.*)
Ah ! me voilà perdu.

SCENE IV.

VERSEUIL, NÉRINE.

VERSEUIL.

Vous écoutiez, je crois.

NÉRINE.

Je n'ai rien entendu.
J'entrois...mais auriez-vous quelque choſe à m'apprendre?

Tout ce que vous voudrez, je consens à l'entendre.
Je suis prête, parlez.... que dis-je? en ce moment,
Ce qui doit se passer se devine aisément.

VERSEUIL.

Encore ?

NÉRINE.

Il est très-clair que vous aimez Julie.
Toujours, avant la nôce, on aime à la folie;
Mais, tout prêt d'épouser, & de se voir lié,
Le plus heureux amant n'est heureux qu'à moitié :
Sur les cœurs qu'il soumet l'hymen agit d'avance,
Et, même avant sa chaîne, on sent son influence;
On s'inquiete, on rêve, on songe à son destin,
Et l'on est, comme vous, éveillé plus matin.
A propos, pour la fête, un témoin nous arrive,
Une femme agréable, une veuve assez vive,
Madame de Rosanne.

VERSEUIL, (*avec un empressement inquiet.*)

Oui? l'aime-t-on ici?

NÉRINE.

Que vous importe à vous ?

VERSEUIL.

C'est pour être éclairci....
Et Nérine, du moins, la trouve-t-elle aimable ?

NÉRINE.

Mais elle est moitié gaie & moitié raisonnable.
Moi, je n'y connois rien, & vous en jugerez.
Pensez-en bien du mal : vous me le confierez.

VERSEUIL.

Oui : comptez là-deſſus.

NÉRINE.

On dit qu'elle eſt jolie.
Chez nous depuis cinq mois elle s'eſt établie.
A peine elle connut Monſieur du Montbriſſon,
Qu'elle vint à Paris loger dans ſa maiſon ;
Lui, jamais il n'avoit entendu parler d'elle.
La Dame a du babil, de certains airs de zèle,
Et vîte pour Julie on demande ſes ſoins ;
J'avois peu de crédit, il m'en reſte encore moins.
Voilà ce que je ſais.... & ce que je préſage,
C'eſt qu'elle accourt exprès pour votre mariage ;
Il va la réjouir.

VERSEUIL, (*à part.*)

Je doute de cela.

NÉRINE.

La Marquiſe aime aſſez tous ces incidens-là.

VERSEUIL, (*à part.*)

Oh ! celui-ci, je crois, n'eſt pas fait pour lui plaire.

NÉRINE.

Pourquoi donc parler bas ? autant vaut-il ſe taire ?
C'eſt-elle.....

VERSEUIL.

Dieu ! je fuis !

NÉRINE.

Je vous en ſais bon gré.
Montbriſſon l'accompagne, il en eſt enivré.

VERSEUIL, (*à part.*)

Sortons : malgré ma joie & mon impatience,
Je dois, pour le moment, éviter leur préſence.

(*Il ſort. Nérine ſe retire lentement, & regarde Madame de Verſeuil avec humeur.*)

SCENE V.

La Comteſſe de VERSEUIL *ſous le nom de la Marquiſe de* ROSANNE, MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

AH ! je vous attendois avec empreſſement :
Pour la tendre amitié, l'abſence eſt un tourment.
J'avois beſoin de vous, j'ai du chagrin. Julie,
De jour en jour, ſe livre à ſa mélancolie ;
Cette enfant m'inquiete, & ſa moindre douleur
Ne peut être, Madame, étrangère à mon cœur.

Mad. DE VERSEUIL.

Son père n'écrit point ; elle y ſonge ſans ceſſe ;
Voilà peut-être auſſi l'objet de ſa triſteſſe.
A-t-elle enfin reçu de ſes nouvelles ?

MONTBRISSON.

Non ;
Ce ſilence m'alarme, & c'eſt avec raiſon.
Quel ami j'ai perdu !

Mad. DE VERSEUIL.

Puis-je, ſans imprudence,
Demander le motif d'une ſi longue abſence ?

Ce qui vous intéreſſe a droit de me toucher.

MONTBRISSON.

Son malheur eſt de ceux qu'on ne doit pas cacher.
Dorival, (c'eſt le nom du père de Julie),
Dans un poſte éminent honoroit ſa patrie;
Mais il montroit des mœurs & de la probité:
Il arracha l'eſtime.... il fut perſécuté.
Des délateurs puiſſans bientôt ſe réunirent:
D'injurieux ſoupçons par degrés le noircirent;
Mon ami ſuccomba: coup ſur coup accablé,
De ſes biens, de ſa charge, il ſe vit dépouillé.
La Cour fut prévenue, & la Cour fut ſéduite;
Contre un infortuné le crédit ſollicite.
Un long tems ſe conſume à détruire un méchant:
Pour perdre un honnête homme, il ne faut qu'un inſtant.
Dorival malheureux reſtoit ſans eſpérance:
Je courus le trouver. » Tu m'aimas dès l'enfance:
» Je te dois tout, lui dis-je, & je viens te l'offrir:
» T'aider dans la diſgrace eſt mon plus grand plaiſir...
» Non, me dit-il, je vais, loin de la perfidie,
» Armer contre le ſort une noble induſtrie;
» Plus libre & moins connu, je ſerai plus heureux.
» Mais, tu peux ſatisfaire au plus doux de mes vœux;
» Il me reſte une fille, elle ſera la tienne:
» Je croyois l'élever, que ce droit t'appartienne.
» Je vais, pour elle ſeule, au moment du repos,
» Recommencer ma courſe, & chérir mes travaux. »

Mad. DE VERSEUIL.

Quel père!.... & quel ami!

MONTBRISSON.

Ce récit eſt fidèle.
Jugez combien Julie a de droits ſur mon zèle !
Elle tient, dans mon cœur, de ſes vertus épris,
La place de ma femme & celle de mon fils.
Suis-je aſſez malheureux ? ... Non, Madame, ſans elle,
Je ne ſurvivrois pas à leur perte cruelle ;
Depuis près de deux ans, je les pleure tous deux,
Et toujours leur image eſt préſente à mes yeux.
Tout fuit autour de moi ; je n'ai plus que Julie :
Ma ſenſibilité ſur elle eſt réunie ;
Et, dans cet abandon, trop fait pour alarmer,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en eſt digne au moins : attentive à vous plaire,
Son ame ſe partage entre vous & ſon père :
Vous êtes tout pour elle.

MONTBRISSON.

Ah ! n'allez point penſer
Que je nuiſe à ſes goûts, ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici, captivant ſa jeuneſſe,
Enchaîner les beaux ans au ſort de la vieilleſſe ;
Il faut que, de ſon âge exerçant tous les droits,
Elle ſoit très-heureuſe, & le ſoit par ſon choix.
Je déſire, en ſecret, pour ma tendre Julie,
Qu'un amour vertueux puiſſe embellir ſa vie :
Je protège & chéris tous les penchans du cœur,
J'en ai ſenti long-tems l'innocente douceur :

Elle doit en jouir, c'eſt là mon eſpérance,
Et ſa félicité ſera ma récompenſe.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel langage touchant! que vous m'intéreſſez!
Et ſavez-vous ſur qui ſes vœux ſe ſont fixés?

MONTBRISSON.

Sur perſonne, je crois; mais depuis une année,
Dans mon cœur, en ſecret, je l'avois deſtinée.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour qui?

MONTBRISSON.

Pour mon neveu: je croyois vaincre en lui
Ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ramenerez.

MONTBRISSON.

Je crains bien le contraire.
Comme au meilleur principe, il tient à ſa chimère.
Il a dans ſon erreur, dans ſon illuſion,
L'inflexibilité que n'a point la raiſon.
Il s'eſt déjà, Madame, offert dix mariages
Qui lui garantiſſoient les plus grands avantages,
La faveur de la Cour, les graces, les moyens
De ſervir & ſon Prince & ſes Concitoyens:
Il a refuſé tout; & puis, l'âge s'avance;
Il a paſſé trente ans, je n'ai plus d'eſpérance.
S'il avoit moins d'eſprit, & s'il combinoit moins,
Je pourrois augurer le ſuccès de mes ſoins;
Mais, un fou qui raiſonne, un fou qui ſe croit ſage,

Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
Il eſt né délicat, honnête, généreux ;
Il fait taire ſon cœur ; il ſera malheureux.
Tranquille poſſeſſeur d'une fortune immenſe,
Terville la diſſipe avec indifférence ;
Inſenſible à l'eſpoir d'être utile après lui,
Il croit que par le faſte on échappe à l'ennui.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh bien, Monſieur, il faut, en plaignant ſa folie,
Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSON.

Il veut la marier.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui ? Terville, Monſieur !

MONTBRISSON.

Comment ! il s'en occupe.... il y met de l'ardeur !

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Eh ! quel eſt, s'il vous plaît, celui qu'il lui deſtine ?

MONTBRISSON.

Il eſt jeune, placé, d'une ancienne origine,
Ayant l'éclat d'un nom, ſans en avoir l'orgueil,
Charmant ; c'eſt en un mot, le Comte de Verſeuil.

Mad. DE VERSEUIL, (*avec ſurpriſe & gaîté.*)

Le Comte de Verſeuil !

MONTBRISSON.

D'où naît cette ſurpriſe ?

Mad. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom ? N'eſt-ce point par mépriſe ?

MONTBRISSON.

C'eſt le nom ſous lequel il nous fut préſenté,
Et c'eſt celui, dit-on, qu'il a toujours porté.
Le connoîtriez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL, (*ſouriant.*)

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il eſt aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il eſt ſage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'aſſure.

MONTBRISSON.

Il ſuffit : votre ſuffrage eſt tout.
Je déſirois quelqu'un qui fût de votre goût :
Verſeuil réuſſira, puiſqu'il a ſu vous plaire,
Madame, & vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Monſieur, je vous déclare, & c'eſt avec regret,
Qu'ici mon entremiſe aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en diſiez, vous voudrez bien, je gage,
De concert avec moi, preſſer ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en diſpenſerez.

MONTBRISSON.

Non, aſſurément, non.
Votre ſageſſe aimable aidera ma raiſon.

SCENE VI.

Mad. DE VERSEUIL, *(ſeule.)*

EN vain à deviner mon eſprit ſe fatigue ;
Je ne peux démêler le nœud de cette intrigue.
Le Comte de Verſeuil auroit pu ! . . .

(Pendant ce monologue, Verſeuil entre ſur la ſcène.)

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

LE voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompai-je ? comment !

VERSEUIL.

Ecoutez :

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ici !

VERSEUIL.

Oui, le même toujours ; auſſi vrai que fidèle,
Déteſtant de mon cœur la contrainte cruelle. . . .
Au gré de mes déſirs que vous avez tardé !
Victime d'un ami, d'un ſoin trop haſardé. . . .
Mais pourquoi revenir ſur les maux de l'abſence ?

La peine eſt déjà loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, (*gaîment.*)

Je reviens à propos pour votre hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! cent, pour m'informer....

VERSEUIL.

Vous le ſerez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'eſt plus ſérieux.

VERSEUIL.

Hé bien, daignez m'entendre.
A peine eus-je formé le lien le plus tendre,
Soudain, vous le ſavez, mon Régiment partit.
L'honneur parle, il commande, & l'amour obéit.
D'un exil douloureux enfin le terme expire.
Impatient, troublé, je pars ſans vous l'écrire.
Voilà mon tort : j'accours, &, plein d'un juſte eſpoir,
Je vais chez Montbriſſon, comptant bien vous y voir.
Mais, inſtruit qu'avec vous il étoit à ſa terre,
Je vis qu'on fait très-mal en croyant très-bien faire.
Trompé dans mon attente, iſolé dans Paris,
Jugez de mes regrets ! je m'accuſe, & j'écris.
J'allois fermer ma lettre, on m'annonce Terville :
De Montbriſſon, dit-il, connois-tu la Pupille ?
Charmante !... j'y ſouſcris, &, vous ſachant ici,
Je brûle d'y venir : il le ſouhaite auſſi ;

Nous arrivons.... le jour que vous étiez partie,
Et l'on m'apprend alors que j'épouſe Julie !
J'étois, à mon inſu, tellement engagé,
Qu'au ſilence du moins je me crus obligé ;
Je ne l'ai point rompu : dans cette circonſtance,
Je n'oſois de Terville avouer l'imprudence.
Il me quitte, il s'échappe : on m'invite à reſter.
Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter ;
Et, ſi dans tout ceci ma conduite eſt blâmable,
Qu'on s'en prenne à lui ſeul, qui m'a rendu coupable.

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! je reſpire enfin.

VERSEUIL.

M'auriez-vous ſoupçonné ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Puiſque je vous revois, tout vous eſt pardonné.
Ainſi donc, dans votre ame & dans votre penſée,
Julie & ſes attraits ne m'ont point éclipſée.

VERSEUIL.

Vous !... mais combien de vœux je fais pour ſon bonheur !
Ses ſoins pour Montbriſſon peignent ſi bien ſon cœur !

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verſeuil, on dit ce que j'en penſe ;
C'eſt la grace naïve, unie à la décence.
Elle va me haïr, me déteſter.

VERSEUIL.

Qui ? vous !
Pourquoi.

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir ſon époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur ceſſez d'être frappée ;
Non, je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, (*très-gaîment.*)

Si vous cédiez, au reſte, au plaiſir de changer,
Je ſerois, je vous jure, en fond pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes,
Moi, pour mon compte auſſi, j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, (*avec vivacité.*)

Et quelles, s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient preſſant,
Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'eſt pas embarraſſant ;
C'eſt Terville... c'eſt lui, n'eſt-ce pas ?... ſuis-je habile
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.
Oui, puiſqu'il vous a vue, il a dû s'enflammer ;
Terville a trop de goût, pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, (*en confidence.*)

Il cache, & ce ſoupçon doit entraîner le vôtre,
Dans ſes aveux pour moi, ſes amours pour un autre.

VERSEUIL.

Vous croyez....

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! je crois qu'il ſe trompe à plaiſir;
Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir!
Mais l'autre? un peu long-tems vous rêverez, j'eſpere;
Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
Entrevoyez-vous?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà?

VERSEUIL.

Dites-moi donc....

Mad. DE VERSEUIL.

Monſieur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon oncle! oh, par exemple, il faut que j'en convienne;
J'étois loin d'y ſonger.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote eſt certaine.
Je ne plaiſante point: il m'a toujours parlé;
Il n'a point trop dormi.

VERSEUIL.

Vous l'aviez éveillé:
C'étoit ſa paſſion qui l'occupoit.

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :

Il veut venir me voir.

VERSEUIL, (*avec ironie.*)

Ici ? Je le redoute.

Mad. DE VERSEUIL.

Il connoît, m'a-t-il dit, Monſieur de Montbriſſon ;
D'exercice & d'étude il fut ſon compagnon ;
Il arrive ce ſoir, & l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Fort bien ! c'eſt ſur le tard que mon oncle ſoupire !...
Quand j'y penſe pourtant, il ne m'alarme pas,
Et peut nous aider même à ſortir d'embarras.
S'il apprend qu'il s'agit pour moi d'un mariage,
Notre homme, j'en réponds, va faire un beau tapage ;
Et, grace à ſon refus, dont vous ſerez témoin,
D'autre explication nous n'aurons pas beſoin.
Mais, quand pourrai-je donc, me trahiſſant moi-même,
A l'univers entier dire tout haut que j'aime,
M'abandonner ſans crainte à des tranſports ſi doux,
M'enorgueillir enfin du nom de votre époux,
Obéir à l'amour ? Votre délicateſſe
D'un ſilence forcé m'impoſa la promeſſe.
Sans vous, à feindre ici rien ne m'auroit ſoumis ;
Mon cœur me démentoit, quand ma bouche a promis.
Par le même motif, hâtant l'effet contraire,
Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire ;
Et, lorſque mon bonheur au comble eſt parvenu,

Il me ſemble imparfait tant qu'il n'eſt pas connu.
Vos charmes, vos vertus, tout, tout me juſtifie,
Et je ne riſque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet oncle entêté.

VERSEUIL.

Le vieil extravagant?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſavez à quel point il eſt inconſéquent.
Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire,
Quoiqu'il ſoit, comme on ſait, garçon ſexagénaire,
Et libre dans ſes mœurs : pouvez-vous oublier
Qu'il voulût à ſa guiſe un jour vous marier;
Et que, ſur vos refus, ſa biſarre colère
Nommoit à ſes grands biens un autre Légataire,
S'il n'eût de vous, dit-on, arraché le ſerment
Que vous rejetteriez tout autre engagement?
Oubliez-vous auſſi que la Cour elle-même,
Qu'il avoit ſu gagner par quelque ſtratagême,
Déſiroit un hymen contraire à nos vœux?
Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds;
Et pour moi quel reproche... Ah ça, point de mépriſe:
Je conſerve en ces lieux le titre de Marquiſe,
La Comteſſe ſe cache; il le faut, ſongez-y:
N'allez pas vous tromper & parler en mari.
Chut! on entre.

SCENE VIII.

LES MÊMES; NÉRINE.

NÉRINE (*à part au fond du Théâtre.*)

Elle arrive & la voilà qui cauſe
Avec un inconnu!... c'eſt une étrange choſe
Que ce babil ſans fin!....

Mad. DE VERSEUIL.

Ah! Nérine, bon jour.
Ta Maîtreſſe, dis-moi, ſait-elle mon retour?

NÉRINE, (*ſéchement.*)

Oui, Madame, & je viens demander audience.
Elle deſcend.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi?

NÉRINE.

C'eſt par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.

(*M. & Mad. de Verſeuil ſe font une révérence bien cérémonieuſe, & ſortent chacun de leur côté.*)

SCENE IX.

NÉRINE, (*à Verſeuil qui s'en va.*)

Ecoutez donc, Monſieur....
Où courez-vous ſi vîte avec cet air d'humeur ?
Bon ſoir. Ce Comte-là reſſemble à la Marquiſe ;
Ils s'entendent déjà ; je n'y ſerai plus priſe.
Ah ! le maudit ſéjour ! Ce Verſeuil n'eſt qu'un fat ;
Et Terville..... eſt un ſot avec ſon célibat.

SCENE X.

LAFLEUR, NÉRINE.

LAFLEUR (*ſans être vu, & faiſant claquer ſon fouet.*)

Vitè, à boire au Courier.

NÉRINE.

Oh! c'eſt Lafleur, je penſe ;
Oui, je le reconnois à la ſoif : ſa préſence
Va m'égayer au moins ; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR (*ſans voir Nérine, en bottes, & ſe précipitant dans un fauteuil.*)

Toujours ſur les chemins ! c'eſt un métier fâcheux ;
Monſieur Terville ainſi me laſſe à ne rien faire ;

Toujours du mouvement, & jamais une affaire!
(*Appercevant Nérine.*)
Ah! fripponne, bon jour!

NÉRINE.

Ce ton eſt cavalier.

LAFLEUR.

Ce ſont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NÉRINE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je l'aime, ce Lafleur.... ainſi ton Maître arrive?

LAFLEUR.

Oui; moi, j'ai devancé Jaſmin, Germon, Lolive,
Et me voilà, peſtant, enrageant de mon mieux,
Bien roué, bien briſé, mais toujours amoureux.

NÉRINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc ſans ceſſe?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville eſt dans l'ivreſſe;
Il va, vient, s'étourdit. C'eſt ici, puis c'eſt là,
Jamais de poſte fixe; &, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins ſecrets, quelque inviſible flâme.
(*obſervant Nérine.*)
Souvent je l'ai ſurpris pouſſant de longs ſoupirs....

NÉRINE.

Bon!

LAFLEUR.

Ses diſtractions ne ſont pas des plaiſirs.

NÉRINE.

Mais encor ? que ſais-tu ?

LAFLEUR.

Qui ? moi, je conjecture.
Suffit.... de ce train-là, quoiqu'ici je murmure,
Mes courſes cependant valent bien le repos.
J'ai, pendant ma quinzaine, été dans dix châteaux.
Des ſpectacles par-tout, des fêtes, grande chère.

NÉRINE.

Oui-dà ? mais je veux, moi, qu'on ſoit plus ſédentaire.
Sur ce principe-là regle-toi déſormais :
Tu m'as placée ici, pour ne t'y voir jamais ;
Point d'intrigue à mener, point d'amant, quel ſupplice!
J'ai du zèle de reſte, il eſt ſans exercice ;
Ma Maîtreſſe eſt charmante, & je la ſers de cœur.
Eh bien ! elle m'évite & ſe tait.

LAFLEUR.

Quel malheur!

NÉRINE.

Il eſt déſeſpérant.... je ſuis d'une colère !....
Songe à m'épouſer vîte, afin de me diſtraire !

LAFLEUR (*ſe levant avec précipitation & regardant de tous côtés.*)

T'épouſer ! bouche cloſe ; au moins baiſſe le ton:
Mon Maître eſt inflexible & n'entend pas raiſon
Sur cet article-là.

NÉRINE.

Ni moi non plus, j'eſpère.

LAFLEUR, (*d'un ton important.*)

Il faut, pour le ſervir, être Célibataire,
C'eſt l'ordre; & moi, ſur-tout, comme premier Valet,
Je dois m'aſſujettir à l'état qui lui plaît.

NÉRINE.

Il me déplaît à moi.

LAFLEUR.

Vraiment, c'eſt que tu m'aimes.

NÉRINE.

Je ris de voir Lafleur adopter des ſyſtêmes:
Rien n'eſt auſſi bouffon.

LAFLEUR.

Auſſi prudent: enfin,
Aujourd'hui marié, je ſuis chaſſé demain.

NÉRINE, (*avec impatience.*)

L'une obſerve en ces lieux un ſilence tenace;
L'autre y défend l'hymen.. Que veulent-ils qu'on faſſe?

LAFLEUR, (*ſe rapprochant.*)

Je te le dirois bien.

NÉRINE, (*ſe rapprochant.*)

Et je n'entendrois pas.

LAFLEUR.

Quoi?

NÉRINE.

L'amour conjugal a pour moi des appas.
Ou le Notaire, ou rien.

LAFLEUR.

Ou rien. Voilà le diable.

(*à Nérine qui s'en va.*)

Où vas-tu donc ?

NÉRINE.

Chercher un amant plus traitable,
Qui n'ait pas, comme toi, le goût de voyager,
Et qui, jusqu'à l'hymen, veuille bien déroger.

LAFLEUR.

J'ai le ton de mon siècle.... entre nous, sauf le blâme,
Je pense en esprit fort, toi tu parles en femme.

NÉRINE.

D'accord.

LAFLEUR.

Ecoute-moi.

NÉRINE.

Non, pas un mot.

LAFLEUR, (*courant après elle.*)

Je vais,
Déjeûner avant tout, &. . . . nous verrons après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, (*à Julie qui ne la regarde point.*)

NE me voyez-vous point? Ne ſuis-je rien au monde?
Interrogez-moi donc, pour que je vous réponde.

JULIE.

T'interroger! Sur quoi?

NÉRINE.

Parfaitement trouvé!
Comment! Sur quoi? Sur tout....Terville eſt arrivé.

JULIE, (*froidement.*)

On l'attendoit.... eh bien?

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiſelle....
C'eſt qu'on eſt à l'affût de la moindre nouvelle.
Il amène Lafleur.... riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu?

NÉRINE.

Mais vraiment, je le crois.
J'ai vu Lafleur auſſi.

JULIE.

Nouvelle fort utile!

NÉRINE.

Plus que vous ne penſez.

JULIE.

La ſanté de Terville ?...

NÉRINE.

Eſt très-bonne.

JULIE, (*toujours ſérieuſement & d'un ton froid.*)

Tant mieux.

NÉRINE.

Un peu las.

JULIE.

Il court tant !

NÉRINE.

Eh! oui: que voulez-vous ? Il s'amuſe d'autant.
Chacun a ſon plaiſir & ſon goût dans la vie :
Terville eſt enchanté quand ſon cercle varie ;
De nos jeunes oiſifs il eſt le plus errant :
Mais cela, comme à moi, vous eſt indifférent ;
Nous n'y prenons pas garde. Il court, grand bien lui faſſe !
Je ferois comme lui, ſi j'étois à ſa place ;
On eſt libre &... l'on va... bon, je vous parle en vain,
Vous ne m'écoutez pas ; maudit ſoit le deſtin !
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendreſſe ;
Et je ne ſais jamais ce qui vous intéreſſe.
Oui : je ſeche ſur pied... des ſoupirs!... & puis, rien.
Quelques mots échappés vous ſoulageroient bien.
Un ſeul.... pour eſſayer.

JULIE.

Nérine, êtes-vous folle ?

NÉRINE.

Oh ! je le deviendrai.... ce ton froid me désole.

JULIE.

Jamais, quoi qu'il arrive, il ne faut s'oublier :
Je n'ai rien à vous dire, & rien à confier.

NÉRINE.

Juſtement. Quel travers ! triſte, jeune & jolie....
Pourtant cela promet.

JULIE.

Finiſſons, je vous prie.

NÉRINE.

Fort bien ! l'ordre eſt précis, reſte à l'exécuter.

JULIE.

Elle a juré, je crois, de m'impatienter.

NÉRINE.

Ah ! par bonheur, enfin, voici Monſieur Terville !
(à elle-même.)
Peut-être, en le voyant, on va changer de ſtyle.
(à Julie.)
C'eſt lui ; voyez. Néant.... Vous parlerez : ſinon,
Je n'y tiens plus, je pars, & ſors de la maiſon.

SCENE II.

TERVILLE *en habit de campagne très-élégant;*
MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, (*à Julie.*)

LE voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.
Je chéris cet asyle....

MONTBRISSON.

Il est calme & champêtre.
L'air naturel y règne, & cet air-là m'est bon.
Cette fois votre absence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois semaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSON.

Ah! j'en crois mieux Julie;
Elle compte les jours: ma Pupille s'ennuie!

JULIE.

Avec vous!... moi! jamais.

TERVILLE, (*à Montbrisson.*)

D'un reproche flatteur
Je connois tout le prix; rien n'échappe à mon cœur.

(Regardant Julie.)

Oh! pendant mon ſéjour, je prétends la diſtraire.

(bas à Montbriſſon.)

J'ai de très-grands projets! Verſeuil a-t-il ſu plaire?

(haut.)

Bals ſur bals!...

MONTBRISSON, *(riant & regardant Julie.)*

Bon!

JULIE.

Pourquoi tous ces plaiſirs bruyans?

TERVILLE, *(ne la quittant pas des yeux.)*

En effet, rire, aller, danſer, à dix-huit ans,

(à Montbriſſon.)

Rien n'eſt moins naturel... comme elle eſt raiſonnable!
Sa rêverie eſt douce, & la rend plus aimable.
J'aime à la retrouver.

MONTBRISSON.

Et vous partez toujours!
Où diable a-t-il été?

TERVILLE.

Mais j'ai paſſé trois jours
Chez Églé, deux plus loin; le reſte, chez Mélite,
Femme très-agréable, & que par-tout on cite;
On eſt très-bien chez elle; on y vit librement,
Comme l'on veut.

MONTBRISSON, *(avec ironie.)*

Auſſi vous y voit-on ſouvent.

JULIE.

Cette Mélite eſt jeune ?

TERVILLE.

Aſſez.

JULIE.

Elle eſt jolie ?

TERVILLE.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaiſanterie.

TERVILLE.

Je ne plaiſante point.

JULIE.

On vous a donc gardé
Pendant tout ce tems-là ?

TERVILLE.

Malgré moi j'ai cédé.

MONTBRISSON.

Prêt à recommencer demain.... Ciel ! quelle vie !

JULIE.

Monſieur a bien raiſon.

MONTBRISSON.

Oh ! c'eſt une manie ;
Car enfin, dites-moi, puiſque je vous tiens là,
Qu'eſt-ce que vous trouvez de plaiſant à cela ?

TERVILLE.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuſe.
(*avec une ſorte de mélancolie.*)
Je me diſtrais, au moins.... trop heureux qui s'amuſe !

MONTBRISSON.

Heureux qui ſent le prix de la ſimplicité,
De la paix domeſtique & de la vérité !
Voilà les ſeuls plaiſirs, tout le reſte eſt folie.
Mais je veux vous parler. Laiſſe-nous, ma Julie.
Sur-tout, ne ſois plus triſte, & crois que ton bonheur
Eſt le vœu le plus doux, le plus cher à mon cœur.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

TERVILLE, (*la ſuivant des yeux.*)

QUE j'aime ce maintien, cette grace touchante !
Je la trouve embellie, & ſa candeur m'enchante.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer, que te faut-il de plus ?
Tu vantes ſes appas, tu crois à ſes vertus,
Et ſouhaites qu'un autre en ſoit dépoſitaire !
Obéis à ton cœur, cède au mien qui t'éclaire.
Ma fortune eſt ſa dot.

TERVILLE.

A quoi bon inſiſter
Sur ce que je ne puis, ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'eſt ce dont je me plains, & c'eſt ce qui m'arrête,
Car mon premier deſſein roule encor dans ma tête ;
Ton hymen....

TERVILLE.

Ah! de grace, oubliez ce projet.
Pour vous en détourner, n'ai-je point aſſez fait ?
Quand j'établis Julie & m'empreſſe pour elle,
Je dois être à l'abri d'une inſtance nouvelle.

MONTBRISSON.

Mais, tu l'aimes, dis-tu ?

TERVILLE.

Comment faire autrement ?
Sans doute, elle m'eſt chère.

MONTBRISSON, (*avec impatience.*)

Eſprit inconſéquent !
Je n'entends rien encore au motif qui te guide.
Tout dans elle te charme.... un travers te décide !
Conſulte le bons ſens.

TERVILLE.

Eh ! lui ſeul eſt ma loi.

MONTBRISSON.

Il te dit, n'eſt-ce pas, qu'il faut vivre pour ſoi,
Ce qu'on nomme penchant, l'appeller tyrannie,
Eluder le tribut qu'on doit à la Patrie ;
Et qu'un ſage, un grand homme, un philoſophe enfin,
Devient un être à part, qui n'a plus rien d'humain.

TERVILLE.

Il me dit d'être heureux, ou de chercher à l'être ;
En garde contre moi, de m'en rendre le maître ;
D'être libre ſur-tout, de craindre & d'éviter
Un fardeau que l'on prend, pour ne le plus quitter.

J'ai calculé les maux, pesé les avantages :
Rêver sur le bonheur est l'étude des sages ;
Ce fut aussi la mienne... Oui, Monsieur, vous riez !
Mais je le prouverois, si vous y consentiez.
N'attaquez pas mon cœur : il est né très-sensible ;
Il est armé peut-être, & non pas inflexible.
Ah ! j'étois confiant : mes premières ardeurs
Me laissoient le bandeau des aimables erreurs.
Fait pour croire à l'amour, pour sentir son ivresse,
Je voulois un lien qui fixât ma jeunesse ;
Mais j'éprouvai bientôt, & sus, à mes dépens,
Que le ton de nos mœurs éteint nos sentimens.
On se charge en courant d'une chaîne légère ;
L'enchantement d'aimer cède à l'orgueil de plaire ;
On est sans passions, où dominent les goûts,
Et l'on se sent blesser dans les nœuds les plus doux :
Ce coup-d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule ;
Je m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule ;
Je les ai crains tous deux, &, dans mon juste effroi,
Je me suis bien promis de dépendre de moi :
La prudence a vaincu.

MONTBRISSON.

Quelle bizarrerie ?
De ta fausse raison, que ton cœur se défie.
Lorsque de la nature on combat l'ascendant,
Terville, on est barbare, & l'on n'est pas prudent.
Les femmes.... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infidèles,

Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer,
Et que, ſans nuls remords, on peut déshonorer ?

TERVILLE.

Ah Dieu ! que dites-vous ? Que c'eſt mal me connoître !
Nul autre, plus que moi, ne les aime peut-être.
J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
Délices de l'eſprit & le beſoin du cœur.
L'Amant piqué s'en plaint, le ſot les calomnie.
Pour moi, je leur devrai le charme de ma vie.
Mais pourquoi ſous le joug languir empriſonné ?
Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
Un encens libre & pur eſt bien plus fait pour elles.
Quel qu'il ſoit, l'eſclavage a des ſuites cruelles ;
Il amène les torts, les langueurs, les dégoûts.
Pour devenir tyran, il ſuffit d'être époux.
Mille exemples fameux ont trop ſu nous l'apprendre.
L'homme, armé du pouvoir, néglige d'être tendre :
Impérieux & froid, même au ſein des déſirs,
En acquérant des droits, il perd tous ſes plaiſirs.

MONTBRISSON.

Illuſion d'un cœur qui s'abuſe lui-même !

TERVILLE.

Ah ! c'eſt un ſentiment beaucoup plus qu'un ſyſtême.
Je ris d'un être vain, inquiet, ſoucieux,
Qui ſe charge, au haſard, d'en rendre un autre heureux !
C'eſt bien aſſez, hélas ! pour nos forces bornées,
D'avoir à ſoutenir nos propres deſtinées.
Oui ; l'on eſt peu ſenſé, lorſqu'aux pieds des Autels,
On va courber ſon front ſous des nœuds éternels,

Et, du moment qui naît à peine étant le maître,
On ne peut garantir le moment qui doit naître ;
(Voyant que son Oncle désapprouve.)
C'est une opinion, c'est la mienne : après tout,
L'attrait seul nous décide, & chacun suit son goût :
Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme,
On peut, sans être époux, être fort honnête homme.
Mon cher Oncle, d'ailleurs, pourquoi vous plaindre ainsi ?
Contre ce chaste hymen, j'ai beau m'être endurci ;
Je le vois quelquefois sans qu'il me scandalise.
Le Comte, par exemple, est un choix que je prise,
Fait pour votre Pupille : eh bien ! moi, je consens
Qu'ils s'embarquent tous deux sur la foi des sermens ;
Ce bonheur, contre qui mon ame est révoltée,
Est, je le vois, le seul qui soit à leur portée.
Verseuil est justement l'homme qu'il nous falloit ;
Verseuil, aux qualités joint la grace qui plaît. . . .
Mais, cet hymen conclu, j'en puis empêcher mille,
Et c'est au moins, Monsieur, un moyen d'être utile.

MONTBRISSON.

Puisque ton cœur s'oppose à mon plus cher espoir,
Et qu'enfin tu le veux, il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon Oncle, faites plus ; contentez mon envie ;
N'en assurez pas moins votre bien à Julie ;
Ce sera m'enrichir, que de lui tout donner.

MONTBRISSON.

Comment ?

TERVILLE.

Ce cœur si froid voudroit la couronner.

MONTBRISSON.

De l'héroïsme, allons... mais Versеuil doit dépendre...

TERVILLE.

Son Oncle à vos désirs ne pourra que se rendre.

MONTBRISSON.

Quel est-il ?

TERVILLE.

Saingérans.

MONTBRISSON.

Quoi ! ce fou suranné,
Vieux garçon bien oisif, qu'on croit bien fortuné,
Dameret sémillant dans un corps tout débile,
Qui promène à grands frais son asthme par la ville,
Et chez qui, malgré l'âge appesanti sur lui,
Rien n'est encor profond que le vice & l'ennui.

TERVILLE.

Lui-même.

MONTBRISSON.

Il nous arrive ; il vient de me l'écrire !
On a besoin de lui ; qu'il vienne.

TERVILLE.

On peut en rire,
Il vous amusera.

MONTBRISSON.

Non pas, assurément :
Mais je me munirai de son consentement.

TERVILLE.

Il ignore donc tout ?

MONTBRISSON.

Oui ; du moins je le penſe.
Sa Lettre dit qu'il veut renouer connoiſſance.

TERVILLE.

Où peut être Verſeuil ? ceci va le charmer,
Connoiſſant mieux Julie.... ah ! comme il doit l'aimer !

MONTBRISSON.

Je l'ai laiſſé tantôt ſeul avec la Marquiſe.

TERVILLE, (*gaîment & légérement.*)

Comment ſeul avec elle ! & Julie autoriſe....
Elle eſt donc de retour ?

MONTBRISSON.

Eh ! mais apparemment.

TERVILLE.

Et Verſeuil la connoît ?

MONTBRISSON.

Beaucoup.

TERVILLE.

Infiniment,
Cela m'en a tout l'air..... la Marquiſe l'eſtime ?

MONTBRISSON, (*s'impatientant.*)

Oui, oui.

TERVILLE.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime..
(*à part.*)
Il ne perd pas ſon tems.

SCENE IV.

TERVILLE, (*ſeul.*)

Bon ! à ce qui me ſemble,
La Marquiſe & Verſeuil ſont aſſez bien enſemble.
Le moyen de ſouffrir un tort auſſi marqué !
Je ne ſuis point jaloux, mais je ſuis très-piqué.
Ah ! Monſieur de Verſeuil, vous allez un peu vîte ;
De vos pouvoirs ici vous paſſez la limite.
Calmez-vous, s'il vous plaît, réprimez cette ardeur....
Et laiſſez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
Même alors qu'il s'immole, & qu'il la ſacrifie,
Je ne ſais quel attrait me ramène à Julie ;
Je dois m'en défier, renfermer mon ſecret,
Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
Refroidi par l'hymen, je me verrois moi-même....
(*du ton le plus ſenſible.*)
Comment peut-on riſquer d'épouſer ce qu'on aime ?
Si la Marquiſe veut, elle va me ſauver ;
Et d'un attachement un goût peut préſerver.
Mais, quoi ! ... ſi je déplais, ſi mon eſpoir l'offenſe...
Je m'en conſolerai par mon indépendance.

SCENE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

VERSEUIL.

AH! Terville, bon jour!

TERVILLE, (*froidement.*)

Ah! Monſieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien, parle.

TERVILLE.

Julie
Eſt jeune, intéreſſante:

VERSEUIL.

Eh! qu'eſt-ce qui le nie?
J'en conviens volontiers.

TERVILLE, (*d'un ton paſſionné.*)

Julie a de ces traits,
Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais:
On veut les retrouver dans ceux que l'on adore;
On croit n'y plus ſonger, & l'on y rêve encore:
C'eſt un..... je ne ſais quoi, plus doux que les appas,
Et le cœur qui le ſent, ne les définit pas.

VERSEUIL.

Comment donc ! ce portrait, plein de délicateſſe,
Eſt digne d'un amant, & reſſemble à l'ivreſſe !

TERVILLE.

L'amitié peint ſouvent auſſi bien que l'amour.

VERSEUIL.

Tu m'étonnes au moins !

TERVILLE.

Au but.

VERSEUIL.

Oui, ſans détour.

TERVILLE.

Julie a tout, beauté, grace.... une ame ſi pure !
Emparez-vous d'un bien qu'un ami vous aſſure ;
Ou, vous ne ſavez pas ce qu'ici vous perdez....
Ou, vous manquez, Monſieur, à tous les procédés....

VERSEUIL.

Eh ! bon Dieu ! quels grands mots !

TERVILLE.

Non, non, ce ſont des choſes.

VERSEUIL.

Ecoute : ce tréſor qu'ici tu me propoſes,
Ce bien que d'accepter tu me fais une loi,
Que ne t'en ſaiſis-tu ?

TERVILLE, (*furieux.*)

Que dites-vous ? Qui ? moi !
Il le faut avouer... La tyrannie eſt forte.

VERSEUIL, (*gaîment.*)

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte ?

TERVILLE, (*toujours avec vivacité.*)

Je n'aime point Julie.... & vous pouvez le voir :
Mais quand je l'aimerois, je voudrois la pourvoir;
Je voudrois....

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !
D'honneur ! vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur ! tu n'es pas ſage.
Croyois-je t'offenſer ? &.puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre Oncle vient.

VERSEUIL.

Je le ſais.

TERVILLE.

Quelle encore!

VERSEUIL.

D'abord c'eſt qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire eſt viſible, & j'en ſuis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les amans!.., des ombrages ſans fin !

Mais, pour croire à cela, quel motif eſt le vôtre ?
Là.... pourquoi vous haïr ?

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre ! Et qui ?

VERSEUIL, (*en obſervant Terville.*)

Ma foi ! je ne te dirai pas ;
Mais je m'éclaircirai ; je veux....

TERVILLE.

Bel embarras !
T'es-tu perſuadé dans le fond de ton ame,
Qu'on doit avec délire être aimé de ſa femme ?
Ce ſeroit un peu loin pouſſer l'illuſion.
L'hymen eſt, tu le ſais, un Dieu plein de raiſon,
Et l'amour même eſt ſage à l'aſpect d'un Notaire.
(*plus ſérieuſement.*)
Mais tu ne dis pas tout : allons, trève au myſtère !
Conviens-en ; la Marquiſe a paru dans ces lieux,
Et ſeule a tout brouillé : parle vrai, je le veux ;
J'ai droit de l'exiger.... tu l'aimes, je parie !

VERSEUIL.

Parbleu ! tu gagnerois, &....

TERVILLE.

Point de raillerie.
Il s'agit d'amitié, je penſe ; ſans cela,
Je ſerois très-choqué de ce procédé là.
Julie en ce ſéjour eſt ton unique affaire ;
Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire,

Voilà ta miſſion & mon arrangement :
Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment ;
Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchiſe,
Tu dois, preſque pour rien, y compter la Marquiſe.

VERSEUIL, (*riant.*)

Comment ? preſque pour rien !

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'eſt me contrarier, que lui rendre des ſoins :
Puiſqu'il faut dire tout, j'ai des projets ſur elle ;
De l'objet que je cherche, elle eſt le vrai modèle :
Elle a de la gaîté, des mœurs, le meilleur ton ;
Elle penſe, elle eſt veuve, & moi, je ſuis garçon :
Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confidence.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh ! mais, avances-tu ?

TERVILLE.

Mais.... j'augure aſſez bien,
J'ai déjà même écrit.

VERSEUIL, (*avec une ſorte d'inquiétude.*)

Et pour réponſe ?

TERVILLE.

Rien.

VERSEUIL.

Progrès encourageant !

TERVILLE.

Je ſaurai la réduire.
Par cent nouveaux ſecrets je prétends la ſéduire ;
J'en inventerai tant, qu'elle n'y tiendra pas ;
Je te dirai ma marche, & tu m'applaudiras.

VERSEUIL.

Peut-être.

TERVILLE.

Il faudra bien : oui, malgré ton peut-être,
Apprends qu'on eſt aimé lorſqu'on s'obſtine à l'être.
Mais ſois diſcret, afin que mon bonheur ſoit pur.

VERSEUIL.

Tu ne pouvois choiſir un confident plus sûr.

TERVILLE.

Il eſt eſſentiel, tu vois, de nous entendre ;
Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre ;
Tu dois me ſervir même, au lieu de me croiſer ;
Fais que l'on m'aime, & moi, je te fais épouſer.
Par des ſoins mutuels, tenons avec adreſſe,
Toi, ta femme, de moi ; moi de toi, ma maîtreſſe.
Vraiment, tu dois m'aider.

VERSEUIL.

Modère ce tranſport.

TERVILLE.

Tu t'en trouveras bien, mettons-y de l'accord.
Dis, me le promets-tu ?

VERSEUIL, (*riant.*)

Mais, non; en conſcience.

TERVILLE.

Tu ris ?

VERSEUIL, (*riant plus fort.*)

Ce que tu dis eſt plein d'extravagance.

TERVILLE.

Voilà de nos amis !

VERSEUIL, (*riant toujours plus fort.*

Tes diſcours ſont ſi fous !

TERVILLE.

Vous faites tout pour eux, ils ne font rien pour vous.
Mais la Marquiſe approche; & je vais, ſans myſtère,
Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

VERSEUIL.

Devant moi ?

TERVILLE.

Pourquoi non ?

VERSEUIL.

Cela ſeroit plaiſant.

Et.....

TERVILLE.

Monſieur aujourd'hui trouve tout amuſant.

VERSEUIL.

Oui.

SCENE VI.

Les mêmes; Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Les propos ſont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire :
Terville me contoit la plus plaiſante hiſtoire.

TERVILLE, (*un peu embarraſſé.*)

Madame, pardonnez, ſi mon empreſſement....
(*à Verſeuil qui rit.*) (*à Madame de Verſeuil.*)
Paix donc... j'allois monter dans votre appartement;
J'ai rencontré Verſeuil.

Mad. DE VERSEUIL.

Point de cérémonie.
O Ciel! des complimens auriez-vous la manie?

TERVILLE.

Non; mais, il eſt des ſoins.... il m'a ſeul arrêté;
Il eſt ſur un article à tel point entêté!...
(*pouſſant Verſeuil.*)
Va-t-en donc.

Mad. DE VERSEUIL.

Hem? comment? qu'eſt-ce que vous lui dites?

TERVILLE, (*le pouſſant plus fort.*)

Oh! c'eſt qu'aux environs il doit quelques viſites;
Je le preſſois d'aller.

VERSEUIL.

J'y vais; il le faut bien:
Je ne veux point troubler un ſi doux entretien.

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

TERVILLE.

Allez-vous me gronder? êtes-vous courroucée?

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi? pour une lettre, il eſt vrai peu ſenſée,
Mais qui m'a réjouie: en vérité, Monſieur,
Tout cela n'eſt point fait pour donner de l'humeur.
Votre démarche eſt folle, & pourtant naturelle.
J'en ai ri; voilà tout.

TERVILLE.

Voilà ce qu'on appelle
Un ſang-froid admirable!

Mad. DE VERSEUIL.

Il en faut quelquefois.
Vous avez vos écarts, & nous avons nos loix.
Vous avez cru, ſans doute, & je vous le pardonne,
(*avec beaucoup d'ironie.*)
Qu'à diſtraire un moment je pouvois être bonne;
Que je préférerois des liens plus aiſés,
A ces nœuds ſolemnels qui nous ſont impoſés.
Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire,

Fort

Fort bien ! il faut en tout garder ſon caractère.
Mais j'ai le cœur, l'eſprit, la tête mal rangés ;
Et je vous ennuierois avec mes préjugés.
Je tiens aux vieilles mœurs, aux décences antiques.
C'eſt ma façon de voir ; elle eſt des plus gothiques :
Je me déclare au moins, & ne me maſque pas.
Le mariage même eut pour moi des appas,
J'en aimai les devoirs, les égards volontaires,
Je ſuis un compoſé de petites misères
Qui ne vous iroient pas, dont vous ſeriez honteux,
Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

TERVILLE.

Eh quoi ! l'hymen en vous trouve un apologiſte !
Vous aimeriez ce joug & ce contrat ſi triſte,
Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins,
Aſſujettit deux cœurs, que l'attrait n'a pas moins joints ;
Gêne & laſſe bientôt la femme la plus ſotte,
Fait deux dupes toujours, & ſouvent un deſpote !
Ainſi, vous ſerez donc (diſons-le.... ſans détour,)
Epouſe ſans bonheur, ou veuve ſans amour ?

Mad. DE VERSEUIL, (*très-gaîment.*)

Juſtement, ſans amour ; moi, c'eſt ma fantaiſie,
Et je m'en trouve bien....

TERVILLE.

Fauſſe philoſophie !

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en diſiez, j'en ai de tems en tems...
Pour mes opinions, non pour mes ſentimens.

J'aime assez votre esprit, & même plus qu'un autre :
Mais ne me parlez point d'un cœur tel que le vôtre.
Je m'en défierois trop.

TERVILLE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoiqu'il soit très-solide, il a l'air trop distrait.
A force de raison vous n'êtes pas trop sage.
Guidé par le caprice, emporté par l'usage,
L'amant qui vous ressemble est toujours très-léger,
Ou, s'il devient profond, c'est dans l'art de changer ;
Il trompe par état, cède à la plus nouvelle,
Est séduisant, parjure, & gaîment infidèle.

TERVILLE.

Ah ! peignez-moi, de grace, avec d'autres couleurs :
Ce ne sont là mes vœux, mes penchans, ni mes mœurs.
Malheur à qui ne voit dans l'état le plus sage,
Que le droit de céder à son humeur volage !
L'amant qui me ressemble, heureux de s'enflammer,
Veut aimer librement afin de mieux aimer.
De s'engager ailleurs il est toujours le maître,
Mais son cœur est constant pour le plaisir de l'être.
Des gens dont vous parlez, si j'avois les défauts ;
Si j'étois indiscret, léger, cruel ou faux,
Prétendrois-je à vous plaire ? en aurois-je eu l'envie ?
Lorsque vous m'accusez, mon choix me justifie.
Quant à l'extérieur, convenez cependant,
Qu'on peut être à la fois & sensible & galant.
Vous ne m'approuvez pas ! eh quoi ! seroit-ce un crime

De venger les attraits d'un nœud qui les opprime ;
D'offrir au juſte orgueil d'un ſexe idolâtré,
Ce culte ſi flatteur des maris ignoré,
Entre mille Beautés de n'en exclure aucune,
Et, toutes les aimant, de n'en préférer qu'une,
De cacher.... juſqu'au choix qui peut enorgueillir,
Et d'enchaîner l'amour ſous les loix du plaiſir ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ce langage eſt joli ; le croyez-vous bien tendre?

TERVILLE.

A ce reproche-là je n'ai point dû m'attendre.

Mad. DE VERSEUIL, (*obſervant Terville.*)

Vous êtes, dites-vous, épris de mes appâs ;
Et moi, je vous préviens que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Qui, moi ? lorſqu'un aveu....

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en ſuis pas la dupe.
J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.
Si vous vous déguiſiez vos véritables feux !
Souvent on eſt frippon, de peur d'être amoureux :
Là, conſultez-vous bien.

TERVILLE, (*à part.*)

Que veut-elle me dire ?

haut.)

C'eſt un prétexte vain que je pourrois détruire.

Ah ! je vois ce que c'eſt : Verſeuil apparemment
Vous aura conſeillé ce cruel enjoûment :
Au reſte, il faudra bien que votre cœur l'oublie ;
Car vous ſavez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! c'eſt à faire à vous.

TERVILLE.

J'y compte, &, dans ce cas,
Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez, comme lui, je vais rire.

TERVILLE.

De lui ? je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

TERVILLE.

Ah ! de grace, un moment .... s'il faut être jaloux,
J'en ſuis capable, au moins très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui ? vous !
Vous le dites d'un ton perſuaſif.

TERVILLE.

Madame,
Ne m'en défiez pas, je connois bien mon ame :
Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant,
J'aurai, quand je voudrai, les défauts d'un amant.

Mad. DE VERSEUIL.

On entre ; c'eſt votre Oncle.

TERVILLE.

Ah! du moins, je vous prie,
Ne l'inſtruiſez de rien.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons! quelle folie!
Moi, j'ai preſque oublié ce que vous m'avez dit.

TERVILLE.

Quoi? . . . ma foi, je m'y perds, ſa gaîté m'étourdit.

(*Il rencontre ſon Oncle qui lui fait un accueil très-froid, & il ſort.*)

SCENE VIII.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

AIDEZ-MOI de vos ſoins; je viens de voir Julie,
Madame, & ſur Verſeuil, quand je l'ai preſſentie,
Elle a marqué ſoudain la plus vive douleur.
Quelque choſe l'agite & tourmente ſon cœur.
J'ai voulu la preſſer, connoître ſes alarmes;
Ses yeux, en ſe baiſſant, ſe ſont mouillés de larmes;
Elle évitoit les miens, & n'oſoit me parler.
Ce ſilence pénible eſt fait pour me troubler.
Madame, elle vous aime, & ſur-tout vous écoute;
Vous ſaurez arracher l'aveu que je redoute.
Je veux qu'elle s'explique, efforcez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours,
Le cœur le plus caché ne ſe tait pas toujours.
Dans chaque occaſion fiez-vous à mon zèle ;
Il eſt égal, Monſieur, & pour vous, & pour elle.

MONTBRISSON.

Combien je vous devrai! je ne peux voir ſouffrir
Cette ame intéreſſante & qui craint de s'ouvrir.
La raiſon eſt toujours impoſante à mon âge.
L'amitié ſous vos traits obtiendra davantage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, (*entrant après Julie.*)

CELLE que vous aimez à l'inſtant vous cherchoit :
Vous étiez, m'a-t-on dit, dans le petit boſquet ;
Pour moi, plus que jamais, j'abhorre la Marquiſe ;
Vous ſaurez de ſes tours ; ils m'ont preſque ſurpriſe.

JULIE.

Quels tours ?

NÉRINE.

Terville....

JULIE.

Hé bien ?

NÉRINE, (*avec ironie.*)

Cet homme indépendant,
Qui gardoit ſur lui-même un ſi noble aſcendant,
Le voilà ſubjugué par ſa coquetterie ;
Il aime.... eh ! que ſait-on ? peut-être il ſe marié...

JULIE.

A la Marquiſe ?

NÉRINE.

Eh ! mais, ils ne ſe quittent plus ;
Ce ſont des mots furtifs, & d'eux ſeuls entendus ;
Des clin-d'yeux éternels.... des....

JULIE, (*à part.*)

Je ſuis au ſupplice !

(*haut.*)

Des clin-d'yeux, dites-vous ? a-t-on quelqu'autre indice ?

NÉRINE.

Oh ! oui, l'on eſt en fonds.

JULIE.

Eh ! quels.

NÉRINE.

Je les ai tous.

Eſt-ce que de Verſeuil il n'eſt pas très-jaloux ?
A le bien quereller votre hymen l'autoriſe ;
Il ne veut pas ſouffrir qu'il parle à la Marquiſe.
Lafleur eſt amoureux, c'eſt-à-dire, indiſcret ;
Et cauſant de ſon maître, il m'a dit ſon ſecret :
Il eſt bon d'être au fait, & de cette conduite
Vous me ſavez bon gré de vous avoir inſtruite.

JULIE, (*ſe contraignant.*)

Sans doute.... eh ! vous croyez qu'il aime ?

NÉRINE.

Éperduement.

JULIE.

Au point de ſe lier ?

NÉRINE.

Mais, vraiſemblablement.

JULIE, (*avec colère.*)

Taiſez-vous.

NÉRINE.

Pourquoi donc ? je dis ce qui ſe paſſe.
Tout vous échappe.... moi, j'obſerve à votre place.
Je vois bien.

JULIE.

Oui, fort bien !

NÉRINE.

Le trait eſt excellent.
On me preſſe ; je parle, & je fâche en parlant.
(*appercevant la Marquiſe.*)
Ne la voilà-t-il pas ?

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, LES MÊMES.

JULIE, (*à Nérine.*)

LAISSEZ-NOUS.

NÉRINE.

Sans reproche,
On me chaſſe toujours, dès que Madame approche.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.

EH ! quoi ! toujours rêveuſe à la fleur de vos ans,
Au ſein de vos amis !

JULIE.

Je ris de tems en tems.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire là, Julie, eſt étranger à l'ame.
La vôtre ſouffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends & je dois reſpecter vos ſecrets :
Mais les déguiſemens pour vous ne ſont pas faits ;
Et vous vous trahiriez, en voulant vous contraindre.
Soulagez votre cœur, vous n'avez rien à craindre.
Vertueux, délicat, & du mien appuyé,
N'oſeroit-il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! ſi vous me louez, je n'oſerai rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce ſeul mot là dit tout, & ſuffit pour m'inſtruire.

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

Raſſurez-vous.

JULIE.

Ciel !

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt moi maintenant
Qui vais vous confier votre ſecret tourment.

JULIE.

De grace.....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous aimez ; voilà tout le myſtère.

JULIE, (*ſe jettant dans les bras de Madame de Verſeuil.*)

Ouvrez-moi votre ſein.

Mad. DE VERSEUIL.

Un aveu reſte à faire.
Je le ferai pour vous.

JULIE.

Ah ! ne pourſuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE, (*très-vivement.*)

N'allez point le nommer.

Mad. DE VERSEUIL

Vraiment ſi; c'eſt Terville.....
Avouez qu'à préſent vous voilà plus tranquille ?

JULIE.

Madame, puiſqu'enfin vous avez deviné,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné !
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même,
Je ne peux, ſans rougir, nommer celui que j'aime;
Je ne peux eſpérer d'être jamais à lui;
Tout ce qui m'enchantoit, me déſole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance,
Et trouvai par inſtinct du charme à ſa préſence.
Quelquefois il venoit ſe mêler à mes jeux;
Il ſembloit preſſentir juſqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire.
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractère,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur,
Et m'offre l'avenir ſans l'eſpoir du bonheur ?
Hélas ! j'ignorois tout, & l'amour & moi-même;
Cette douce ignorance étoit mon bien ſuprême.
La raiſon vint trop tôt me deſſiller les yeux;
Mon cœur ſut qu'il aimoit & ceſſa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville adoré, de momens en momens,
Mêloit de l'amertume aux plus doux ſentimens.
Combien de fois, ô Ciel ! dans les bals, dans les fêtes,
M'oſa-t-il raconter ſes nouvelles conquêtes !
En croyant me diſtraire, il venoit m'accabler;

Il rioit.... & mes pleurs étoient prêts à couler.
D'après ce libre aveu, vous connoiſſez ma flâme;
Cachez-en le ſecret dans le fond de votre ame,
Sur-tout à Montbriſſon; qu'il n'en ſoupçonne rien.
C'eſt trop de mon tourment ſans y joindre le ſien.

Mad. DE VERSEUIL.

Ordonnez... je vous plains: mais, croyez-moi, Julie,
Ne déſeſpérez pas des ſoins de votre amie.
Terville eſt inquiet, & flotte dans ſes vœux.
Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
S'il oſoit perſiſter, il ſeroit trop barbare!

JULIE.

Puiſqu'il ne m'aime pas, ſe peut-il qu'il répare?
C'eſt lui-même, c'eſt lui qui me cherche un époux!
Ce chagrin eſt pour moi le plus cruel de tous.
Il va me marier, il le veut! quel ſupplice!
Et d'un ſi noir complot Verſeuil eſt le complice!
Terville, ah! Dieu! prétend qu'il m'épouſe aujourd'hui;
Il croit que je vivrai pour un autre que lui.
Ma ſituation eſt-elle aſſez affreuſe?
Aimez-moi, guidez-moi, je ſuis bien malheureuſe.
Que je hais ce Verſeuil!

Mad. DE VERSEUIL.

N'en dites point de mal.

JULIE.

Quoi! de lui qui conſent à cet hymen fatal?

Mad. DE VERSEUIL.

Ecoutez: cet hymen ne peut jamais ſe faire.

JULIE.

Eſt-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et ſur quelle lumière ? . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Non : quand tout s'uniroit pour vous le propoſer,
Jamais, jamais Verſeuil ne peut vous épouſer.
Je ſuis dans le ſecret.

JULIE.

Depuis cette aſſurance,
Je ne le hais plus tant.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre haine l'offenſe.

JULIE.

Il ne peut m'épouſer ! . . . Mais, Madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt un myſtère entre Verſeuil & moi.

JULIE.

Monſieur de Montbriſſon ſera-t-il en colère ?
Je me ſacrifierois, plutôt que lui déplaire.
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : Monſieur de Montbriſſon
Cédera. . . . comme un autre, il entendra raiſon.

JULIE.

Par vous ſeule mon cœur veut ſe laiſſer conduire.
Mais, ſi Verſeuil s'obſtine....

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

On ſaura le réduire.

JULIE.

Et Terville? ah! jamais....

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt ce qu'il faudra voir.
Ayez plus de courage, & ſur-tout plus d'eſpoir.
Terville....

JULIE.

Mais, Madame, il me vient une idée,
Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.
Terville vous regarde & vous parle ſouvent:
Si.....

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'eſt pas mon amant.

JULIE.

Mais vous jurez toujours; faut-il toujours vous croire?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment? vous le devez; il y va de ma gloire.
A ſon retour vers vous, moi, j'irois m'oppoſer!
Verſeuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouſer;
Et rien, (c'eſt une énigme encor plus difficile,)
Ne peut, j'en fais ſerment, me faire aimer Terville.

JULIE (*à Madame de Verſeuil qui rêve.*)

Je ne vous conçois pas!... Mais à quoi ſongez-vous!

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y penſe.

JULIE.

Ah! Madame!

Mad. DE VERSEUIL.

Entre nous....

(*à elle-même.*)

Un amant raiſonneur eſt une étrange choſe :
L'effet eſt ridicule, & reſſemble à la cauſe.

(*à Julie.*)

Vous ſentez-vous dans l'ame un peu de fermeté?

JULIE.

Contre lui?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi! déjà de la timidité?

JULIE.

Madame, expliquez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre, Julie,
D'aimer.... même Verſeuil : il le faut.

JULIE.

De ma vie
Je n'y conſentirai. Songez donc quel tourment!...
Je ne connois point l'art de feindre un ſentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot, je l'exige,
Moi, je n'ai point pitié d'un cœur qui vous afflige.
Puis-je compter ſur vous?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.
D'ailleurs que ſervira ?....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ſaurez après.

JULIE.

Je crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à ſon guide.

JULIE.

Mais....

Mad. DE VERSEUIL.

Je ſers votre amour.

JULIE, (*en ſouriant.*)

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme ! Verſeuil approche, eſſayez-vous toujours.
Compoſez devant lui votre air & vos diſcours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre,
Et de moi-même encor je n'oſe vous répondre.

SCENE IV.

LES MÊMES; VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL, (*à Verſeuil.*)

Enfin, à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie eſt, à la fin, tout prête à ſigner.
Vous devez lui trouver un maintien moins ſévère,
Plus enjoué, plus libre. . . . on aſpire à vous plaire.

VERSEUIL, (*embarraſſé.*)

Mettez-moi donc au fait... je ne ſai pas.... hé bien....

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! Monſieur, vous voilà déconcerté pour rien ?
Vous n'êtes point aimé, ſoyez, ſoyez tranquille.
(*à demi-voix, & ſans être entendu de Julie.*)
Il ne s'agit ici que de tromper Terville,
Et j'ai beſoin de vous.... il faut ſonder ſes vœux.
(*à Julie.*)
Allons, de la gaîté ?

JULIE.

Je fais ce que je peux.

VERSEUIL.

Hé bien, dites, voyons....

Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie;
Soyez donc plein d'ardeur en parlant à Julie.
(*à part à Verſeuil.*
Voilà l'eſſentiel.... oui, des tranſports, des

VERSEUIL.

Ah! j'entends.... vous voulez....

Mad. DE VERSEUIL, (*haut.*)

Prenez-y garde au moins?

JULIE.

Mais que dites-vous donc?

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt encore un myſtère.
Je trompe... il doit m'aider, & vous, nous laiſſer faire.
On vient, l'air empreſſé... c'eſt Terville.

JULIE, (*dont Verſeuil baiſe la main avec tranſport.*)

En effet.
Lui-même!

SCENE V.

LES MÊMES; TERVILLE.

TERVILLE, (*s'arrêtant au fond du théâtre.*)

Tout s'arrange, à ce qu'il me paroît.
Julie eſt, ce me ſemble, un peu moins inhumaine.
(*haut & avec une joie contrainte.*)
Je rends grace vraiment au haſard qui m'amène;
L'inſtant eſt bien choiſi: quand on doit être époux,
Tout veut que l'on ſe livre à des tranſports ſi doux.
(*à Verſeuil.*)
Vous l'avez donc enfin décidée?

VERSEUIL.

Oui, Terville;
C'eſt ce que tu voulois ? dis....

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile.
Tant de plaiſir revient à l'Auteur d'un bienfait!
Comme l'on doit ſourire à l'heureux qu'on a fait!

JULIE.

Monſieur doit reſſentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie eſt concentrée, & n'en eſt pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner.
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour ſigner.

TERVILLE, (*avec trouble.*)

Pour ſigner!... je ſuis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'eſt moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſignerez, Monſieur, comme ami de Julie.

TERVILLE, (*à part.*)

Comme ami!

Mad. DE VERSEUIL, (*à Terville.*)

Convenez, vous, homme à ſentiment,
Que leur hymen vous offre un ſpectacle charmant....
Vous qui ſavez aimer, vous du moins qui le dites,
Vous devez....

TERVILLE, (*toujours avec contrainte.*)

Admirer des flâmes ſi ſubites?

(*regardant Julie qu'il ſurprend dans la rêverie.*)

Je les admire auſſi.... Julie a l'air très-gai.

JULIE, (*ſe remettant.*)

Oh! je ne montre pas tout le plaiſir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL, (*à Verſeuil.*)

Monſieur, trève aux diſcours frivoles;
Le tems fuit, il échappe & ſe perd en paroles.
Venez chez Montbriſſon, & preſſons un moment,
Qu'auſſi bien que Terville, on deſire ardemment.

(*Verſeuil donne la main à Julie.*)

TERVILLE, (*l'arrêtant.*)

Mademoiſelle, un mot.

VERSEUIL, (*l'emmenant.*)

Suis-nous pour l'en inſtruire.

TERVILLE, (*la retenant.*)

Non, je voudrois ici....

M. & Mad. de Verſeuil, en s'éloignant, encouragent Julie par des ſignes.

JULIE, *revenant.*

Qu'avez-vous à me dire?

SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE, (*avec l'expreſſion du ſimple intérêt.*)

COMBIEN je ſuis heureux! j'ai fait votre bonheur.
Mais pourquoi cachiez-vous le fond de votre cœur?
Vous ne traitiez Verſeuil qu'avec indifférence,
Et.... cela m'affligeoit.

JULIE.

La raiſon, la décence,
M'empêchoient de parler: diſcrète, à mes dépens,
Je ſavois renfermer mes ſecrets ſentimens.
Je me ſuis quelquefois impoſé ce ſupplice;
Ce n'eſt point là, Monſieur, mon premier ſacrifice;
Mais enfin, à riſquer l'aveu que j'avois fui,
L'aveu de Montbriſſon m'autoriſe aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame eſt donc enfin ſatisfaite?

JULIE.

Oh! ravie!...
C'eſt vous qui répandez ce charme ſur ma vie:
Mais.... quoiqu'enfin je doive à vos ſoins obligeans,
Quelle rage avez-vous de marier les gens?
Vous croyez-vous le ſeul que l'hymen intimide?

TERVILLE.

Il n'a rien d'effrayant, quand l'amour y préſide.
Le Comte eſt jeune.

JULIE.

Après ?

TERVILLE.

Il eſt riche.

JULIE.

Ah ! fort bien.

Et ſi pour moi, Monſieur, tout cela n'étoit rien ;
Si, redoutant un cœur trop ſenſible & trop tendre,
Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,
Ne conviendrez-vous pas que vos ſoins indiſcrets
Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

TERVILLE.

J'aurois pu !...

JULIE.

(*à part.*) (*haut & très-vivement.*)

Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.
Mon bonheur eſt viſible, & c'eſt trop le contraindre.
Je ſuis reconnoiſſante.... eh ! ne le dois-je pas ?
J'aime mes bienfaiteurs, & je hais les ingrats.

TERVILLE.

Souvent on l'eſt bien moins que l'on ne paroît l'être.
Souvent.... mais votre choix ſe fait enfin connoître,
Et le Comte.... j'approuve un pareil ſentiment.
Cet hymen vous convient... Oui, Verſeuil eſt charmant.

JULIE.

Je n'ai garde, Monſieur, d'oſer vous en dédire.

TERVILLE.

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y ſouſcrire.

TERVILLE.

Vous l'aimez, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Puiſqu'il m'eſt deſtiné ...

TERVILLE.

Votre cœur, je le vois, eſt très-déterminé.

JULIE.

(*à part.*) (*haut.*)

Qu'il m'en coûte ! oui, Monſieur.

TERVILLE.

Je vous en félicite.

Verſeuil.....

JULIE, (*à part.*)

Ciel ! cachons-lui le trouble qui m'agite.

(*haut.*)

Je le dois à vos ſoins, vous me l'avez donné ;

Mon deſtin pourroit-il n'être pas fortuné ?

(*à part, & ſe détournant.*)

Le cruel ! il le croit....

TERVILLE.

Eh bien, Mademoiſelle,

Je vais preſſer moi-même une fête ſi belle.

(*Il va pour ſortir & revient.*)

JULIE.

(*à part.*) (*à Terville.*)

Je tremble... où ſuis-je ? eh bien, qui peut vous retenir ?

TERVILLE.

TERVILLE.

J'allois hâter l'inſtant où l'on doit vous unir,
Et de votre Tuteur diſſiper les alarmes.
Cet hymen....

JULIE, (*avec une joie affectée.*)

Vous voyez qu'il a pour moi des charmes.
(*avec chaleur & fermeté.*)
Heureuſe, mille fois, celle qui peut, Monſieur,
S'abandonner ſans crainte à l'attrait de ſon cœur,
S'enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,
S'applaudir & s'aimer dans un autre ſoi-même,
Lui devoir ſon état, ſes ſentimens, ſes mœurs;
Partager ſes plaiſirs, conſoler ſes malheurs;
Dans ſes yeux attendris lire ſa deſtinée;
Exiſter dans lui ſeul, à lui ſeul enchaînée;
Chérir ces doux liens qu'on ſe plaît à ſerrer,
Et ne regretter qu'eux, au moment d'expire
Terville... infortuné! qui croyez être un ſage,
D'un nœud, formé par vous, telle eſt pour moi l'image.
Vous, inſultez aux ſoins de deux cœurs bien unis;
Par ces ſoins mutuels, croyez qu'ils ſont punis;
Embraſſez une erreur que je ne puis comprendre;
Dans un monde brillant cherchez à la répandre:
Peu jaloux du repos, amoureux des ſuccès,
Effleurez le bonheur, ſans l'obtenir jamais.
Que vous importe une ame où la vôtre jouiſſe,
Qui ſoupire avec vous, avec vous s'attendriſſe?...
Soyez libre, cédez à de vagues déſirs;

Mais... puiſſe aucun remords ne troubler vos plaiſirs !
Moi, je vous devrai tout, je vous en remercie...
Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie !

SCENE VII.

TERVILLE, (*ſeul, avec la plus grande ſenſibilité.*)

Elle s'explique enfin.... elle a donné ſon cœur !
C'eſt un autre que moi qui fera ſon bonheur !
Son bonheur ! je ſens trop combien il m'intéreſſe....
Mais, elle aime Verſeuil ; Verſeuil a ſa tendreſſe.
Quant à lui.... je puis bien répondre de ſes feux.
Le moyen de la voir, ſans en être amoureux !
Sa ſimplicité même eſt ſon art de ſéduire....
L'amour ſur elle encor n'avoit eu nul empire....
Et même je doutois que ſon cœur ſût aimer.
Je croyois.... pour Verſeuil, elle a pu s'enflammer !
Sitôt ! oui, c'en eſt fait : rien ne m'eſt plus contraire.
Pour me tranquilliſer, il falloit qu'il ſût plaire....
Il plaît !... j'en ſuis ravi... félicitons-nous bien
De voir qu'en s'enchaînant elle aime ſon lien.
Que dis-je ? Soyons vrai. Suis-je heureux ?... ah ! Julie !...
Mais chaſſons cette idée, où ma raiſon s'oublie.

SCENE VIII.

TERVILLE, NÉRINE.

NÉRINE.

Où tous les gens ſont-ils ? Picard ! Germon ! Lafleur !

TERVILLE.

D'où vient donc cet effroi ?

NÉRINE.

Vous le ſaurez, Monſieur.
On trembleroit à moins ; l'alarme eſt aſſez vive.
Un vieil écervelé dans ce moment arrive ;
Saingérans eſt ſon nom : à peine deſcendu,
Vers l'endroit où j'étois il a vîte accouru.
Je me tranquilliſois ; oiſive & ſolitaire,
Je goûtois le plaiſir de n'avoir rien à faire.
Le voilà qui m'obſerve.

TERVILLE.

Oh ! vraiment, je le croi.

NÉRINE.

Sa lorgnette à la main, il rode autour de moi :
Je veux fuir.... il me ſuit ; ſon air me déconcerte ;
La peſte ! quel vieillard, & comme il eſt alerte !
Dieu ! c'eſt lui ! je me ſauve....

(Saingérans en entrant voit fuir Nérine ; il la ſuit des yeux, & la lorgne juſques dans la couliſſe.)

SCENE IX.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS.

On n'eſt point au Sallon :
On a cherché par-tout Julie & Montbriſſon.
Ah ! Terville, bon jour. Cette terre eſt fort belle ;
Mais c'eſt un vrai déſert. Que la poſte eſt cruelle ! . . .
Je ſuis tout eſſoufflé.

Il tombe ſur un ſiége.

TERVILLE, (*riant.*)

Je ne vous vis jamais
L'air plus délibéré, ſur-tout un teint plus frais.

SAINGÉRANS.

Vous trouvez ! . . . il eſt vrai ; mon aſthme a lâché priſe.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'eſt plus dans ſa criſe.

SAINGÉRANS.

Non. Je n'étouffe plus que ſix heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encor formidable en amour !

SAINGÉRANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrois la jeuneſſe ;
Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vîteſſe :
Je le mâte pourtant avec un train réglé,

Du maraſquin, du punch, & du vin d'Auvilé.
Je fais le libertin, & cela vous étonne :
Mais, c'eſt, je vous aſſure, un air que je me donne ;
Car je me range enfin.

TERVILLE.

Oui !

SAINGÉRANS.

Très-décidément.
Je vais prendre un parti.

TERVILLE.

Raiſonnable ?

SAINGÉRANS.

Et décent,
Il faut trancher le mot.... je permets qu'on en rie,
Tout m'y force ; je ſens de la mélancolie,
Des vapeurs ſombres.

TERVILLE.

Vous ! ce diſcours vous ſied bien !

SAINGÉRANS.

D'honneur, je ſuis confus de ne tenir à rien.

TERVILLE.

De ne tenir à rien ! ſi tout échappe, on s'aime ;
On rit du genre humain, & l'on tient à ſoi-même.

SAINGÉRANS.

Oh ! l'amour-propre s'uſe.

TERVILLE.

Y ſongez-vous ?

SAINGÉRANS.

Ma foi !
Je ſuis aſſez ſouvent au plus mal avec moi.

TERVILLE.

Eh! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices ?
Je vous vois très-fêté.

SAINGÉRANS, (*ſe frottant les mains.*)

Par fois, dans les couliſſes,
A titre d'Amateur.

TERVILLE.

Ailleurs encor.

SAINGÉRANS.

Mais, oui;
Je vais dormir le ſoir chez quelque ancien ami.
A la ſociété je ſuis toujours fidèle ;
Et, comme vous voyez, j'ai des égards pour elle.

TERVILLE.

Ne vous plaignez donc pas; ſoyez gai; tenez bon.
La vieilleſſe d'un Sage eſt ſa belle ſaiſon.

SAINGÉRANS.

Propos. Je n'y crois pas; & vous, pas davantage.
On ſent mieux la fatigue à la fin du voyage.
Envain je me diſſipe & j'ai recours à l'art :
La nature ſe venge, & je m'en plains trop tard.
Je ne fais plus ma cour.

TERVILLE.

Ces regrets-là ſont minces.

SAINGÉRANS.

On ne me voit plus guère aux ſoupers de nos Princes ;

Mon Docteur m'interdit la chaſſe avec le Roi ;
Je n'ai point de crédit, n'ayant aucun emploi.
J'ai beau parler, conter, diſputer à merveille,
Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille,
Nul retour, pas un ſoin. C'eſt dégoût ſur dégoût.
L'expérience afflige & le tems corrompt tout.
Vous le ſaurez trop tôt. Quant au train de la vie
Que l'on fait.... vient un âge où tout cela s'oublie ;
Et j'en enrage, au moins... car, Dieu-merci, toux deux,
Nous ſommes, n'eſt-ce pas, tant ſoit peu vicieux ?
Mais le comble des maux, c'eſt dans mon domeſtique.
Chez moi, pas un Valet qui ne ſoit deſpotique.
On me vole, on me pille, on me battroit, je croi,
Sans un vieil Intendant qui ſe fâche pour moi.
Ces inconvéniens ont deſſillé ma vue ;
Ma liberté me pèſe, & mon bonheur me tue.
On ne nous entend pas.

TERVILLE.

Quelle précaution !

SAINGÉRANS.

Tenez, le mariage à quelque choſe eſt bon.
C'eſt un meuble amuſant qu'une femme jolie ;
On l'obſtine, elle gronde, & cela déſennuie.

TERVILLE, (*qui a paru ſurpris pendant le couplet de Saingérans.*)

Plaiſantez-vous ?

SAINGÉRANS.

Moi ! non.

TERVILLE, (*avec chaleur & aſſez de légéreté.*

Vous marier ? ô ciel !
Et qui peut vous donner un conſeil ſi cruel ?
Qui ! vous du célibat le ſoutien & l'Apôtre,
Vous allez ſous le joug vous ranger comme un autre ;
Sur le plus noble état déchaîner le brocard ?
On bâille chez ſa femme, auſſi bien qu'autre part.
Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette
Qui rira d'un vieillard dormant à ſa toilette ;
Aura des ſoupers fins d'où vous ſerez exclus ;
Des amis, qui bien-tôt ne vous ſalueront plus,
Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
Du vivant de Monſieur, de conſoler Madame ?
Quant au pillage, eh ! mais, où vous embarquez-vous ?
Votre nouveau projet, vous dis-je, eſt des plus fous.
Le train d'une maiſon, les fêtes, l'étiquette,
Le jeu, que ſais-je enfin ?... Oh ! l'épargne eſt complette.
Le luxe eſt à tel point, qu'une femme à préſent
Pourroit vous ruiner... en économiſant !

SAINGÉRANS.

Soit ; j'en ferai l'eſſai : mais, allons, je vous prie,
Pour me diſtraire un peu, joindre la compagnie ;
On ſera ſûrement enchanté de me voir.

TERVILLE.

Peut-être.

SAINGÉRANS.

Pourquoi donc ?

TERVILLE.

Vous voyez tout en noir.

SAINGÉRANS.

J'ai, dans ce moment-ci, le projet d'être aimable.

TERVILLE, (*à part.*)

Oh! nous ſommes perdus.

SAINGÉRANS.

Un objet adorable!....

TERVILLE.

Quel eſt donc cet objet auquel vous prétendez?

SAINGÉRANS.

Vous ſaurez le détail que vous me demandez:
C'eſt trop me retenir, je crains votre éloquence.

TERVILLE.

Verſeuil eſt dans ces lieux.

SAINGÉRANS.

Je le ſavois d'avance.

TERVILLE.

Pour une grande affaire.

SAINGÉRANS.

Oui, oui, je ſuis au fait.
Il eſt diſſimulé, mais je ſai ſon ſecret.
(*héſitant ſur le nom.*)
Vous l'allez marier, tant mieux... c'eſt à Julie..
De certaine Marquiſe elle eſt, dit-on, l'amie;
Bon incident pour moi! c'eſt que... Mais ſans façon,
Je vous quitte, & je vais ſaluer Montbriſſon.

TERVILLE, (*le retenant.*)

Un mot. Cette Marquiſe eſt, dit-on, très-volage.

SAINGÉRANS.

Oui ?... je la fixerai.

TERVILLE.

J'en doute.

SAINGÉRANS.

Je le gage.

Auriez-vous, par hasard, quelques mauvais desseins,
De ces désirs fournois, de ces vœux clandestins ?
Voudriez-vous, mettant mon amour à l'épreuve,
En mariant la fille, en conter à la veuve ?

TERVILLE.

Comment !

SAINGÉRANS.

C'est un minois... hem ! piquant, n'est-ce pas ?
Moi, j'ai toujours été pour les goûts délicats.

TERVILLE.

Reste à la décider.

SAINGÉRANS.

Ce sera mon affaire.
Finissons : je m'arrête au moment qu'il faut plaire :
J'y cours.

TERVILLE.

Bon : mais songez, malgré tout ce beau feu,
Que Verseuil, pour conclure, attendoit votre aveu.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON, (*très-gaîment.*)

EH bien, nous l'emportons; &, grace à votre zèle,
Verſeuil eſt, je le vois, aſſez bien avec elle:
Vîte, il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL, (*à part.*)

Allons, autre embarras!
A moins de me trahir, je n'en ſortirai pas.

MONTBRISSON.

J'entrevois à préſent d'où venoit ſon ſilence;
C'étoit timidité, plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL, (*avec inquiétude.*)

Je ne ſais... mais Verſeuil.... il auroit à ſon tour
A vous prier.

MONTBRISSON, (*très-vivement.*)

Je vais couronner ſon amour.
Notre vieux fou conſent, & vraiment il me ſemble,
Que tout ce qu'il nous faut, ſon neveu le raſſemble;
Les mœurs, l'âge, l'état.

Mad. DE VERSEUIL, (*très-embarraſſée.*)

Les mœurs, l'âge... oui, fort bien.
Mais Julie.....

MONTBRISSON.

On ramène un cœur comme le ſien ;
Doux, honnête, empreſſé, Verſeuil ſaura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL, (*l'interrompant.*)

Elle voudroit peut-être un aveu de ſon père,
C'eſt ce qui la retient.

MONTBRISSON.

Calmez cette frayeur.
Tenez, je crois enfin lire au fond de ſon cœur,
Je m'en flatte du moins ; elle penſe ſans doute
Qu'elle va me quitter, voilà ce qui lui coûte ;
Mais, avec un ſeul mot, je puis la raſſurer ;
Je vais l'unir au Comte, & non m'en ſéparer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'unir au Comte ?

MONTBRISSON.

Eh ! oui.... cette même journée,
Je veux de cet enfant fixer la deſtinée.
Verſeuil balance-t-il ? Cela ſeroit plaiſant.
Voyons, qu'eſt-ce qui peut arrêter à préſent ?

Mad. DE VERSEUIL.

Preſque rien. Et pourtant, s'il faut être ſincère,
Je crois... que ce rien-là fera manquer l'affaire.

MONTBRISSON.

Allons donc, vous riez : je vous charge de tout.

Mad. DE VERSEUIL.

Un tel ſoin, franchement, n'eſt pas fort de mon goût.

MONTBRISSON.

Plus que jamais, pourtant, la démarche eſt aiſée.

Mad. DE VERSEUIL.

A marier Verſeuil je ſuis peu diſpoſée.

MONTBRISSON.

Cet hymen va tout ſeul, & m'ôte de ſouci.
Je l'approuve, il me plaît, il doit vous plaire auſſi.
On m'attend.... j'oubliois que Saingérans me preſſe;
Malgré moi je diffère & tiens mal ma promeſſe.
Julie en ce moment emporte tous mes vœux.
Ce n'eſt que ſon bonheur qui peut me rendre heureux.
Périſſe l'ame froide, inſenſible & ſtérile,
Que n'enflâma jamais le plaiſir d'être utile!

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, (*ſeule.*)

MA ſituation eſt étrange vraiment!
Parler eſt un péril; me taire eſt un tourment.
Je compromets Verſeuil en rompant le ſilence,
Et c'eſt, en le gardant, Montbriſſon que j'offenſe;
Ce maudit Saingérans! il a de la raiſon
Pour la première fois!... elle eſt hors de ſaiſon.
Et, juſques à ce jour, ardent Célibataire,
Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous eſt contraire!
Terville maintenant eſt mon unique eſpoir.

Des feux qu'il diſſimule, eſſayons le pouvoir.
Irritons ſon amour, piquons ſa jalouſie :
Il aime. . . . qu'il épouſe & qu'il cède à Julie.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous paroiſſez troublé !

TERVILLE.

Je le ſuis en effet.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! pourquoi ?

TERVILLE.

Savez-vous ce que Verſeuil a fait ?

Mad. DE VERSEUIL.

Voyons : vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légère !
Et vous viendrez encor vanter ſon caractère !
Montbriſſon, moi, vous même, il nous compromet tous.
On ſait que de Julie il doit être l'époux :
Montbriſſon le veut bien, ſon Oncle le déſire,
Ici, dans cet eſpoir, mon amitié l'attire ;
Par votre empreſſement vous ſecondez nos vœux,
Et Monſieur, m'a-t-on dit, rompt ſoudain tous ces nœuds !

S'il craignoit une chaîne, il falloit donc le dire....
J'ai cru voir des rapports... le motif qui m'inſpire...
Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,
Je ne vous l'aurois pas deſtiné pour époux;
Il n'exiſte, entre vous, rien qui ſoit compatible.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment?

TERVILLE.

J'ai là-deſſus le coup-d'œil infaillible;
Mais Julie & Verſeuil....

Mad. DE VERSEUIL, (*très-vivement.*)

Qu'eſt-ce que vous contez?
On débite une fable, & vous la répétez!
Fiez-vous à mes yeux, fiez-vous à mon zèle,
Et croyez qu'à Julie on n'eſt pas infidèle.
Verſeuil n'eſt point changé, l'hymen ira ſon train.

TERVILLE, (*après un inſtant de ſilence.*)

A la bonne heure donc!

Mad. DE VERSEUIL.

Soyez-en très-certain.

TERVILLE.

La plainte étoit fondée.

Mad. DE VERSEUIL.

Et le motif frivole.
Mais, vous vous déſoliez, & moi, je vous conſole.

TERVILLE.

Il va donc l'épouſer? au gré de mon déſir....

Mad. DE VERSEUIL.

Votre amitié, ce ſoir, en aura le plaiſir.

TERVILLE, (*ſe contraignant.*)

Fort bien! cette aſſurance appaiſe ma colère....
La fête.... eſt pour ce ſoir.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour vous on l'accélère.
Il faut bien vous calmer; mais, le meilleur de tout,
C'eſt que Julie, enfin, pour Verſeuil a du goût,
Un goût très-décidé; cette ame ſi paiſible,
Ou, qui me ſembloit telle, eſt, je crois, fort ſenſible.

TERVILLE.

C'eſt ce qui m'a paru.

Mad. DE VERSEUIL, (*obſervant Terville.*)

Vous n'en doutez plus?

TERVILLE, (*l'obſervant à ſon tour.*)

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Le Comte, par bonheur, l'a miſe à la raiſon.

TERVILLE, (*avec inquiétude.*)

Que vous en dit Julie?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle ſans ceſſe.

TERVILLE.

Avec gaîté?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment! dites avec tendreſſe.

TERVILLE, (*tâchant de cacher ſon trouble.*)

Mon Dieu ! très-volontiers : ajoutons ſeulement
Qu'un amour auſſi vif eſt venu bruſquement.

Mad. DE VERSEUIL.

Tenez, ſur l'heure encor, je louois la tournure
De ſon eſprit, ſon ton, ſa douceur, ſa figure,
Et même, j'en conviens, j'exagérois un peu.
Eh bien, à mes diſcours elle a joint ſon aveu.

TERVILLE.

A merveille !

Mad. DE VERSEUIL.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

TERVILLE.

Le Comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Bon ! que dites-vous là ? C'eſt vous qui le premier
Formâtes le doux nœud dont il va ſe lier.
C'eſt à vous qu'il le doit. Qu'avez-vous donc Terville ?
Pour vous tranquilliſer, quoi ! tout eſt inutile !
Vous avez des ſoupçons, dont je détruis l'effet ;
Vous me ſemblez plus calme, & le trouble renaît !
Du trouble ! à quel propos ? partageant votre envie,
Dans la tête, je n'ai que l'hymen de Julie ;
Car nous ſentons pour elle une égale amitié,
Et votre cœur encor n'eſt content qu'à moitié !
Pour Julie, on diroit que vous gardez dans l'ame
Des reſtes mal éteints d'une amoureuſe flâme. . . .

Mais, écoutez-moi donc avec moins d'embarras,
Puiſqu'enfin il eſt clair que vous ne l'aimez pas.

TERVILLE.

Quand un autre à ſa main a le droit de prétendre,
Oui, j'irois, n'eſt-ce pas, m'aviſer d'être tendre ?
Tout ce qu'un zèle vrai peut inſpirer de ſoins,
Vous, mon Oncle & Verſeuil, vous en êtes témoins;
Je m'y ſoumets pour elle, & je le dois peut-être.
Sans doute il faut l'aimer, quand on ſait la connoître.
Vouloir ce qui lui plaît eſt habitude en moi;
Je ne pourrois prévoir ſon malheur ſans effroi.
Si j'oſois m'enchaîner, j'aurois brigué ſes chaînes,
Partagé ſes plaiſirs, & reſſenti ſes peines.
Quant à l'amour... oui, oui, j'ai ſu m'en préſerver,
Et je ſuis maintenant bien ſûr de le braver.
On ne peut ſe méprendre au motif qui m'anime,
Et vous ne doutez pas qu'il ne ſoit légitime.
Je m'en flatte du moins : j'ai banni pour jamais,
Ces feux, nés dans le trouble & ſuivis des regrets.
C'eſt.... c'eſt comme une ſœur que je chéris Julie;
Je ſerai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! mais, pour ſes appas n'étant point enflammé,
Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

TERVILLE.

Je ſens....

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous l'étiez, vous ſeriez trop coupable;
Et votre entêtement ſeroit inexcuſable.

Concevez à quel point il deviendroit cruel !
Figurez-vous alors le déſeſpoir mortel,
Les tourmens inouis d'une amante égarée,
De tout ce qu'elle adore à jamais ſéparée.
Combien je vous plaindrois !

TERVILLE.

Oui, Marquiſe, en effet,
Ce ſeroit pour mon ame un éternel regret.
Ce reproche toujours viendroit troubler ma vie,
Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
Je vous dirai bien plus : lorſqu'un moment d'erreur
M'a flatté quelquefois d'avoir touché ſon cœur,
J'héſitois, je tremblois, je me craignois moi-même,
J'avois un air... cet air que l'on a quand on aime ;
Mon doute a diſparu, me voilà raſſuré ;
Son penchant pour Verſeuil m'eſt aſſez démontré....
Ce Verſeuil eſt heureux ! avouez-le, Madame.

Mad. DE VERSEUIL.

Mais....

TERVILLE, (*avec un dépit contraint.*)

Tout lui réuſſit !.. il règne ſur ſon ame,
On l'aime !.. il le mérite !... il conviendra du moins,
Comme vous le diſiez, qu'il la doit à mes ſoins....
Vous m'avez ſecondé, j'aurois tort de me plaindre.
Sûr d'être indifférent, je n'ai plus rien à craindre ;
Allons... je jouirai, moi, qui fais leurs deſtins,
En voyant que Julie aura des jours ſereins.
Ce vœu de l'amitié n'eſt point un vœu ſtérile ...

Vous voyez maintenant que mon cœur eſt tranquille ;
J'ai ſu l'accoutumer à diſpoſer de ſoi,
Et le bonheur d'autrui n'eſt point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce tranſport ! il peint une ame honnête.
(à part.)
Le cœur eſt bon : mais reſte à réformer la tête.

TERVILLE.

Penſez-vous que Verſeuil ? . . .

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Oh ! briſons là-deſſus. . . . .
(après un ſilence.)
De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

TERVILLE, (*lui baiſant la main.*)

L'aveu fut indiſcret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

TERVILLE.

Moi ! je n'aurois pas eu le déſir de vous plaire ?

Mad. DE VERSEUIL, (*gaîment.*)

Raſſurez-vous, j'y crois ; on vient.

SCENE IV.

JULIE; LES MÊMES.

JULIE, (*à Madame de Verſeuil.*)

AH! vous voici?

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

Demeurez.

JULIE, (*à Mad. de Verſeuil.*)

J'eſpérois vous trouver ſeule ici.

Mad. DE VERSEUIL.

N'êtes-vous pas charmé? Quel enjouement!...

JULIE.

Madame,
C'eſt plus que de la joie: oui, liſez dans mon ame.
Mon père!.. quel bonheur m'attendoit aujourd'hui
Je viens de recevoir une lettre de lui.
J'en ai baiſé cent fois les ſacrés caractères;
De mon attachement les marques lui ſont chères;
Mon ſouvenir, dit-il, adoucit tous ſes maux:
Puiſſé-je de mes jours racheter ſes travaux!
Pourquoi faut-il, hélas! contraignant ma tendreſſe,
Conſumer loin de lui mon oiſive jeuneſſe;
Sur des bords étrangers le laiſſer ſans ſoutien,
Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien?
Mon cœur le cherche au moins; dans ſon impatience,
Des climats qu'il habite il franchit la diſtance:
Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets,...

Eh! qu'eſt-ce que des pleurs pour payer ſes bienfaits ?

TERVILLE, (*à part.*)

Quelle ame !

Mad. DE VERSEUIL.

Embraſſez-moi. Vous m'avez attendrie.
(*En regardant Terville.*)
Pour le coup à Verſeuil il faut porter envie!

TERVILLE.

Mademoiſelle, ainſi la nature & l'amour
Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau jour?
(*Ici Julie & Madame de Verſeuil ont un jeu muet entre elles.*)
Votre hymen, je le vois, va bientôt ſe conclure,
Il ſembloit incertain, mais Saingérans l'aſſure.

JULIE.

De ce vieux Monſieur-là nous avions bien beſoin!

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrois, comme vous, le voir déjà très-loin.
Tous ſes propos galans n'ont point l'art de me plaire.

JULIE.

Sa gaîté m'étourdit.

Mad. DE VERSEUIL.

Son ton me déſeſpere.
Quand il fait ſes récits, il nous faut déſerter.

JULIE.

Quand il parle d'amour, il le fait déteſter.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui! quelle en eſt donc la cauſe ?

JULIE *à Mad. de Verſeuil.*

De ſon ſéjour ici craignez-vous quelque choſe ?

Mad. DE VERSEUIL.

Si je crains !

JULIE.

Contre vous que peut-il propoſer ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ne ſavez donc pas qu'il vient pour m'épouſer ?

SCENE V.

Les mêmes ; SAINGÉRANS, VERSEUIL *(parlant avec action dans le fond du théâtre.)*

(Ils ont tous l'air conſterné, excepté Saingérans.)

SAINGÉRANS, *(avec impatience.)*

PLUS de délai, te dis-je ; un tel hymen m'enchante.

(à Julie en riant.)

Eſt-ce parler cela ? Vous voilà bien contente.

JULIE, *(s'éloignant, & allant s'aſſeoir à un métier de tapiſſerie.)*

Monſieur ! ....

SAINGÉRANS.

Quelle pudeur !

Mad. DE VERSEUIL.

Allons donc ; finiſſez :

Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarraſſez ?

SAINGÉRANS.

Avec quelque autre ici la leçon ſeroit bonne ;
Mais, moi, je n'ai jamais embarraſſé perſonne.

VERSEUIL, (*à part & avec humeur.*)

Vraiment, il y paroît !

SAINGÉRANS.

C'eſt un de mes talens.
Dans la ſociété, je vais, je viens, j'entends ;
Je me gliſſe à travers toutes les aventures,
Et vois tout, ſans rien voir.... Ce ſont là mes allures.
Auſſi, c'eſt pour cela, (je dis la vérité,)
Que ſpar-tout, comme ici, je ſuis fort bien traité.

(*à Madame de Verſeuil qui l'écoute d'un air diſtrait & impatient.*)

Ah ça ! répondez net à ce que je propoſe.
On dit que je ſuis vieux, il en eſt quelque choſe ;
Mais enfin, je ſuis riche, en dédommagements ;
Tenez, vous êtes veuve & le ſeriez long-tems,
Vous avez peu de bien ; joignez-y ma fortune :
Une maiſon doit plaire, & vous en tiendrez une,
Où vous vivrez, ma foi, comme il vous conviendra ;
Sous vos prodigues mains l'or y circulera.
Je ne ſuis point gênant : ſans que rien me déplaiſe,
Vous jouerez, jaſerez, rirez tout à votre aiſe :
Je reviendrai le ſoir... pour cauſer ſeulement,
Puis, je me ſauverai ſans aucun compliment.

(*Il touſſe.*)

Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Qu'eſt-ce donc ?

SAINGÉRANS.

Ce n'eſt rien.

TERVILLE, (*à Madame de Verſeuil.*)

Cette vie eſt tentante.

SAINGÉRANS.

La peinture en eſt vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment ſéduiſante.

SAINGÉRANS.

Allons, décidez-vous, acceptez le marché ;
Il n'eſt pas ſi mauvais: loin d'en être fâché,
Verſeuil, demandez-lui, brûle, au fond de ſon ame,
D'applaudir à mon choix, & de vous voir ma femme.

TERVILLE.

Mais.... votre toux !

SAINGÉRANS.

Paix donc.

VERSEUIL.

Mais votre aſthme !

SAINGÉRANS.

Tais-toi.

Je ſais ce qu'il me faut, & j'aurai ſoin de moi :
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus : Julie,
Voici, pour nous parler, l'heure qu'on a choiſie.

JULIE, (*s'approchant.*)

Ne perdons point de tems.

SAINGÉRANS.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grâce.

SAINGÉRANS.

Parbleu, non. Je m'attache à vos pas;

(*Se mettant entre elles deux & leur donnant la main.*)

Vous m'en voudriez trop. Les petits ſoins!.. Meſdames,
C'eſt avec ces riens-là que l'on ſéduit les femmes.

Ils ſortent.

SCENE VI.

TERVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL, (*à part.*)

Nous voilà ſeuls, oſons; profitons du moment,
Et faiſons le rougir de ſon aveuglement.

TERVILLE.

Où donc, Monſieur le Comte, eſt la galanterie?
Quoi! ſans l'accompagner, laiſſer ſortir Julie!
Comment vous reconnoître à ce procédé-là?

VERSEUIL.

La campagne permet & ſouffre tout cela.
Julie eſt indulgente.

TERVILLE.

Extrêmement!... au reſte....

VERSEUIL.

Ecoute, point d'humeur ; c'eſt pour toi que je reſte.

TERVILLE.

Seroit-ce auſſi pour moi qu'on vous a vu ſoudain
Eloigner un hymen qui ſembloit ſi prochain ?

VERSEUIL.

J'ai tort. Mais, les ſoucis, les tourmens du ménage,
Les maux qui, ſelon toi, ſuivent le mariage....

TERVILLE.

L'hymen peut, par haſard, aſſembler deux heureux.
J'ai cru que ce haſard vous regardoit tous deux ;
J'ai cru voir entre vous certaine ſympathie,
Qui ſembloit m'aſſurer le bonheur de Julie.
L'aurois-je donc riſqué, moi, Monſieur (j'en conviens)
Qui donnerois mes jours pour embellir les ſiens ?
On vous offre des ſoins, on preſſe, on ſollicite,
Et d'un zèle ſi vrai voilà quelle eſt la ſuite !...
Rien n'eſt plus ſérieux, je vous en avertis.
Monſieur le Comte, on tient ce que l'on a promis.

VERSEUIL, (*gaîment.*)

Je ne m'alarme pas ; j'ai de quoi te confondre.
Je t'embarraſſerois, ſi je voulois répondre.

TERVILLE.

Répondez.

VERSEUIL.

Tu le veux ?

TERVILLE.

Je l'exige.

VERSEUIL, (*toujours gaîment.*)

Entre nous,
Des maris que tu fais, je te crois fort jaloux....

TERVILLE.

Vous êtes clairvoyant; moi, de la jalouſie!
Sans en être jaloux, on peut chérir Julie.
Ce ſoupçon eſt plaiſant.

VERSEUIL.

Ce courroux ſingulier.
Je ris.

TERVILLE.

Peut-être auſſi veux-je me marier?

VERSEUIL.

Que ſait-on?

TERVILLE.

Pourſuivez.

VERSEUIL.

Tout, juſqu'à ta colère,
Dépoſe contre toi, te condamne & m'éclaire.

TERVILLE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît? expliquez-vous donc mieux.

VERSEUIL, (*du ton le plus ſenſible.*)

Ah! c'en eſt trop enfin.... Terville, ouvre les yeux.
Je ne plaiſante plus; ton intérêt l'emporte.
On doit plaindre l'erreur; mais la tienne eſt trop forte:
Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux,
Tu prétends au bonheur, & te rends malheureux!
Tremble; ſi tu ne l'es, tu le ſeras ſans doute.
C'eſt l'avenir, ſur-tout, que pour toi je redoute.

Une ſorte d'orgueil, un faux & triſte honneur
Jette, pour le moment, un voile ſur ton cœur ;
Le ſentiment s'y cache & ne peut s'y détruire :
Mais quand il va renaître, il fera ton martyre.
Tu te trouveras ſeul, inquiet, accablé,
Errant, toujours à plaindre & jamais conſolé.
Eh ! ne te vante point d'avoir un caractère.
Crois-tu que c'en ſoit un d'être Célibataire ?
Pur écart de l'eſprit, abus de la raiſon,
Préparant les ennuis de l'arrière ſaiſon.
Laiſſe ton ame aller où ſon attrait la mène.
Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
Que ce jour à Julie uniſſe mon deſtin,
Ton cœur déſabuſé peut me haïr demain.
L'aſpect de mon bonheur deviendra ton ſupplice :
Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
Et pleureras bientôt, ſage mal affermi,
Le préſent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE, (*après un moment de trouble.*)
Vous ne me vaincrez point, votre éloquence eſt vaine.
S'il en coûte à mon cœur, je ſuffis à ma peine; . . .
Vous ; n'en ſuivez pas moins, docile à vos penchans,
La trace fraîche encor des premiers ſentimens.
Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivreſſe,
Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeuneſſe ;
Je l'ai connu, chéri. . . . le calme eſt arrivé,
Et, ſur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
De mes réflexions je n'ai pas été maître.
C'eſt un tort, ſi l'on veut; c'eſt un malheur peut-être,

C'eſt ce qu'il vous plaira ; mais j'y tiens, j'y tiendrai.
Je me ſuis fait des loix, & je les remplirai.

VERSEUIL, (*après un ſilence.*)

Aux dépens du bonheur !.. je vous laiſſe à vous-même.
Bon par inſtinct, craignez d'être dur par ſyſtême.
Il en eſt tems encor. Ce cœur trop fortuné,
Va vous remettre un bien qui vous fut deſtiné. ...
Prononcez ; de votre ame écoutez le murmure.
La raiſon peut tromper, mais jamais la nature.
Laiſſant de vains calculs, ne ſuivez que ſes loix ;
Aimez, ſoyez heureux, & rentrez dans vos droits.

(*Verſeuil lui ſerre la main, & le quitte avec l'air de l'intérêt.*)

SCÈNE VII.

TERVILLE, (*ſeul & très-agité.*)

JE n'ai rien à répondre ; il a lu dans mon âme.
Il y voit mes combats & l'amour qui m'enflâme.
L'amour, eſt-il bien vrai ? j'aime, je ſuis jaloux ?
J'aime Julie, ô ciel ! & lui donne un époux !
Je veux, pour me ſauver de ma propre foibleſſe,
Moi-même, à mon rival marier ma maîtreſſe !
Oui. ... mon bonheur dépend de cet effort cruel.
L'amour eſt paſſager, l'hymen eſt éternel :
Mais Julie eſt ſi belle !.. eh bien ! fuyons ſes charmes.
Peut-être, en m'en privant, je m'épargne des larmes ;

(*après un moment de réflexion.*)

La ſenſibilité, par ſon impreſſion,

Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raiſon ?
L'homme ne peut-il donc former une entrepriſe ?
Et qu'eſt-ce que l'eſprit, quand le cœur le maîtriſe ?
De contraires déſirs tour-à-tour agité,
Sans ceſſe loin de moi je me ſens emporté.
Je veux, & ne veux plus ; je crains ce que j'exige,
Et fais tout... pour hâter un hymen qui m'afflige.
Je ſouffre, & j'en rougis... qui me l'eût dit, qu'un jour
Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour ?
Oui, j'aime avec fureur. Quel trouble, quelle guerre,
Quand c'eſt l'ame qui lutte avec le caractère !
(*Du ton le plus décidé.*)
Lui ſeul doit triompher.... rien ne me changera.

SCENE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR, *qui eſt entré ſur la fin du monologue.*

TERVILLE.

EH bien ? quel ſoin t'amène, & que faiſois-tu là ?

LAFLEUR.

Monſieur peut deviner l'objet de ma viſite.

TERVILLE.

Dépêche : allons.

LAFLEUR.

Souffrez.... l'occaſion invite !...

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il ?

LAFLEUR.

Mais de l'hymen prochain ;
De Julie aujourd'hui Verſeuil reçoit la main.

TERVILLE.

Aujourd'hui !

LAFLEUR.

Dans ces lieux il n'eſt bruit d'autre choſe,
(*en tremblant.*)
Et c'eſt vous, Monſieur, qui... permettez donc que j'oſe
Franchir le même pas à ſon exemple.

TERVILLE, (*furieux.*)

Non.
Non, Monſieur le coquin, vous reſterez garçon.

Il ſort, & Lafleur ſuit.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, LAFLEUR, *l'air conſterné.*

LAFLEUR.

Oui, la noce eſt au diable, il n'eſt plus d'eſpérance ;
Il me met de moitié dans ſon indépendance,
Et, comme il parle haut, il m'a déterminé.
C'eſt fait ; au célibat me voilà condamné.

NÉRINE, (*après un ſilence.*)

Tu peux en revenir, & malgré moi j'eſpère ;
Car l'hymen de Verſeuil n'a pas l'air de ſe faire.
Julie eſt renfermée, elle eſt ſeule, elle écrit,
Montbriſſon eſt rêveur, Saingérans perd l'eſprit.
Il ſe démène, il jure, on ſe regarde, on cauſe,
On va... ce mouvement cache encor quelque choſe.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en ſoit, mon maître, au milieu du fracas,
Eſt fixe en ſes vouloirs, il n'en démordra pas.
Et voilà ce que c'eſt que la philoſophie !
J'en ſuis pour mon amour.

NÉRINE.

Ainſi donc, pour la vie,
Tu renonces à moi ?

LAFLEUR.

Ne va pas m'attendrir.

NÉRINE.

Mais....

LAFLEUR.

Reſpecte mon plan, & ſonge à m'aguérir.

NÉRINE.

Ton plan eſt de m'aimer, laiſſe-là ta folie.
D'abord le célibat eſt mon antipathie,
Je n'en vois pas le fin. N'avons-nous pas un cœur ?
A quoi penſai-je auſſi d'aimer Monſieur Lafleur ?
Un eſprit fort !

LAFLEUR.

Mais oüi.

NÉRINE.

Je ris de ta grimace :
Çà, point de tems perdu : voyons ce qui ſe paſſe,
Et défais-toi, ſur-tout, de tes airs importans.
Si tu n'oſes parler, obſerve, écoute, entends.
L'état d'incertitude eſt un état funeſte ;
Et, par ce que je ſais, on peut ſavoir le reſte.

Saingérans & Terville entrent ; Lafleur montre Nérine à ſon Maître, qui le repouſſe avec humeur. Les Va'ets ſortent.

SCENE II.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS, (*furieux.*)

LE moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
Je ſuis bien avancé.... les neveux ! les voilà !
Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGÉRANS.

Le traître !

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGÉRANS.

Qui ? qui ? Verſeuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.
Son hymen avançoit, il paroiſſoit conclu,
Et Monſieur s'y refuſe après l'avoir voulu.

SAINGÉRANS.

Quoi ! quel hymen ?

TERVILLE.

Eh ! mais, vous le ſavez de reſte.

SAINGÉRANS.

Et vous ne ſavez rien ; la choſe eſt manifeſte,
Dans ces ſecrets, enfin, ſoyez initié.
Depuis plus de ſix mois Verſeuil eſt marié.

TERVILLE.

Lui ! quel conte ! à qui donc ?

SAINGÉRANS.

J'en enrage dans l'ame.
A celle juſtement que je voulois pour femme...
A la veuve.

TERVILLE.

Propos !

SAINGÉRANS.

Oui : propos eſt fort bon.

TERVILLE.

Vous ne plaiſantez pas ?

SAINGÉRANS.

Eh ! non, vous dis-je, non.

TERVILLE.

Quoi ! comment ?.. & Verſeuil m'en a fait un myſtère ?

SAINGÉRANS.

Vous êtes ſeul, dit-il, coupable en cette affaire.
Votre indiſcrétion malgré lui l'engagea ;
Fort bien ! vous mariez ceux qui le ſont déjà.

TERVILLE, (*avec l'expreſſion du regret.*)

Verſeuil eſt marié ! qu'ai-je fait ? & Julie...
Et ſon amour trompé qui peut troubler ſa vie !
Ce qu'elle aime, eſt hélas ! dans un autre lien !
Quel tourment pour ſon cœur ! quel remords pour le mien !
Verſeuil eſt marié ! je n'y puis rien comprendre....
Et, ſans vous emporter, vous avez pu l'apprendre !

SAINGÉRANS.

Je ne dis point cela. J'ai crié, j'ai tonné,
Et puis, le pathétique.... & puis, j'ai pardonné.

TERVILLE.

Ah! contre mon bonheur je vois que tout conſpire.

SAINGÉRANS.

Contre le mien plutôt.

TERVILLE, (*troublé.*)

Voyons : qu'aurai-je à dire?
Quand Montbriſſon....

SAINGÉRANS.

Bel embarras, vraiment!
Parbleu, vous conterez le fait tout ſimplement.

TERVILLE.

Saingérans, écoutez : prenons un parti ſage.
On peut, ſi vous voulez, caſſer ce mariage.

SAINGÉRANS.

Le caſſe qui voudra : car, s'il faut parler net,
Je crois, au fond du cœur, que Verſeuil a bien fait;
Et je veux, pour mon compte, imiter ſa folie.

TERVILLE, (*avec humeur*)

Vous! encor?

SAINGÉRANS.

Mon eſpoir ſe rabat ſur Julie.
Vous, qui ſavez ſi bien faire épouſer les gens,
Je compte, mon très-cher, ſur vos ſoins diligens.
Ce choix vaut encor mieux pour moi que la Marquiſe.
Ma tendreſſe en ces nœuds ſera moins compromiſe :

Quand d'un premier époux on regrette le ton,
Un autre perd ſouvent à la comparaiſon.
Et.....

TERVILLE, (*toujours avec humeur.*)

Les vapeurs d'hymen à coup sûr vous égarent.

SAINGÉRANS.

Point du tout, & mes feux aujourd'hui ſe déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez.... laiſſez-là ce projet.

SAINGÉRANS.

Je n'extravague point, & ſuivrai mon objet.

TERVILLE, (*avec encore plus de vivacité.*)

Il vous échappera... vous y ſerez ſenſible,
Et ce qui n'eſt qu'un jeu vous deviendra pénible.
Au tems plus fort que nous il faut ſavoir céder,
Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

SAINGÉRANS.

Le tems, toujours le tems! trève à ce verbiage.
Que vous importe à vous, paiſible perſonnage,
A vous, beau raiſonneur?
(*il touſſe.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.
Vous voyez, la colère allume encor la toux.

SAINGÉRANS, (*tombant ſur un ſiége avec l'air oppreſſé.*)

Ah! ne me parlez point d'un vieux Célibataire:
Tout s'en détache enfin, & rien ne lui proſpère.

Si j'avois une femme, un état, des enfans,
Je prétendrois encore à quelques doux inſtans.
Raſſemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
Je ferois des heureux, je le ſerois moi-même,
Et n'irois point au loin, dans mes triſtes loiſirs,
Mendier mon bonheur & quelques faux plaiſirs.
L'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
Et cette noire humeur qui ſuit la ſolitude,
Oui; voilà, tôt ou tard, les profits d'un garçon:
J'en crois l'expérience, &. . . . plus que la raiſon.
Même ſort vous attend; un jour viendra, je gage,
Où vous ſerez bien ſot d'avoir été ſi ſage.

TERVILLE, (*avec chaleur.*)

Ce jour ne viendra point. Secret rare & plaiſant!
Rendre heureux l'avenir par les maux du préſent!
Vous avez de l'humeur, & l'humeur exagere.
En quoi donc, juſte ciel! l'hymen peut-il vous plaire?
Loin de les affoiblir, il accroît nos malheurs.
Pour échapper au ſort, pour tromper ſes rigueurs,
Il ne faut point ſur nous lui donner trop de priſe;
Seul, on pare ſes coups, ou bien, on les mépriſe;
Mais, aux fers que je crains s'eſt-on abandonné?
C'eſt doublement alors qu'on eſt infortuné.

SAINGÉRANS, (*en colère.*)

Pourquoi donc à Verſeuil deſtiniez-vous Julie?

TERVILLE.

Chacun a ſa morale & ſuit ſa fantaiſie;
La ſienne eſt pour l'hymen; on peut le préſumer,

D'après les nœuds ſecrets qu'il lui plut de former.
Mais vous, homme de ſens.

SAINGÉRANS.

Tout ceci me déroute.
Mes principes par-là ſont dérangés ſans doute.
Oh ! ma foi, ce n'eſt pas l'inſtant d'y revenir.
Il me faut une femme, & je veux l'obtenir.
Dans ce ferme deſſein, vous m'aiderez, j'eſpère ;
Et, ſi je n'obtiens rien, ſi le ſort m'eſt contraire,
Le public en dira morbleu ce qu'il voudra....
Mais, il ne dira rien, & tout réuſſira.

TERVILLE.

Adieu. Chez Montbriſſon voudrez-vous bien m'attendre ?

SAINGÉRANS.

Volontiers.... auſſi bien.... il s'agit de s'entendre.

SCENE III.

SAINGÉRANS, (*ſeul.*)

Il ſe trouble aiſément l'honnête Montbriſſon ;
Je ſaurai le calmer ; car, j'ai cela de bon,
Tout s'arrange avec moi. Sa pupille s'avance ;
Diſpoſons-la... Du cœur j'ai quelque intelligence...

SCENE IV.

JULIE, SAINGÉRANS.

SAINGÉRANS.

Vous rêvez, bel enfant!

JULIE, (*une lettre à la main.*)

Eh! quoi? c'eſt vous, Monſieur;
Je ne vous voyois pas, & vous m'avez fait peur.

SAINGÉRANS.

Oui-dà; raſſurez-vous & comptez ſur mon zèle.
L'ardeur de vous ſervir eſt aſſez naturelle.
Hem! vous en convenez? moi, j'en conviens auſſi.
Tout exprès pour cela, le ſort m'amène ici,
Et votre cœur, d'après ce que je me propoſe,
Aux révolutions gagnera quelque choſe.
Je vais tout préparer, je le veux & j'y cours.
Oh! je ne prétends pas vous effrayer toujours,
Et... ſuffit... vous verrez que l'on peut encor plaire.
(*à part.*)
Elle eſt parbleu jolie, & c'eſt bien mon affaire.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

JULIE, (*ſeule.*)

Que dit-il? Que veut-il? Rien pour moi n'eſt changé.
On m'évite, on ſe tait, & ce cœur affligé...

Pour tromper ma douleur, la Marquiſe a beau faire ;
Au reproche, aux tourmens, rien ne peut me ſouſtraire.
Et j'ai pu feindre ! ô ciel !... je ſens mes pleurs couler.
Quand Montbriſſon ſaura.... je n'oſe lui parler,
Et ce billet funeſte, arroſé de mes larmes,
Va d'un ſi triſte aveu m'épargner les alarmes.
Bienfaiteur adoré, ſouffre ces vœux cruels !...
Le quitter ! moi ! pour prix de ſes ſoins paternels !
Toujours, comme ſa fille, il aima ſa pupille.
Voudrois-je, en l'affligeant, reſſembler à Terville ?
Malheureuſe ! quel nom m'échappe malgré-moi ?
Le charme qu'il m'inſpire augmente mon effroi.
Terville ! ah ! Dieu ! l'ingrat !.. combien je l'aime encore !
Ah ! mourons, loin de lui, d'un chagrin qu'il ignore.
S'il le ſavoit... peut-être... où ſuis-je ! qu'ai-je dit ?...
Avant de l'envoyer, reliſons cet écrit.

(*Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.*)

SCENE VI.

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, (*ſans voir Julie, & ſans en être vu.*)

DE Verſeuil que j'eſtime, & qui m'avoit ſu plaire,
A peine je conçois la démarche légère.
Que dis-je ? il n'eſt pour rien dans un pareil projet ;
Lui-même en a ſouffert, & Terville a tout fait.
Mon neveu devient fou.

JULIE, (*l'appercevant.*)

Ciel ! Montbrisson.

MONTBRISSON.

Julie,

Qu'eſt-ce que vous liſiez ?

JULIE.

Monſieur....

MONTBRISSON.

Mais, mon amie,

Vos larmes ont coulé.

JULIE, (*à part.*)

Souffrez.... Quel entretien !

MONTBRISSON.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien!..
Quel chagrin avez-vous ?

JULIE, (*voulant ſe retirer.*)

Si vous daigniez permettre....

MONTBRISSON.

Non : demeurez....

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSON.

Quelle eſt donc cette lettre ?

A qui s'adreſſe-t-elle ?

JULIE, (*troublée.*)

A vous.

MONTBRISSON.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSON, (*saisissant la lettre.*)

Je le veux.

JULIE, (*se jettant à ses genoux.*)

Ah! Monsieur, pardonnez.
La grace que du moins j'implore avec instance,
C'est que vous voudrez-bien la lire en mon absence.

MONTBRISSON.

Tout ce que tu voudras; oui, je te le promets.

JULIE, (*serrant & baisant la main de Montbrisson.*

Je vais. . . .

MONTBRISSON.

Julie!

JULIE.

Adieu. . . . vous saurez mes secrets.

SCENE VII.

MONTBRISSON *seul, lisant la lettre de Julie.*

» UN cloître va cacher mon infortune affreuse.
» Je ne puis plus, Monsieur, jouir de vos bienfaits;
» Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais.
» Puisse finir bientôt une vie odieuse!
» Terville... (je rougis d'avoir pu le nommer),
» Votre neveu, Terville. . . . il a su me charmer;
» Je vous avouerai tout, votre ame est généreuse;
» Je l'aime; & vous savez que, lorsqu'on peut l'aimer,
» Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuse. »

MONTBRISSON.

Qu'ai-je lu! Dieu! mes pleurs inondent ce papier.

(Il appelle. Un Laquais vient.

Quelqu'un?... cherchez Terville, il faut me l'envoyer.

(seul.)

Quel malheureux travers! en voilà donc la ſuite!
Julie! ah! dans quel piége un ingrat t'a conduite!
Touchante vérité, répands ſur mes diſcours,
Ce charme impérieux qui déſarme toujours;
Eclaire mon neveu, laiſſe-le ſans défenſe!
Il entendra ta voix, c'eſt ma ſeule éloquence.

SCENE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

MONTBRISSON, (*l'air ému.*)

Terville!

TERVILLE.

Je ſais tout.... vos ſens ſont agités?

MONTBRISSON.

Ils le ſont, il eſt vrai.

TERVILLE.

C'eſt Verſeuil.....

MONTBRISSON.

Ecoutez.

Je dois ſur vous encor, tout m'y force & m'en preſſe,
Eſſayer aujourd'hui les droits de ma tendreſſe.

TERVILLE.

Quoi !

MONTBRISSON, (*lui saisissant la main.*)

Tenez-vous toujours au funeste parti
Où vous étiez fixé ?

TERVILLE.

Laissons.

MONTBRISSON.

Répondez.

TERVILLE.

Oui.

Je veux agir, penser, sentir à ma maniere.
Enfin... vivre pour moi... d'où vient votre colère ?

MONTBRISSON, (*avec indignation.*)

Où donc as-tu puisé ces principes affreux,
Garants d'un esprit faux & d'un cœur malheureux ?
Moi ; toujours moi ! quel mot ! quelle philosophie !
Quels hommes as-tu vus ? Telle est donc la manie
De ces sophistes vains ; ces adroits imposteurs,
De la société hardis législateurs,
Qui, d'orgueil enivrés, feignent, dans leurs systêmes,
D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-mêmes ;
Dont l'aride sagesse en impose aujourd'hui,
Et qui n'ont su jamais exister dans autrui ?
Voilà de leur morale ! apprends que l'Egoïste
Est, & sera toujours le mortel le plus triste,
Sur-tout le plus cruel... Dis, dis, quel est son frein ?

TERVILLE.

L'honneur.

MONTBRISSON, (*l'interrompant vivement.*)

C'eſt un grand mot dont il s'étaie en vain.
Nomme-moi ſes rapports; en a-t-il ? il végète
Dans un monde étranger où le haſard le jette.
Que fait-il à l'armée, au barreau, dans ſes champs ?
Il glace ſes amis, révolte ſes parens ;
Sa vie eſt un ſcandale, & ſa mort ſalutaire
N'enlève, en le frappant, qu'une charge à la terre.
D'un repentir tardif épargne-toi l'affront :
Regarde Saingérans, ſes regrets t'inſtruiront.
Souffrant, abandonné, martyr de ſon ſyſtème,
Son inutilité l'épouvante lui-même....
Crains un tel ſort, rougis de languir ſans lien,
Reprends l'eſprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

TERVILLE.

Citoyen ? je le ſuis. Pour l'hymen, je le brave ;
J'ai la prétention de n'être point eſclave.

MONTBRISSON.

Tu l'es de ton ſyſtême & de ton préjugé.
Va, c'eſt le même effet, le nom ſeul eſt changé.

TERVILLE.

Le mariage ainſi vous ſemble un joug utile ?

MONTBRISSON.

Il produit peu de mal ; des biens, il en fait mille.

TERVILLE.

C'en eſt trop ! regardez, c'eſt tout ce que je veux.
Sur la ſociété jettez enfin les yeux.
Conſidérez, Monſieur, les malheurs qu'il entraîne.
Combien d'infortunés ont pleuré ſur ſa chaîne !

Voyez de tous côtés les ſcandaleux éclats,
(Je ne dis rien des maux que l'on n'apperçoit pas.)
Quels motifs parmi nous règlent les mariages?
L'orgueil, l'intérêt vil, quelques vains avantages;
Et qu'attendre d'un cœur, s'engageant ſans attrait,
Dans un âge, où promettre eſt... au moins indiſcret.
Dans ces arrangemens ſi froids, ſi légitimes,
Nous ſommes, tour-à-tour, oppreſſeurs & victimes.
Delà, tant de Beautés que l'on voue aux douleurs,
Qui perdent leur jeuneſſe, & vont perdre leurs mœurs;
Les enfans égarés par l'exemple des pères,
Les regrets, le déſordre & l'opprobre des mères,
Les maris bafoués, & même par des ſots,
Des noms d'époux traînés dans tous les Tribunaux,
La femme qu'on accable après l'avoir vendue,
Et que la loi renferme après l'avoir perdue:
Celle qui, d'un jaloux redoutant l'œil vengeur,
Craint juſqu'à ſa penſée, & l'enferme en ſon cœur;
Celle enfin qui, ſuivant un charme involontaire,
Cherche confuſément l'objet qui doit lui plaire.
Voyez quelle eſt la fin même des plus prudens,
Des ſéparations au bout de quarante ans,
Mille ſoucis ſecrets, d'éternelles alarmes,
Les affronts, le mépris, le malheur & les larmes....
Voilà pourtant, voilà l'effet le plus commun
D'un nœud ſouvent horrible, & toujours importun.

MONTBRISSON.

Eh bien! à qui s'en prendre? à ces hommes volages,
Corrupteurs déguiſés ſous le titre de ſages,

Qui,

Corrupteurs déguisés sous le titre de sages,
Qui, détachés de tout, n'ont que des vœux distraits,
Pensent, pensent toujours, & ne sentent jamais,
Egarant la beauté trop simple & trop crédule,
Lui peignent le devoir des traits du ridicule,
Se font de la tromper un honneur inhumain,
Et s'emparent du cœur, quand un autre a la main;
A ces fourbes brillans, qui, fiers & sûrs de nuire,
Sans ame pour aimer, ont un art pour séduire,
Et, vainqueurs plus ingrats qu'ils ne furent heureux,
Ne laissent que les pleurs & la honte après eux?
Telle & telle en ont fait les funestes épreuves:
Mais des exceptions ne sont jamais des preuves.
Vois, pour quelques abus à l'hymen reprochés,
Sous son voile, combien d'avantages cachés!
La naïve beauté que pare la décence,
Dans le sein du bonheur gardant son innocence;
L'échange pur des cœurs, les mutuels desirs,
Douce communauté des soins & des plaisirs,
Fidèle épanchement des larmes solitaires,
Sacrifices touchans & toujours volontaires;
Les caresses d'un fils, ses jeux & ses progrès,
Et l'espoir de renaître en de vivans portraits...
Voilà quel fut un tems mon fortuné partage;
Voilà de mon hymen l'attendrissante image.
Que parles-tu de bruit, de scandaleux éclats?
Paisible & recueilli, le bonheur n'en fait pas;
Combien j'en ai joui! comme les destinées,
En rapides instans faisoient fuir mes années!

TERVILLE.

Oui, vous fûtes heureux, je le ſais, je le croi ;
Mais, ce bonheur paſſé parle aujourd'hui pour moi.
Où ſont-ils ces tranſports, ces touchans ſacrifices,
D'un lien qui n'eſt plus paſſagères délices ?
Que vous en reſte-t-il ?

MONTBRISSON, (*avec le cri de la douleur.*)

Il eſt vrai, je perdis
Tout ce qui m'fut cher, mon épouſe & mon fils :
Mais j'aime mieux ces pleurs, ce ſouvenir ſi tendre,
Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré,
Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
Oui, je les aime mieux que le bonheur frivole
D'un cœur que rien n'émeut, & que l'orgueil iſole.
La nature a des maux qu'il faut ſavoir chérir.
La peine qu'elle cauſe eſt encore un plaiſir.

TERVILLE.

Beau preſtige !...

MONTBRISSON.

Ah ! barbare ! entre ſous la chaumière
Où vit l'infortuné qui laboure la terre,
Expiant notre luxe, exiſtant pour ſouffrir,
Environné d'enfans, qu'à peine il peut nourrir.
Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle,
Arrache de ſon ſein ſa compagne fidelle,
Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux,
Et dont l'amour au moins l'encourage aux travaux...
Ses cris te répondront ; tu verras ſes alarmes.

L'œil ardent de fureur & noyé dans les larmes,
Il te diſputera ce malheureux tréſor,
Que tu voudrois, hélas! qu'on lui ravît encor;
Et, ſuccombant toi-même à ſa juſte colère,
Tu connoîtras le cœur d'un époux & d'un père...
Tu reſtes interdit! mon cher Terville, eh! quoi?
Des tableaux auſſi vrais ne peuvent rien ſur toi?
(*après un ſilence.*)
Je ſaurai t'accabler, je ſaurai te confondre.

TERVILLE.

Jamais, & puiſqu'il faut....

MONTBRISSON.

Attends pour me répondre.
Voyons: que dirois-tu, ſi ta funeſte erreur
Condamnoit à la honte, & livroit au malheur
Un être intéreſſant, doux, ſenſible, eſtimable,
Un objet vertueux, que tu rendrois coupable,
Qui rougiroit toujours, loin de toi retenu,
De prononcer ton nom, & de t'avoir connu;
Qui verroit dans les pleurs s'éclipſer ſa jeuneſſe,
Déteſteroit ſon ſort, maudiroit ſa tendreſſe,
Voudroit fuir tes regards, loin de toi s'exiler,
Et que tu n'aurois plus l'eſpoir de conſoler?

TERVILLE, (*avec la plus grande agitation.*)

Qu'oſez-vous ſuppoſer? ah! c'eſt moi, c'eſt moi-même
Qui veux fuir, qui frémis de mon déſordre extrême...
Apprenez mes tourmens, & concevez-les tous!
J'immole avec regret le penchant le plus doux;
J'excite mon courage, & chaque effort me bleſſe;

Même en la surmontant, je chéris ma foiblesse....
Oui, j'adore Julie, &, dans ce triste jour,
C'est l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON, (*avec indignation.*)

Qu'entends-je ? & tu pouvois !.. & ton horrible zèle...
Tu crois peut-être encor qu'un autre est aimé d'elle ?

TERVILLE.

Ciel ! & c'est sur ma foi que son cœur s'est livré.

MONTBRISSON.

C'en est trop !

TERVILLE.

Je crains tout.

MONTBRISSON.

Tu crains d'être éclairé.
Conviens-en; sors enfin d'une erreur volontaire.

TERVILLE.

Je sais, Monsieur, je sais ce qu'il me reste à faire,
Et je vais....

MONTBRISSON.

Demeurez....

TERVILLE.

Je n'écoute plus rien.

MONTBRISSON.

Détruis donc à la-fois ton bonheur & le mien.

TERVILLE.

Je connois mes devoirs....

MONTBRISSON.

Non, ton cœur les oublie.

TERVILLE.

Je pars, mais mon amour laiſſe un père à Julie.

MONTBRISSON, (*lui donnant la lettre de Julie.*)

Hé bien! pars, pars, mais lis.

TERVILLE, (*prenant la lettre & y jetant les yeux.*

Eſt-il vrai?.. juſtes Cieux

(*Il lit.*) (*Il lit.*)

Un cloître... je frémis... Terville... ah! malheureux

(*Il lit.*)

Il a ſu me charmer... votre ame eſt généreuſe...

(*D'une voix étouffée.*)

Il faut vivre coupable... ou mourir malheureuſe.

MONTBRISSON.

Terville!...

TERVILLE.

Laiſſez-moi....

MONTBRISSON.

Terville!

TERVILLE.

O trouble affreux!

MONTBRISSON.

Je triomphe... des pleurs échappent de ſes yeux.

Ici entrent Mad. de Verſeuil & Julie, qui veut fuir en voyant Terville.

SCENE IX.

Mad. DE VERSEUIL & JULIE *dans le fond du Théâtre.*

LES MÊMES; TERVILLE *ſur le devant de la Scène, toujours les yeux attachés ſur le billet.*

MONTBRISSON, (*en appercevant Julie & allant à elle.*)

Approche.... ne crains rien.

JULIE, (*réſiſtant.*)

Monſieur....

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille.

(*Il regarde la Marquiſe qui lui indique par un geſte que Julie eſt inſtruite de tout.*)

TERVILLE.

C'eſt elle!

JULIE, (*s'approchant & jetant un cri.*)

Mon billet dans les mains de Terville!

(*à Montbriſſon.*) (*Tombant dans les bras de Mad. de Verſeuil.*)

Vous me trahiſſiez! Vous! je n'y ſurvivrai pas.

TERVILLE.

Que vois-je?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

TERVILLE.

Ah! c'eſt trop de combats.

(*Il tombe aux pieds de Julie.*)

Mon ame déchirée.... Ecoutez-moi, Julie.

MONTBRISSON.

Ciel!

JULIE.

Terville!

Mad. DE VERSEUIL.

A vos pieds!

TERVILLE.

Il vous offre ſa vie.

JULIE.

N'eſt-ce qu'un ſonge?

TERVILLE.

Non: c'eſt Terville confus,
Qui fut barbare, hélas!... qui ne le ſera plus,
Détrompé par l'amour & par la vertu même,
Terville repentant, qui rougit, qui vous aime,
Qui vous aima toujours: oui, même en vous cédant,
Je brûlois, malgré moi, du feu le plus ardent.
Jaloux, déſeſpéré, j'idolâtrois vos charmes.
Jugez de mes remords, lorſque j'ai vu vos larmes!
Je renais.... vous venez de me créer un cœur,
Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur.
Je ne raiſonne plus, je ſuis tout à l'ivreſſe,
A l'orgueil de vous plaire, aux ſoins de ma tendreſſe.
Dans des principes faux je m'étois engagé;
Le ſentiment m'éclaire, & ſeul m'a corrigé.

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis.... qu'ai-je entendu? Madame...
(*A Terville.*)
Ah! cruel... Dieu! quel poids eſt de moins ſur moname!
(*à Montbriſſon en ſe jetant dans ſes bras.*)
Je ſens mieux en ce jour le prix de vos bontés;
Mon père manque ſeul à mes félicités.
Mais quoi! quel trouble encor ſe mêle à leurs délices!
(*à Terville.*)
Je veux des retours vrais, & non des ſacrifices.
Si le regret ſuccède à ces vœux du moment,
De mes premiers deſtins j'aime mieux le tourment.
Pour que je ſois à vous, ſoyons tout l'un pour l'autre.
Sentirois-je un bonheur qui pourroit nuire au vôtre!

TERVILLE, (*avec tranſport.*)
Ah! croyez à l'amour que je vous ai juré;
Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL *à Julie.*
Il déteſte ſes torts.

JULIE, (*embraſſant Mad. de Verſeuil.*)
Et moi, je les oublie.

Terville retombe aux pieds de Julie, & lui baiſe la main avec tranſport.

SCENE X.

Les mêmes ; VERSEUIL, SAINGÉRANS, NÉRINE & LAFLEUR.

SAINGÉRANS, (*appercevant Terville aux genoux de Julie.*)

Bon ! ne voilà-t-il pas qu'il en veut à Julie ?

TERVILLE.

Je l'adore ! . . . .

NÉRINE.

Vivat !

MONTBRISSON, (*ſerrant ſon neveu dans ſes bras.*)

Vien, mon cher neveu, vien.
Redevenu ſenſible, il ne te manque rien.

TERVILLE, (*s'approchant en riant de Madame de Verſeuil.*)

Madame. . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! oui, j'entends.

TERVILLE *à Verſeuil.*

Pardonnons l'un à l'autre.

VERSEUIL.

Jouis de ton bonheur.

TERVILLE, (*regardant M. & Mad. de Verſeuil.*)

Il s'accroît par le vôtre.

SAINGÉRANS.

Je vois, qu'excepté moi, tout le monde eſt heureux.

NÉRINE.

Rien n'eſt plus conſolant.

TERVILLE, (*à Lafleur, qui s'approche d'un air ſuppliant.*)

Je ſais ce que tu veux.
Epouſe : j'étois fou, n'imite pas ton Maître.
Dépendant, enchaîné, j'ai du plaiſir à l'être.
Je vais tout réparer, & prouver hautement
Qu'on peut être mari, ſans ceſſer d'être amant.

Fin du cinquième & dernier Acte.

TABLE

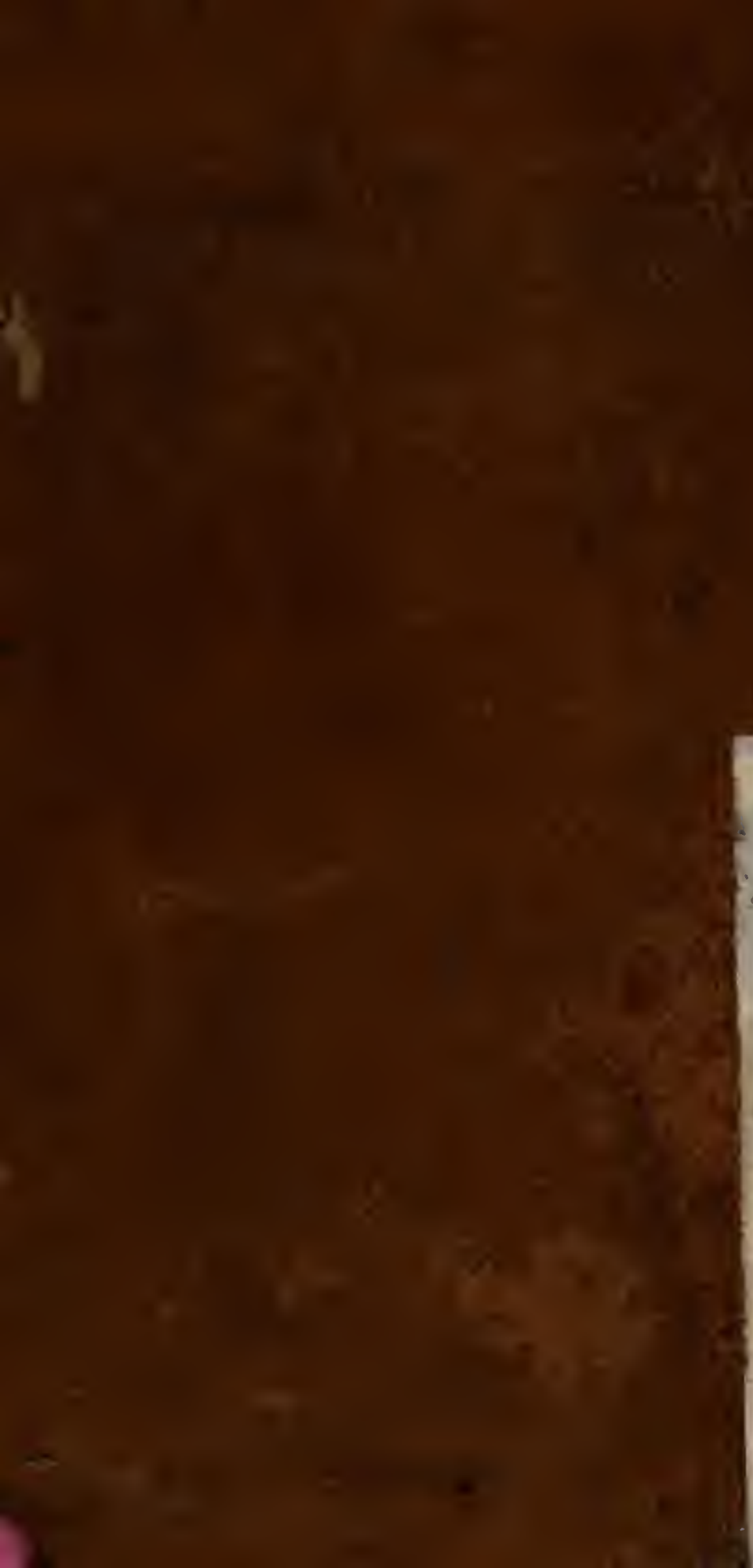
De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

PRÉCIS ſur la vie de M. Dorat.
Epître à Madame la Dauphine, aujourd'hui Reine de France. iij
Régulus, Tragédie. 7
Vers préſentés à Madame la Dauphine, le jour qu'elle vint à la Comédie Françoiſe ſans être annoncée. 56
Vers préſentés au Roi, après la repréſentation de la Feinte par Amour, à Choiſy. 57
La Feinte par Amour, Comédie. 59
Epître dédicatoire à la Reine. 129
Lettre qui indique les changemens que l'on a faits dans la Comédie du Célibataire, & dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections. 131
Le Célibataire, Comédie. 145

Fin de la Table du Tome premier.

N.° d' Invent: 520
30877

1-8


BIBLI
SC
PL
N.